

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

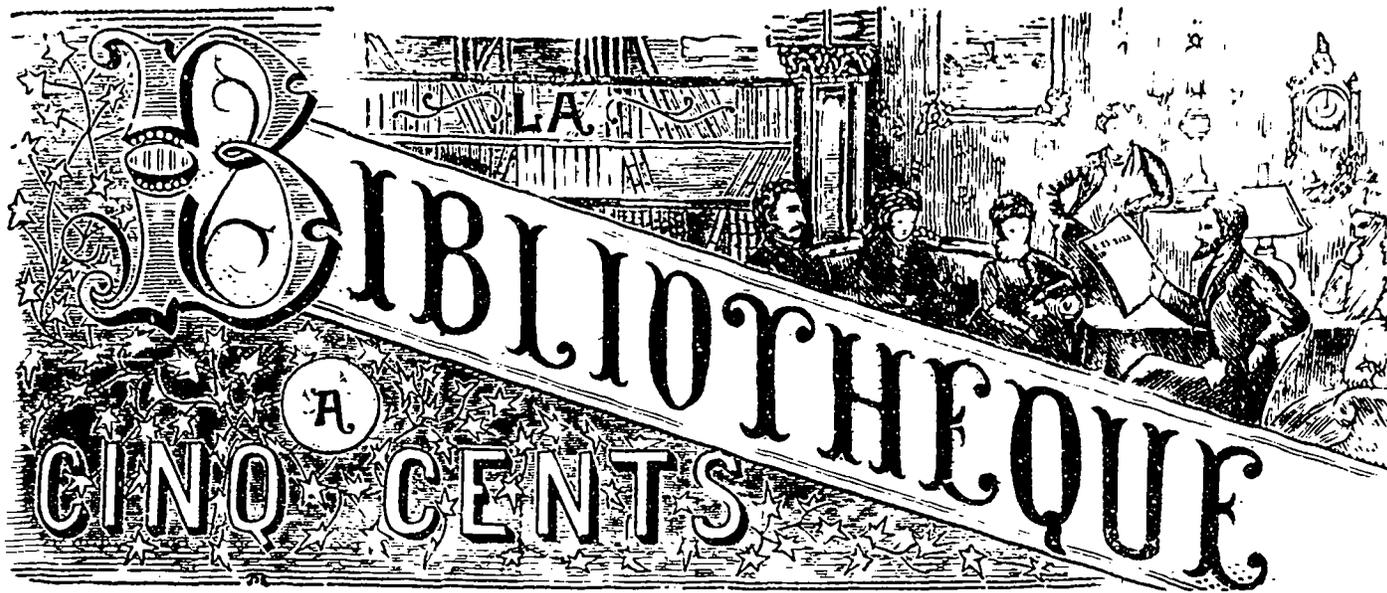
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		



Publiée par POIRIER, BESSETTE & C^{ie}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. II { PAR AN } MONTREAL, 23 DECEMBRE 1886 { UN NUMERO } No. 12
\$2.50 { 5 CENTS }

LA FILLE DE MARGARED



Ce fut seulement en embrassant la marquise qu'elle éprouva de vifs regrets et une profonde douleur.

LA FILLE DE MARGARED

L'épisode qui précède *La Fille de Margared* a pour titre *Les Chevaliers de l'As de Pique* et a paru dans notre précédente livraison.

I

LE SECRET DE FLEUR DE MARIE

Quelques jours après les derniers incidents qui ont marqué la première partie de notre récit, Fleur-de-Marie descendait au jardin, lorsqu'elle vit arriver l'enseigne Kilian. Les deux jeunes gens s'avancèrent l'un vers l'autre en se tendant la main : trèrent dans le salon de l'appartement occupé à Trouville par le comte da Ferreira.

Au moment où nous pénétrons auprès d'eux la conversation était sans doute entamée depuis quelque temps.

— Enfin monsieur, me direz-vous la cause de votre tristesse, fit la jeune fille sans élever trop la voix, — car vous avez beau faire, vous avez beau être fort attentif à la musique, vous me cachez quelque chose. Vous ne voulez pas me confier un chagrin dont je prendrais ma part.

— Je vous jure, mademoiselle...

— Vous me jurez ! Voici un serment bien téméraire !...

— Cependant, mademoiselle, il est de ces choses que l'on doit taire.

— A moi !...

— A vous, surtout, oui.

— Voilà qui est galant, convenez-en !... Oh ! vous vous en défendez en vain, il faut que je sache ce qui se passe. Tout cela n'est pas naturel ?... Ce matin, vous avez causé avec grand-maman, très chaudement tous deux, et vous vous êtes tus soudain à mon arrivée, est-ce naturel cela ?... Monsieur Kilian, si vous ne voulez pas que je me fâche avec vous pour toujours, — pour toujours, vous entendez ! — il faut me répéter, mot pour mot, ce que grand-maman vous a dit !

— Ce que vous exigez là...

— Cela me concerne, je le parie, et c'est pour cela que je... que je veux que vous parliez.

— Fleur-de-Marie, vous voulez donc me briser le cœur ?...

— Comment cela ? dit la jeune fille avec une subite retenue.

— Si je vous répète ce que m'a ordonné madame la marquise, c'est me condamner à un réel supplice : et si j'ai eu la force de l'entendre déjà, peut-être n'aurai-je pas celle de le redire.

— C'est donc bien terrible ! Bonne maman aurait été cruelle à ce point ?...

— Mademoiselle, il n'y a pas tout à fait un an que je vous connais, et... et il me semble que je ne vous ai jamais quittée. Exiger cela de moi, c'est me vouer au malheur et au désespoir.

— Que voulez-vous dire ?... Achevez, monsieur, je l'exige.

— Eh bien ! mademoiselle, à la suite d'une conversation assez longue, comme vous l'avez vu, la marquise m'a dit ceci : — Conduisez-vous aujourd'hui avec ma fille comme vous le faites chaque jour ; mais, d'ici à ce soir, trouvez un prétexte pour partir demain matin et ne revenez plus...

— Ne revenez plus ?...

— Je n'ai pas fini, mademoiselle, et ce que j'ai à ajouter est le plus terrible.

— Grand-maman vous a dit cela ! fit Fleur-de-Marie en réfléchissant.

— Mademoiselle, elle ne m'a point demandé de vous le cacher ; mais, au nom du ciel, ne le lui dites pas.

— Continuez, continuez...

— Madame la marquise a dit : — Ne revenez plus que lorsque Fleur-de-Marie sera... mariée.

— Ah !... fit la jeune fille en pâlisant et laissant tomber l'une de ses mains sur les touches du piano, qui rendirent un son lugubre.

— Vous comprenez, mademoiselle, n'est-ce pas, et vous me pardonnez mon désespoir ?

— Si vous ne partiez pas, cependant ? demanda Fleur-de-Marie avec autorité.

— Hélas ! il le faut. La marquise n'a pas en vain fait appel à mes sentiments d'honneur et de loyauté.

— Quand je serai mariée...

— On attend depuis longtemps votre cousin Manoel, made moiselle ; c'est à lui que l'on vous destine, cela est plus qu'évident. Il porte un grand nom, lui ? C'est un Castel-Branco par sa mère, et un Portalgro par son père. Il porte un des plus vieux noms d'Espagne et de Portugal.

— Mon cousin, on me l'a dit cent fois, n'a pas un sou vaillant, et mon père veut que son gendre soit riche.

— Il cédera devant la volonté de sa belle-mère.

— Illustrations de race à part, dit la jeune fille avec une franchise sublime, vous valez cent fois mon cousin Manoel, monsieur Kilian !

— La marquise veut que ses petits-fils redeviennent Portugais, et ne mourra contente que le jour où le comte son gendre aura déchiré les lettres de naturalisation qui l'ont fait fils de la France.

— Orgueil de caste et de préjugés nationaux ! dit Fleur-de-Marie. Mais, heureusement, ma mère est pour nous.

— Madame la comtesse ?...

— Elle vous voit avec plaisir, et je ne serais point étonné que ses sympathies ne soient plus fortes que l'orgueil, dont elle a toujours fait bon marché.

— Ah ! mademoiselle !... fit Kilian avec un élan aussitôt réprimé.

Fleur-de-Marie croisa ses bras et fit deux ou trois pas dans le salon, en baissant la tête et semblant suivre les caprices de la marqueterie du parquet.

— On veut me marier, fit-elle, et l'on ne me consulte pas !... C'est bien, nous verrons.

— Mademoiselle, s'écria Kilian effrayé, je vous en supplie, soyez prudente, et songez qu'au prix de tout mon sang je ne voudrais pas être cause du moindre trouble dans votre famille.

— Monsieur Kilian, répondit-elle en tendant la main au jeune homme, vous êtes un honnête homme et un noble cœur.

— Mademoiselle...

— Fiez-vous à moi, je vous aime !

— Vous m'... fit le jeune officier suffoqué.

— Oui, je le dis hautement, et je le jure ici, devant Dieu... jamais un autre homme que vous ne sera mon mari.

— Fleur-de-Marie ! dit-il en tombant à genoux et baisant la main qu'il n'avait pas quittée et qui tremblait doucement dans les siennes.

— Et maintenant, mon ami, vous pouvez partir. Laissez-moi lutter seule, je m'en sens le courage et la volonté. Ce sera long peut-être, mais, Dieu aidant, j'y parviendrai.

— A vous, Fleur-de-Marie, à vous ma vie, à vous toute mon âme !

Un bruit de voix, dans le salon voisin les troubla et la jeune fille s'enfuit précipitamment, sans en dire davantage.

II

LE DONJON DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

On a vu que le Dr Berthold était à Trouville où l'As de Pique l'avait chargé d'une mission mystérieuse. Il s'agissait de se rendre maître des millions des Castel-Branco ; et Berthold, auquel le comte da Ferreira avait déjà échappé une fois, seize ans auparavant, s'attachait à cette proie avec l'obstination de l'idée fixe. Il avait organisé autour de l'Hôtel Royal, tout un système d'espionnage ; et, grâce à des domestiques achetés par lui, il s'était mis au fait des secrets de la maison.

Il était arrivé à la conviction qu'on ne pouvait arriver à la fortune des Castel-Branco que par l'intermédiaire de Fleur-de-Marie, et il ne s'était pas autrement inquiété de l'inclination naissante de la jeune fille pour Kilian ; car il était convaincu que jamais sa famille ne consentirait à une union aussi disproportionnée au point de vue de la naissance et de la fortune. Mais il n'en avait pas été de même de l'annonce de l'arrivée de don Manoel de Portalgro. Ce nouveau prétendant lui paraissait au contraire très sérieux et très gênant, et il s'était mis immédiatement en mesure de le combattre. Au moyen d'une lettre interceptée, il avait su que Manoel devait descendre le

jour même au donjon de Guillaume le conquérant, et y donnait rendez-vous à sa tante la marquise de Castel-Branco, sans doute pour se concerter avec elle, avant de se faire présenter à Mlle da Fereira. Le premier soin de Berthold avait été de garder cette lettre qui n'était point parvenue à la marquise. Il avait en tête un plan hardi et il se proposait de se rendre à sa place au rendez-vous.

Comme il mettait le pied dans la rue un homme vêtu d'un costume presque militaire l'aborda, une large enveloppe grise à la main. C'était un employé du télégraphe.

—C'est bien vous, monsieur, lui demanda cet homme, qui êtes monsieur Berthold ?

—Oui, mon ami.

—Une dépêche pour vous.

Le garçon du télégraphe s'éloigna et Berthold ouvrit l'enveloppe.

Elle ne contenait que ces mots :

"Margared à Berthold, Trouville.

"Ne faites rien, suspendez tout.—J'arrive."

—Diable ! se dit le docteur, cela tombe mal !... Et mes batteries si bien dressées !... Cette femme est fantasque, — elle va me contrecarrer, c'est sûr... Elle est souveraine, cependant !... Obéir, c'est dur !...

Il glissa la dépêche dans sa poche et réfléchit quelques minutes.

Bah ! se dit-il, en manière de conclusion, — si j'étais sorti deux minutes plus tôt, je ne recevais la dépêche qu'à mon retour... Admettons cela... et agissons... Au petit bonheur !

Berthold se rendit chez Lelièvre, à l'Hôtel de France, bien sûr d'y trouver un cheval tout sellé, une calèche attelée et même au besoin une diligence ; puis une fois monté sur un de ces coursiers peu fougueux dont les loueurs du bois de Boulogne ont possédé de tout temps les meilleurs types, il se dirigea vers Touques, un vieux village aujourd'hui rattaché à Trouville, et se trouva bientôt sur la grande route de Pont l'Évêque.

Arrivé à l'entrée d'un chemin rapide, situé sur la gauche, il laissa la route et gravit la montée. Ce chemin conduit aux ruines du château de Bonneville, la demeure autrefois formidable de ce grand bâtard normand qui conquit l'Angleterre, et qu'on nommait Guillaume. Une demi-heure après, il était en face de ce qui fut un château fort.

Berthold avait devant lui une enceinte de murailles démantelées assez considérables, des créneaux béants d'où s'élevaient l'orfraie et l'hirondelle. Il parcourait ces fossés autrefois pleins d'eau, comblés ça et là de broussailles et d'orties vigoureuses où glissaient discrètement les lézards effrayés ou quelque couleuvre centenaire.

Berthold, tout impressionné par les grands souvenirs historiques qu'évoque ce château de Bonneville, ne perdait pas de vue les graves intérêts qui l'avaient conduit de ce côté. Il attachait son cheval dans l'enceinte ; après quoi il vint s'asseoir au pied du donjon, se cachant dans les broussailles, et l'œil fixé au loin dans la direction de la mer. Cependant ce n'était pas la mer et son rivage qu'il examinait : c'était le chemin rapide par lequel il était monté lui-même au manoir du fils de Robert le Diable.

Il y avait un bon quart d'heure qu'il faisait sentinelle, lorsqu'un point noir apparut au loin, grandissant au fur et à mesure qu'il avançait, et qui bientôt offrit au docteur toute l'apparence de l'individu attendu ; car il laissa échapper un soupir de satisfaction. C'était un cavalier : il gravissait la petite côte avec rapidité, comme s'il craignait d'être en retard.

Ce cavalier mit pied à terre et attachait son cheval au même arbre que celui du docteur, ne doutant point que ce fût celui de la personne dont il avait rendez-vous en ce lieu ; puis sans remarquer la similitude des selles des deux chevaux, il s'avança dans les ruines du château de Bonneville.

Comme il tournait la muraille effondrée du donjon, il recula de deux pas en se voyant abordé par un homme qu'il ne connaissait point, et qui le saluait, du reste, avec la plus exquise politesse.

C'était un beau jeune homme de trente ans à peine ; l'œil fier, le front haut, au teint légèrement bronzé par le soleil du Midi ; grands traits, cheveux noirs, — une apparence de gentilhomme audacieux et habitué à voir les volontés se courber devant la sienne.

—Monsieur, dit le docteur en l'abordant, vous êtes, si je ne me trompe, monsieur Manoel de Portalègre, arrivant de Lisbonne ?

—Oui, monsieur, répondit le nouveau venu sans chercher à dissimuler sa surprise, et exprimant par son regard le désir de connaître le motif d'une semblable question.

—Monsieur, répliqua Berthold, la personne que vous attendiez ici ne pourra s'y rendre avant une heure. En conséquence vous serait-il agréable de m'accorder ce temps là et de vouloir bien m'honorer de votre attention.

—Monsieur, j'ignore qui vous êtes ; mais je ne vois nul inconvénient à cela. Aussi bien serais-je charmé de faire votre connaissance.

Et le jeune homme, tirant une élégante *petaca* de sa poche, offrit un cigare au docteur qui l'accepta.

—Monsieur, je me nomme Berthold et suis votre confrère, docteur en médecine de la faculté de Paris pour vous servir.

—Moi, monsieur, je suis de celle de Coïmbra, répondit le Portugais.

—Don Manoel. Vous avez du talent ; mais vous êtes pauvre. Vous venez tenter la fortune à Paris, et vous avez, dit-on, l'avantage de posséder un spécifique infailible et secret contre certaines maladies organiques, au moyen duquel vous comptez arriver en peu de temps à la célébrité. Ce n'est pas moi qui vous ferai peur de la faculté de Paris, qui a horreur de formules secrètes, parce que les siennes sont en majeure partie basées sur les tâtonnements, les préjugés et l'erreur ; mais la carrière de médecin est chose précaire : un rien peut la rendre brillante, un rien peut aussi l'entraver dès ses débuts.

—Je serai, monsieur, un médecin de femmes, et vous savez si ceux-là réussissent.

—D'accord ; mais il y a quelque chose de mieux qu'une position de médecin, — c'est celle d'un gentilhomme occupé uniquement du soin de ses plaisirs, et dont la volonté ne saurait trouver d'obstacles, chaque fois qu'il s'agirait de les satisfaire.

—D'accord ; monsieur, je préférerais de beaucoup, je le jure, une vie oisive et brillante au travail que la profession même la plus honorable, pourrait me commander, je l'avoue sans honte. Je suis médecin parce que mon père ne m'a pas laissé un sou vaillant et qu'il s'est trouvé déçu dans ses calculs d'avenir.

—Je connais ces calculs. Bien que moins âgé que votre cousine dona Léonora, il voulait vous la faire épouser.

—C'est vrai.

—Et alors vous étiez possesseur de l'immense fortune des Castel-Branco. Le vieux marquis préférait en effet la noblesse des Portalègre à celle des Fereira. Ne regrettez-vous pas cette fortune ?

Don Manoel regarda son interlocuteur d'une si étrange façon que cela signifiait en toutes les langues :

—Vous êtes bien curieux !

—Pardonnez-moi, reprit Berthold, c'est que je puis vous la rendre d'une manière certaine. — Oh ! je n'ignore pas que la vieille marquise nourrit en secret l'espoir de vous voir épouser sa petite fille ; mais à une telle union, il y a un sérieux obstacle... il y en a même plusieurs.

—Ah ! fit Manoel de Portalègre, il paraît monsieur, que vous connaissez assez bien toutes nos petites affaires de famille !

—Parfaitement. Le premier obstacle réside d'abord, je crois, dans l'opposition que vous ferait le père de la jeune fille, — puis il y en a un autre.

—Monsieur, répondit le jeune homme, — et remarquez en passant que j'apporte une rare complaisance dans cette entre-

tien,—il me semble que je n'arrive pas en France sans quelque lueur d'espérance, puisque j'y suis attendu par toute la famille.

—Vous êtes si peu sûr de réussir, mon cher monsieur, que c'est là le secret de votre complaisance,—répliqua le docteur en mettant sans affectation un gant blanc à sa main droite.

Portalègre sourit de la réflexion, et ne fit nulle attention au gant.

—Allons, dit-il, faites vos ouvertures.

—Il y a en présence deux hommes. Ces deux hommes veulent épouser la fille du comte da Fereira. L'un s'est vous,—l'autre, si vous n'existiez pas, y parviendrait très facilement, car il dispose d'une force énorme, mais je crois qu'il y a tout intérêt à ce que vous soyez préféré. Voici à quelles conditions ce serait.

—Il devait nécessairement y avoir des conditions.

—Parbleu ! ceux qui font de la philanthropie ont toujours un but inavoué ; moi ou plutôt nous, nous marchons carrément.

—Ah ! vous n'êtes pas seul ?

Le docteur mit ses doigts dans le gousset de son gilet, et après y avoir saisi un objet fort menu, plaça sa main, gantée de blanc, devant Manoel.

—Non, je ne suis pas seul, dit-il,—voyez !

Et il ouvrit sa main, qu'il referma aussitôt qu'il eut vu le regard de Portalègre s'y diriger.

—Ah ! fit le Portugais en pâissant légèrement.

—Vous étiez à Lisbonne un des XXVI, dit Berthold, et vous portiez là-bas la lettre V.

Manoel se mordit les lèvres.

—Il vous sera difficile d'abdiquer à Paris, continua le docteur, car votre réputation vous y a précédé. Nous comptons donc sur votre affiliation.

—Et si je refusais ?

—Le pouvez-vous ? demanda Berthold en ôtant son gant blanc.

—On peut ce qu'on veut.

—Vous n'oseriez pas. Vous vous rappelez trop l'aventure tragique arrivée l'an passé à Lisbonne. Le jeune José Pinto fut trouvé un jour poignardé dans son lit, et jamais la police n'a pu parvenir à découvrir l'auteur de ce meurtre. Qu'avait-il fait Pinto ? Peu de chose, pourtant ! Il avait menacé, menacé seulement de vendre ses associés.

Manoel frissonna.

—Ah ! quand une fois on a mis le pied dans une compagnie comme la nôtre, on ne peut s'en tirer qu'honorablement.

—Ainsi je suis donc lié à vous pour jamais ?

—Oui ou non.

—Expliquez-vous plus catégoriquement ?

—Si vous renoncez à être des nôtres, ce ne sera qu'à de belles conditions. Ah ! je ne vous le cacherai pas, nous avons fondé sur votre arrivée en France de grandes espérances ; nous connaissons votre valeur, les ressources de votre esprit, votre audace, et nous nous priverons difficilement d'un associé de votre trempe.

—A combien estimeriez-vous ma liberté ? demanda Manoel

—Que comptez-vous en faire ?

—Que vous importe ?

—Ah ! il faut s'entendre. Si vous rompez avec nous, vous devenez notre ennemi, et nous vous combattons à armes courtoises.

—Puisque j'achète ma liberté, je ne romps point.

—Vous ne comprenez pas, mon cher monsieur. Je mets en fait à présent, la main sur la conscience, la main dans la vôtre, si vous voulez, que vous n'épouserez jamais mademoiselle da Fereira, si vous quittez l'*As de Pique*. Or, si vous ne l'épousez pas, avec quoi prétendez-vous acheter votre liberté ?

—Mais c'est donc un abîme ! s'écria Manoel, qui se sentait pris de vertige devant ces raisonnements dont il ne percevait que le sens, mais dont la base lui échappait.

—Qui vous empêche de devenir l'associé portugais qui nous

manque en ce moment ; vous pouvez cumuler facilement les douceurs du mariage et les honneurs du whist ou de la roulette ; et puis, un homme aussi riche de biens au soleil et patents, sera toujours une certaine sauvegarde pour la compagnie.

—Eh ! bien, je renonce à mademoiselle da Fereira, et vous me laissez libre.

—Jeune homme, reprit le docteur, vous avez posé le pied dans la voie fatale, il faut poursuivre. Voyez-moi, j'ai des cheveux blancs avant l'âge, croyez-vous que je n'aie pas mille fois maudit le jour, l'heure, la minute où cette idée m'est venue de demander au vice aimable et criminel l'opulence que le travail, je le reconnais aujourd'hui, trop tard, eût pu me donner. Ne venez donc pas parler de générosité à un vieux routier dont le cœur s'est bronzé à tous les bons sentiments humains. J'ai été malheureux par l'*As de Pique*, je veux retrouver dans les autres les souffrances que j'ai endurées.

—Ah ! fit Manoel en se jetant sur un tertre et mettant sa tête dans ses mains en proie à une rage concentrée qui se traduisit par des larmes.

—Réfléchissant, don Manuel, je vous verrai ce soir à l'hôtel. Au revoir.

Le docteur le considéra en souriant d'un air de triomphe et fit quelques pas en s'éloignant ; mais il n'avait pas fait dix pas qu'il se sentit tout à coup saisi à la gorge et dans l'impossibilité de bouger.

C'était Manoel qui venait de bondir jusqu'à lui comme le tigre des jungles.

—Misérable, s'écria-t-il, tu n'iras pas loin avec le secret de mon passé !

Berthold essaya d'ouvrir la bouche, mais il ne put parvenir à prononcer une parole. En même temps il sentit un anneau froid et dur s'appuyer sur son front.

Une seconde après, un coup de feu retentit dans les ruines, et le malheureux tombait, le crâne fracassé, au pied du donjon de Guillaume.

Berthold eut cependant la force de parler avant de rendre le dernier soupir.

—Ton secret est aux XXVI !... Et il expira.

—Eh bien ! je tuerai les XXVI !... répondit Manoel avec une sombre énergie.

III

LES PRÉTENDUS DE FLEUR-DE-MARIE

Pendant que ces faits se passaient au château de Guillaume, le comte était de retour de sa petite excursion maritime, et sans se préoccuper beaucoup de l'absence de sa femme, il se rendit chez sa belle-mère. Fleur-de-Marie lui faisait une lecture qu'elle interrompit à son arrivée.

Seize années avaient passé sur la tête du comte da Fereira, et à peine si l'empreinte en était saisissable sur son visage basané, tant les soins et les recherches auxquels se livrait ce lion émérite étaient bien entendus et pratiqués. Un observateur ne se fût cependant point trompé en examinant son œil dont la lueur fauve, quoique douée d'un éclat extraordinaire, n'avait pas cette pureté de la jeunesse qu'aucun artifice ne peut rendre. Son front, fatigué par les excès, n'offrait pas, grâce à une placidité constamment observée, ces plis pressés et horizontaux qui, une fois bien creusés dans la peau, défient toutes les pâtes et les cosmétiques les mieux appliqués. Sa chevelure enfin avait conservé toute sa pureté ; mais il faut dire que son valet de chambre avait soin de l'explorer, chaque matin, avec une méticuleuse attention et que les suppressions opérées ne laissaient aucun vide dans cette abondante crinière.

—Pourquoi ne poursuis-tu pas ta lecture, mon enfant ? dit le comte d'une voix qui s'adouçissait toujours singulièrement, chaque fois qu'il parlait à celle qu'il savait trop n'être sa fille que de nom.

—Mon père... répondit Fleur-de-Marie avec crainte,—car depuis qu'elle avait ce qu'on appelle l'âge de la raison, elle

avait toujours tremblé sous le regard ou à l'approche de celui qu'il était de son devoir de respecter et d'aimer.

— Quel est ce livre ? ..

Fleur-de-Marie lui montra le titre et referma le livre. C'était un volume des poésies de Victor Hugo, et le comte se trouva intérieurement froissé, car il comprit que la jeune fille le jugeait incapable de sentir la beauté des vers du grand poète, le Dante français.

— Vous avez fait une heureuse promenade, mon père ? demanda-t-elle.

Deux heures de fatigue, voilà tout, répondit le comte.

La jeune fille lui avança un fauteuil et mit dans ce mouvement si simple une grâce intraduisible, un charme tel que celui-ci la suivait encore du regard, alors qu'elle avait repris sa place et son livre, attendant pour continuer l'ordre de sa grand-mère.

— Et avec qui étiez-vous sur votre bateau, mon père ?

— Avec cinq de ces messieurs, parmi lesquels M. de Méran et de Froidfond.

— C'est pour cela alors, reprit la marquise, que nous n'avons pas vu ce matin M. Froidfond : mais aussi j'étais étonnée de l'absence de mon cavalier servant.

— M. de Froidfond est en effet bien aimable, dit Fleur-de-Marie.

— Et puis on ne se douterait jamais qu'il a quarante-cinq ans, pour le moins, n'est-ce pas, comte ?

— Oui, il est de mon âge, plus jeune peut-être...

— Oh ! voilà ce que je ne croirai jamais, mon père. Vous, assurément, vous paraissez à peine quarante ans, mais lui, M. de Froidfond, il a, je gage, la soixantaine !

— Tu exagères, mon enfant !

— Non pas ! mais n'avez-vous donc jamais remarqué ses yeux et son front, criblés de rides, et puis, il est peint comme un acteur ! ah ! qu'il me déplaît ! ..

— Ma fille, dit le comte avec un grand sérieux, M. de Froidfond est un gentilhomme accompli et qui, en outre de ses cent mille livres de rente, est secrétaire général au ministère de...

— Eh ! qu'est-ce que cela prouve, mon père, cela ne le rend pas plus jeune d'une semaine, allez, au contraire !

— Au moins, mon enfant, gardez vos réflexions pour vous, quand il y aura du monde, car j'ai besoin de rester l'ami de M. de Froidfond.

— Oui, mon père, je le ferai pour vous.

— J'ai à causer avec votre bonne maman, Fleur-de-Marie, veuillez nous laisser et prier votre mère de venir nous trouver.

— Je vous laisse, mon père, mais, quant à ma mère, elle est sortie pour toute la journée, je crois.

Fleur-de-Marie se retira, toujours accompagnée par le regard voilé et admirateur du comte, qui ne perdait aucun de ses mouvements, et semblait étudier même jusqu'au moindre pli de sa robe.

— N'est-ce pas qu'elle est adorable ! .. s'écria la marquise quand elle eut disparu.

— Adorable... oui ! .. répondit don Juan avec conviction et en fronçant le sourcil.

— Par exemple, elle n'a pas grande sympathie pour M. de Froidfond !

— Tant pis, dit le comte, tant pis !

— Comment cela ? .. Et quel rapport peut-il y avoir, je vous prie, entre les sympathies de cette chère enfant et la personne plus ou moins agréable et fardée, de ce monsieur !

— Marquise, il faut que je vous dise ce qui se passe, et j'en suis certain, vous donnerez votre approbation aux projets que je mûris. Vous n'ignorez pas que je n'ai point renoncé tout à fait à la vie politique et que mes anciens services pourront toujours être révoqués à temps lorsqu'il sera question de faire valoir mes titres. J'ai eu la sottise, comme tant d'autres de mes amis, de rester fidèlement attaché aux vieux partis monarchiques, et je me suis aperçu trop tard, peut-être, que ce

calcul d'ambition n'était qu'une fausse manœuvre. La curée des places a eu son avalanché de solliciteurs et ceux qui se rétractent aujourd'hui ont une peine infinie à réussir. Ils rétractent ce qu'ils ont semé, la méfiance. Cependant, j'ai le bonheur de me trouver très étroitement lié avec M. de Froidfond, et j'ai si bien su m'emparer de son esprit, qu'au moyen de quelques concessions et d'une promesse positive en sa faveur, je suis certain d'entrer au conseil d'Etat ou d'avoir une ambassade.

C'est parfait, — dit la marquise qui souhaitait ardemment, elle aussi, voir le nom de son gendre prendre de l'importance, — mais quelles concessions avez-vous faites ?

— D'abord celle de mes opinions.

— C'est peu de chose, passons, fit la douairière avec un sourire moqueur, — mais alors de quelle promesse positive s'agit-il ?

— Marquise, M. de Froidfond est riche et occupe une des plus hautes positions, — il a chance d'être un jour ministre.

— Oui, c'est un homme parfaitement honorable et du plus grand talent.

— C'est, de plus, un des plus vieux noms de la noblesse de France.

— D'accord... on n'aurait pas besoin de reviser ses titres et de les passer au crible, comme ceux de tant d'autres.

— Eh bien ! marquise, j'ai songé pour lui... et ce cher Froidfond en est enchanté, ravi, fou de joie...

— Achevez.

— J'ai songé à le marier.

— Pas mal, pas mal ! .. approuva la marquise, — et avec une femme à votre dévotion, je parie, mauvais sujet !

— Avec une femme qui ordonnera à son mari de donner à son père la position qu'il aura choisie.

— Hein ! .. fit madame de Silveira-Castel-Branco avec les signes du plus profond étonnement.

— Vous ne devinez pas, marquise ?

— Au contraire, comte, je crains de deviner trop, sur ma foi !

— Vous... craignez, madame ?

— Voyons, je ne suis pas folle, — et c'est bien votre projet, vous voulez donner votre fille à M. de Froidfond.

— Oui, madame, ma fille.

— Vous êtes insensé, vraiment.

— Si peu, madame, que M. de Froidfond a parole donnée.

— Eh bien ! vous la retirerez.

— Mais, marquise, c'est un mariage superbe que nous ferions là, une grande fortune, une haute position, un beau nom !

— Vrai, comte, vous me faites pitié ! .. Donner Fleur-de-Marie, une adorable enfant, une rose de fraîcheur, de jeunesse et de beauté, à un vieux lion édenté, fardé, musqué, bon tout au plus à figurer dans un contrat de mariage comme père ou témoin, mais jamais comme fiancé, jamais ! La belle folie ! allons, avouez-moi tout de suite, mon cher gendre, que vous avez voulu rire et que c'est avec le fils de M. Froidfond que vous voulez marier notre enfant.

— M. de Froidfond n'a jamais été marié et n'a pas de fils.

— Eh bien ! monsieur, rappelez-vous ce que je vais vous dire : — c'est que non seulement ma petite-fille n'épousera pas le ci-devant jeune homme, le vieillard que vous lui destinez, mais encore elle épousera celui que, moi, je lui destine.

— Madame...

— C'est mon premier et mon dernier mot ! .. Oh ! mais rassurez-vous, vous n'aurez pas à rougir de mon choix, quant au nom, et... quant à la fortune, cela me regarde, — et de son côté, cette chère enfant n'aura rien à reprocher à la figure et à l'âge de mon protégé.

— Fleur-de-Marie est une enfant à qui je ferai entendre raison ! .. dit le comte visiblement ému.

— Oui ! — et vous avez vu que tout à l'heure elle donnait la soixantaine à celui qui a vos sympathies. Tenez, comte, vous n'entendez rien au cœur des femmes, et encore moins au cœur des jeunes filles. La vie est courte, on ne sait pas ce que Dieu nous réserve de jours, ne l'abrégeons pas par une source d'ennuis trop grands ou trop lourds. La vie c'est la jeunesse et

l'amour, — Fleur-de-Marie aimera et épousera un jeune homme !

— Un jeune homme !... fit don Juan avec une expression d'angoisse et de jalousie, — et où en trouverez-vous un qui soit digne de cette adorable jeune fille, ce n'est pas dans nos connaissances où, de quelque côté que je me tourne, je ne vois que des imbéciles.

— Aussi, n'est-ce pas dans votre entourage que je compte aller chercher un mari pour notre enfant. Et à ce propos, je m'étonne que vous ne me devinez pas.

— Que voulez-vous dire ?

— Que votre gendre doit être Portugais.

— Ce n'est pas le moyen de me faire rentrer en faveur en France, ma patrie.

— Ma petite-fille sera un jour marquise de Silveira-Castel-Branco, et pour cela il faut qu'elle épouse un Portugais, et surtout que ce Portugais soit de notre famille.

— Ah ! fit don Juan qui comprit.

— Aujourd'hui ou demain arrivera votre gendre, comte, préparez-vous donc à lui faire bon accueil.

En ce moment la comtesse entra.

— Comtesse, dit don Juan, est-ce que vous partageriez l'avis de votre mère, vous ?

— A propos de quoi ? demanda Léonora en réparant dans une glace le désordre de sa coiffure.

— Touchant le mariage de votre fille.

— Eh bien ?

— Savez-vous à qui elle la destine ?

— A qui ? fit la comtesse en sentant son cœur battre dans sa poitrine avec tant de force qu'elle fut obligée de se retenir à un meuble.

— A don Manoel, votre cousin.

— A don Manoel de Portalègre, en effet ! s'écria la marquise triomphante.

Le comte se tourna vers sa femme et lui dit avec un sourire glacé :

— Qu'en dites-vous, comtesse ?

— Je dis... fit celle-ci, — je dis que don Manoel ne la rendrait pas heureuse.

— Ta, ta, ta, et qui te fait penser cela, mignonne ?

— Le caractère de Fleur-de-Marie et celui de Manoel que je connais, ne pourraient sympathiser.

— A la bonne heure ! fit le comte, moi je propose M. de Froidfond.

La comtesse regarda son mari, et ce clair regard porta probablement jusqu'au plus profond de la pensée du comte, car il détourna les yeux.

— Un cadavre ! dit-elle sans pouvoir cacher son dégoût, — vous n'y pensez pas, comte, sacrifier ainsi cette enfant !

— C'est la sacrifier également que de la marier à Manoel. Je le connais, il a tous les vices, et...

— Comte, reprit la marquise, nous vous convertirons, ma fille et moi, et c'est bien le moins, puisque les millions sont à nous.

Le comte fit un geste d'impatience.

Heureusement pour les acteurs embarrassés de cette scène, on frappa à la porte.

Un valet entra.

— Madame, dit-il à la marquise, il y a une dame qui demande à vous parler.

— Qui est-ce ?

— Elle n'a pas dit son nom, je la crois étrangère, elle désire entretenir madame la marquise immédiatement, pour affaire grave.

— Qu'elle entre, dit la douairière.

— Nous vous laissons... firent en même temps le comte et sa femme, heureux de s'éloigner l'un et l'autre, afin de s'isoler mieux avec leur pensée.

Mais le valet les retint.

— Pardon, monsieur le comte, dit-il, pardon, madame la comtesse, — mais cette dame désire vous parler également, et j'ai pensé que vous trouvant réunis...

— Faites entrer, dit vivement la marquise, — déjà visiblement intriguée, et dont l'étonnement n'était certainement pas moindre que celui de ses enfants.

Le valet introduisit la visiteuse.

C'était Margared.

IV.

LE CHIFFRE INDÉLÉBILE.

A la grande surprise de ses associés, Yorghy, Boleslas et Gontran, Margared avait revêtu, pour venir à Trouville, la plus simple de ses toilettes.

En la voyant entrer, la marquise et sa fille la prirent pour une de ces bonnes mères de famille de la riche bourgeoisie, qui ne fréquentent les bains de mer que par hygiène et pour la santé de leurs enfants, et qui désiraient tout simplement nouer avec eux des relations. Cependant l'insistance qu'elle avait mise à être reçue immédiatement les surprenait.

Le comte seul comprit ce qu'elle voulait, et il trembla.

Lui et Margared avaient échangé un regard terrible, — d'épouvante, de haine et de rancune.

Il y avait donc entre ces quatre personnages une atmosphère chargée d'électricité.

— Madame, fit Margared avec calme et en s'adressant plus particulièrement à la comtesse Léonora, vous êtes bien loin peut-être de soupçonner le but de ma visite ; mais un seul mot va vous en faire comprendre immédiatement la portée...

— Madame... fit le comte, qui ne se rendait pas compte de sa situation et ne savait quelle contenance tenir ; car un silence et un succès de seize années l'avait tellement endormi dans sa sécurité, qu'il ne s'était jamais préparé à la scène qui allait avoir lieu.

— Monsieur le comte, fit Margared en se tournant vers lui, j'aime à croire que vous ne tenterez pas de me fermer la bouche.

— Cependant... hasarda encore don Juan.

— Voyons, madame, reprit la comtesse, quel est ce mot dont vous parlez.

— Je viens, madame la comtesse, vous entretenir de celle que, jusqu'à ce jour, et devant vous, vous avez toujours appelée votre fille.

— Ah !... fit Léonora, qui s'attendait si peu à cette révélation, que ces paroles produisirent sur son organisation l'effet d'un coup de massue. Elle chancela.

— Prenez garde, madame, s'écria le comte, il y a des lois...

— Il y a des lois, comte, oui, il y a des lois, contre les voleurs de trésors, comme il y en a contre les voleurs d'enfants !

— Malheureuse !

— Que veut dire tout ceci ! s'écria la vieille marquise bouleversée, et dont la faible tête bourdonna soudainement d'une manière étrange.

— Pas un mot de plus, madame !... fit le comte.

— Je parlerai, monsieur, et vous me laisserez parler. D'ailleurs, ce n'est pas à vous que je m'adresse, mais à madame, qui, je le vois, a été la victime de vos odieuses machinations.

— Expliquez-vous, madame, fit la marquise au comble de la stupeur.

— Je vais le faire, continua Margared. Il y a seize ans, deux enfants naquirent, le même jour, je crois ; mais l'un, malade et chétif, était condamné à mourir, tandis que l'autre, sain et vigoureux, promettait de longs jours. L'un avait été mis au monde par la comtesse da Ferreira, l'autre par une pauvre femme qui s'appelait Marguerite Kerléis. Celui qui ne pouvait vivre mourut, et une nuit, pendant une absence de la mère de l'autre, son enfant lui fut enlevé.

— Mensonge !... s'écria le comte.

— Oui, madame, l'enfant moribond, c'était celui de la comtesse.

— Alors, Fleur-de-Marie... fit la marquise.

— Fleur-de-Marie est la fille de cette Marguerite Kerléis, dit Margared avec force.

— Mensonge ! mensonge !... s'écria le comte en se levant menaçant.

— Madame la marquise, fit Margared sans s'effrayer, demandez à votre fille si je ne dis pas la vérité.

— Léonora... interrogea la douairière, l'œil hagard et noyé de larmes ;— ma Léonora, est-ce vrai ?...

— C'est vrai !... fit la comtesse en tombant à genoux devant sa mère.

— Oh !... les infâmes ! s'écria la douairière en se renversant dans son fauteuil.

— Vous la tuez !... fit Fereira en la désignant.

— Que m'importe, je veux que la lumière se fasse, elle est faite !

— Sortez, madame sortez !...

— Pas avant que Fleur-de-Marie ne me soit rendue.

— Et qu'en voulez-vous faire, vous ?... dit le comte avec l'expression du plus profond mépris.

— Je veux la rendre à sa mère... à sa véritable mère, dit Margared à voix si basse qu'à peine si le comte put l'entendre.

— Une femme perdue !... répondit-il de même.

— Oh ! soyez tranquille, reprit-elle, sa pureté n'aura pas à rougir...

— Mais la marquise ne tarda pas à sortir de son évanouissement.

— Cette femme !... dit-elle en voyant Margared, elle est encore ici !...

— J'attends, reprit la Bretonne, qu'on me rende Fleur-de-Marie.

— Jamais ! fit le comte.

— Mais c'est impossible... dit la douairière, tout cela est un rêve affreux !...

— Non, madame, c'est la réalité, et vous ne vous ferez pas plus longtemps la complice d'une machination odieuse et d'un calcul sacrilège.

— Mais je l'aime, moi !... s'écria dona Isabelle tout en larmes.

— Vous l'aimez, madame, je le crois, vous devez avoir le cœur bon et généreux, on me l'a dit : mais voyez celle qui a toujours passé pour la mère, a-t-elle eu un seul cri, elle, un seul soupir, un seul regret... non ! elle a toujours gémi sous la loi dure de son époux qui lui imposait un enfant qui n'était pas né de ses entrailles, et elle ne s'opposera pas, j'en suis sûre, à ce que Fleur-de-Marie soit rendue à sa véritable mère !

— Léonora...

— N'est-ce pas, madame, que vous consentez... demanda impérieusement la Bretonne.

— Emmenez-la, oui, emmenez-la, dit la comtesse, car à sa vue, j'ai toujours senti, depuis seize ans, les larmes du désespoir me monter au cœur et ma bouche n'a jamais pu la nommer du doux nom de fille, je l'avoue !... et je m'en accuse... oui du fond de l'âme... c'est une exécration que nous avons commise, et il est juste qu'elle ait son châtiement !

— Vous voyez, madame la marquise !... dit Margared triomphante.

— Cette femme en impose ! s'écria le comte qui voulut essayer de l'audace, elle est folle, je veux...

— Monsieur le comte da Fereira, prenez garde, il reste des témoins de votre crime, des témoins plus nombreux peut-être que vous ne le pensez, et je pourrais vous confondre sans peine d'imposture !...

— Vous ne l'oserez pas !...

— C'est vous qui êtes insensé, comte, à votre tour !

— Mais Fleur-de-Marie ne voudra pas vous suivre !...

— Croyez-vous cela ?... Je ne le pense pas, moi !... Je sais, on m'a dit que c'était un noble cœur, et elle ne voudra pas, c'est sûr, continuer d'usurper une place, un rang, un nom qui ne lui appartiennent pas !

— Elle ignorera tout et restera la fille des Fereira et des Castel-Branco.

— Oui ! vous croyez cela, comte, eh bien ! je vous le jure, à moins que vous ne preniez le parti de me tuer pour étouffer

ma voix, je serai toujours là, moi, à ses côtés, partout, pour lui dire : Fleur-de-Marie, ce nom et cette fortune ne vous appartiennent pas, vous les avez volés !

En ce moment la porte du salon s'ouvrit et Fleur-de-Marie apparut, belle, calme et pâle.

— Non, madame, dit-elle en s'avançant, vous ne me reprocherez jamais cela, car je suis prête à vous suivre si vous jurez de me conduire vers ma mère.

Un silence de mort suivit cette déclaration ferme et lentement accentuée de la jeune fille.

La marquise eut une soudaine terreur de voir son enfant chérie l'abandonner, celle en qui reposait désormais tout le bonheur et toute la joie de son existence, — elle fit bon marché des calculs de son gendre, et se fit immédiatement et sans réflexion, poussée par un sublime élan d'amour, la complice de ceux qui avaient réussi à la tromper pendant si longtemps.

— Mon enfant, dit-elle, on te trompe, et tu es bien ma fille, et celle de Léonora.

— Elle ne vous croit pas, madame, dit Margared en désignant le visage égaré de Fleur-de-Marie.

— Vous n'avez pas de preuves de tout ceci !... s'écria la marquise.

— Des preuves, est-ce que j'en ai besoin !... Et d'ailleurs, il en est une qui doit parler éloquentement depuis seize ans, une preuve sans réplique. Mademoiselle, la fille de Marguerite Kerlés... la fille de... ma sœur... — car Margared ne voulait pas se faire connaître encore, elle ne s'en jugeait pas digne, — la fille de Marguerite Kerlés, reprit-elle, porte sur la poitrine un chiffre indélébile, un F et un K !

— Ah ! fit Fleur-de-Marie épouvantée.

— C'est un mensonge ! s'écria la marquise, si cette marque existait, je l'aurais vue, moi.

— Mademoiselle, osez-vous me démentir ? demanda Margared avec un accent d'autorité sauvage.

— Non, madame !... répondit Fleur-de-Marie avec force.

Et la jeune fille arracha sa robe de gaze, découvrant sa charmante poitrine, montra le chiffre qui venait d'être annoncé, tracé en lettres bleues au-dessous de son sein droit.

— Voici la marque ! s'écria-t-elle.

— C'est donc vrai !... s'écria la marquise anéantie.

— Et maintenant, madame, reprit Fleur-de-Marie, vous allez me conduire à ma mère.

V

LA ROUTE DE PARIS.

Le comte et la comtesse, anéantis, avaient laissé partir Fleur-de-Marie, malgré les pleurs et les oppositions de la marquise, qui, habituée depuis seize ans à la regarder comme sa petite-fille, consentait à pardonner la supercherie de son orgueil et de ses prétentions aristocratiques ; mais la jeune fille s'était tout à coup senti au cœur un désir violent de voir sa mère. Privée, pendant toute son enfance, de cette affection sainte que rien ne peut remplacer, elle aspirait au bonheur de se voir pressée sur le sein maternel. La froideur, l'espèce d'indifférence dont elle s'était toujours affectée, chaque fois qu'elle faisait un retour sur elle-même et comparait les joies filiales du couvent avec les siennes ; tout ce passé contraint et sans effusion se retraça en caractères glacés à ses yeux et lui fit désirer de fuir en toute hâte une maison où elle s'était presque toujours sentie mal à l'aise.

Elle n'apporta aucune espèce d'attention aux commentaires que le monde pouvait faire sur sa disparition ; et ce fut seulement en embrassant la marquise qu'elle éprouva de vifs regrets et une profonde douleur.

Du reste, elle quitta dans les conditions d'un séjour passager à Trouville, lui fut moins cruel que si elle fût sortie de l'hôtel de la rue des Ecuries-d'Artois où ils habitaient. Quant au luxe et à la grande existence qu'elle abandonnait, elle n'y pensait seulement pas.

Margared qui, on l'a vu, et d'après les conseils de l'abbé

Morel, — l'aumônier de l'Hôtel-Dieu, — ne voulut d'abord se faire connaître à sa fille que comme la sœur de sa mère, conduisit Fleur-de-Marie à l'hôtel du *Bras-d'Or* où elle était descendue.

Elles y trouvèrent l'abbé Morel.

Fleur-de-Marie, heureuse, avons-nous dit, de retrouver une mère et de voir les événements justifier ses pressentiments et excuser surtout le peu d'affection qu'elle s'était senti pour des parents auxquels elle avait toujours reproché une grande froideur, — était sous le coup d'une grande exaltation ; et Margared compta beaucoup sur l'influence et la parole du digne abbé pour modérer les trop justes aspirations de ce jeune cœur, — pour le préparer à la nouvelle vie qui allait être la sienne.

Il fallait beaucoup de ménagements pour la décider à la patience et pour retarder son entrevue avec sa mère. Il fallait surtout ne pas lui laisser la faculté de regretter la famille qu'elle désertait.

Margared n'avait pas assez réfléchi. Avant de revendiquer ainsi sa fille, il eût fallu songer à donner à son cœur un aliment quelconque, et ne point l'exposer à rencontrer, tout à coup, un grand vide comme celui que devait lui faire nécessairement l'existence, au moins contestable, de la reine d'une association criminelle.

L'abbé Morel, sans connaître toute la vie de cette femme, n'avait pas eu loin à aller pour se douter d'une partie de la vérité, mais si le digne ecclésiastique ferma les yeux sur une position équivoque, il ne consentit à prêter son concours à la mère que sous la condition expresse que la fille ne serait, à aucun prix, plongée dans l'atmosphère de vice qu'elle respirait.

Margared promit, — et elle promit sincèrement ; car ce n'était pas seulement de ce moment qu'elle rougissait de la position anormale qu'elle s'était faite par sa liaison avec l'*As de Pique* et par sa fortune inexplicable.

— Mon enfant, dit l'abbé à Fleur-de-Marie, nous avons été chargés par votre mère de vous conduire à Paris ; mais je vois que madame ne vous a pas dit encore tout ce que votre mère exige de vous.

— Oh ! parlez, monsieur, ses désirs seront des ordres auxquels je me soumettrai avec bonheur, dit la jeune fille d'une voix angélique, qui alla au cœur de la femme impure, et le lui serra comme dans un étou.

— En quittant la riche famille qui, jusqu'à ce jour, a été la vôtre, il ne faut pas attendre à retrouver toutes les jouissances, toutes les satisfactions auxquelles vous fûtes habituée. Votre existence tout entière va changer. Ce n'est plus la noble et riche demoiselle, héritière d'un grand nom et d'une brillante fortune, qui va maintenant s'avancer dans la vie ; mais une humble jeune fille, obligée de demander au travail le pain de chaque jour.

— Monsieur, répondit Fleur-de-Marie, une existence ainsi comprise n'a rien qui m'effraye, et je me sens toute préparée à la commencer dès aujourd'hui. Je suis même heureuse d'expier ainsi le crime dont j'étais involontairement complice. Non point que je considère le travail comme un châtement, mais mes mains y étant encore peu habituées, mes commencements seront pénibles. Et plus tard je serai fière d'avoir ainsi conquis l'indépendance et l'estime de moi-même.

— Merci, Fleur de Marie, fit Margared en s'avancant, des larmes plein les yeux, vous avez un noble cœur et je... votre mère sera heureuse de vous voir accepter aussi généreusement le grand sacrifice qui vient de vous être imposé.

— Il n'y a pas de sacrifice, madame, il y a un devoir.

Margared jeta un regard désespéré vers le prêtre qui la comprit.

— Mon enfant, dit l'abbé Morel, madame est... la sœur de votre mère.

— Ah ! pardon, fit la jeune fille en se portant vers Margared qui la prit dans ses bras et l'embrassa tendrement, — vous êtes ma tante, je vous aimerai.

— Oui, Fleur-de-Marie, tu m'aimeras, car moi aussi, j'ai bien souffert...

Le prêtre mit un doigt sur ses lèvres. Elle se tut.

— Écoutez, mademoiselle, reprit M. Morel, aussitôt votre arrivée à Paris, vous serez placée en apprentissage dans une honnête maison.

— Partons tout de suite, monsieur ! répondit-elle, et surtout dites-moi que je verrai bientôt ma mère.

— Crois bien, mon enfant, que son impatience de t'entendre l'appeler : — ma mère, est plus grande encore que la tienne.

Une heure après, la chaise de poste qui avait amené Margared à Trouville était sur la route de Pont-l'Évêque et de Lisieux, où les trois voyageurs devaient reprendre le chemin de fer.

Au moment où la voiture entra à Touques, le bateau à vapeur allait partir, et Fleur-de-Marie se pencha à la portière, dans l'espérance d'apercevoir peut-être, dans la foule des voyageurs, une figure connue et amie.

Elle ne vit personne ; mais elle avait été reconnue par un jeune homme qui se trouvait de l'autre côté de la route, et s'était garé pour laisser passer la voiture.

En voyant cette chaise de poste lancée à fond de train, les personnes inconnues qui accompagnaient la jeune fille et qui semblaient l'enlever, — Kilian, — car c'était lui, — eut un moment la pensée de s'élançant et de s'opposer à ce départ précipité, au risque de se faire broyer sur le pavé ; mais une main vigoureuse l'arrêta à temps.

C'était celle de l'Anglais Kingston, dont Kilian avait récemment fait la connaissance.

On sait que cet anglais, aux allures d'un parfait gentleman n'en était pas moins un des chevaliers de l'*As de Pique*, l'associé de Berthold dans le complot dirigé à Trouville contre la fortune de Castel Branco.

— Eh ! mon cher monsieur Kilian, s'écria-t-il, vous alliez vous faire écraser !

Le jeune homme le regarda avec des yeux hagards, qu'il reporta ensuite vers la voiture s'éloignant rapidement et qu'il était déjà impossible de rattraper.

— J'ai revé... se dit-il.

— Vous arrivez du Havre ?

— Non, répondit Kilian, mais je pars.

— Ah ! c'est juste... répliqua Kingston ; mais, du reste, j'aperçois votre ami l'artiste, je vous laisse.

Et il se dirigea vers l'intérieur du village, dont la grande rue était encombrée par une affluence de monde considérable et vivement animée.

Ramus, en effet, le rejoignit peu de temps après, et tendit à son ami une main que celui-ci trouva moite et tremblante.

— Qu'as-tu donc, ami ? .. demanda Kilian, saisi au cœur d'une étreinte pénible.

— Tu le sauras. Viens-nous-en, fit le peintre en essayant de l'entraîner du côté opposé à Trouville ; car le premier mouvement de Kilian, en voyant l'agitation de son ami, avait été de renoncer à partir.

— Où veux-tu donc me conduire ?

— Je ne sais pas, allons toujours.

— Ramus, tu veux me cacher quelque chose, j'en suis sûr.

— Non.

— Alors pourquoi me tires-tu de ce côté, et sembles-tu m'empêcher d'aller à Trouville ?

— Je ne t'empêche pas.

— Mais si, tu le vois bien ! .. fit l'officier avec impatience.

— Eh bien ! fit Ramus en s'arrêtant, je veux t'entraîner loin de Trouville, parce que tu ne peux y trouver en ce moment qu'ennui et chagrin.

— Elle ! .. achève, que lui est-il arrivé ?

— Je ne sais rien, il y a du mystère, on ne m'a pas reçu, et j'ai appris.

— Quoi ? achève, tu me fais bouillir !

— J'ai appris qu'en compagnie d'un prêtre et d'une dame...

— C'était bien elle ! Elle est partie ! fit Kilian.

Et il courut dans la direction suivie précédemment par la voiture et dépassa le groupe nombreux d'habitants qui lui cachait l'horizon ; mais la voiture avait disparu.

— Eh ! c'est par là qu'on va à Paris, dit Ramus en le rejoignant, nous la retrouverons.

— Partie sans ses parents !... que signifie ?... Oh ! Ramus, il faut pénétrer ce mystère.

— En attendant, il y en a encore un par ici, répondit l'artiste qui s'était approché des habitants du village, écoutons donc.

Ils apprirent, ainsi que M. Kingston qui s'était arrêté, que des touristes venaient de trouver le cadavre d'un homme au milieu des ruines du château de Bonneville, et qu'ils étaient descendus en toute hâte, afin d'en faire la déclaration aux autorités.

On ajoutait qu'un pistolet déchargé, trouvé dans la main droite de cet homme, laissait supposer qu'il s'était suicidé.

Au signalement, et surtout en rapprochant les circonstances et le peu que lui avait confié le docteur, M. Kingston ne douta point que ce ne fût Berthold.

— Si c'est le jeune Portugais qui a fait le coup, se dit l'Anglais, il est encore plus fort que nous le pensions.

Qu'out-il dit, s'il avait su que ce jeune portugais venait déjà de se débarrasser de Berthold, par un crime commis sans hésitation et sans remords.

VI

L'ATELIER DE RAMUS.

Fleur-de-Marie était en quelque sorte le centre charmant vers lequel rayonnait toutes les pensées des hôtes intimes de sa famille ; si bien que, elle disparue, ce fut comme le signal d'une désertion complète.

Le peintre Ramus avait été remercié par la douairière ; car la bonne dame, tout en proie à la douleur d'avoir perdu son enfant adorée, n'avait plus le cœur à la toilette et à la pose. Il était revenu à Paris et, contrairement à ses confrères qui attendent toujours aux derniers moments pour travailler aux tableaux destinés à l'Exposition, il se mit à profiter avec ardeur des longs jours que lui offrait l'été pour avancer une commande reçue du ministère et destinée à orner la cathédrale de l'une de nos grandes villes de France : *Le dernier jour du Paganisme*.

Son atelier, auquel était joint un petit appartement, composé de deux pièces et d'un cabinet, était situé, selon l'usage, dans les combles de l'une des ailes d'une maison de la rue de Chabrol, au numéro 40, celle-là même où demeurait madame Poupinel, la couturière, et dont Protat avait été concierge.

Nous disons *avait été*, car, grâce aux libéralités de Margared, l'ivrogne avait pu réaliser ses rêves, c'est-à-dire s'établir marchand de vin à Chatou.

Ramus se levait de bonne heure, mais Bonito son domestique était encore plus matinal. Ceci pourra surprendre quelques lecteurs, au courant des habitudes des nègres ou qui auraient remarqué un passage précédent où il est légèrement question de Bonito ; mais son zèle apparent n'était que le résultat d'une profonde dissimulation et d'une paresse admirablement ordonnée.

Bonito quittait donc sa mansarde au petit jour, brossait, tant bien que mal, les effets de son maître, rangeait grossièrement l'atelier ; puis, dès qu'il avait vu le peintre, la palette et le pinceau aux mains, appliqué au travail, il regagnait son lit, certain d'avoir désormais au moins deux ou trois bonnes heures de tranquillité devant lui. Ramus tolérait beaucoup de choses dans ce personnage, qui malgré sa couleur, lui offrait un assemblage de formes et de muscles qu'il eût en vain demandé aux deux ou trois cents modèles plus ou moins mal bâtis, qui assiégent les ateliers.

Or, un beau matin des derniers jours d'août de la même année, Bonito se disposait à regagner sa mansarde, lorsqu'on frappa à la porte de l'atelier.

Il ouvrit et introduisit auprès de son maître un personnage qui devait être bien connu du peintre, si l'on en juge par l'air de familiarité avec lequel il s'avança jusqu'à lui.

— Eh ! Kilian, s'écria le peintre en laissant sur sa chaise et palette et pinceaux. Toi, à Paris ?

— Cela t'étonne ? demanda l'enseigne, qui pour l'instant avait renoncé à l'uniforme.

— Sans doute.

— Voyons, Ramus, ne te moque pas de moi, et avoue que c'est toi qui m'as écrit.

Ramus prit la lettre que lui tendit son ami et lut :

“ Accours si tu peux. Je sais où elle est.”

— C'est assez mon style bref, expliqué par l'horreur sainte que je professe pour l'encre et les plumes, c'est aussi mon écriture, mais...

— Allons, avoue, mon ami, tu m'épargneras de trop longues phrases de reconnaissance.

— Au fait, je ne les aime pas et ce sera plus court. Eh bien ! j'avoue, après ? demanda le peintre en lui tendant la main.

— Où est-elle ?

— Ah ! les amoureux, les ennemis intimes de la prudence qui pourtant est, dit-on, mère de la sûreté !

— Mon ami, ne me fais pas souffrir longtemps, je t'en supplie. Dis-moi où se trouve cet ange qui pour moi est tout ici-bas, espérance, salut, courage, ambition, désir, volonté. Si tu savais ce que j'ai souffert durant ce long mois passé loin d'elle, en proie aux appréhensions que me cause le mystère dont on l'entoure... car c'est en vain que je cherche à percer ces ténèbres, les explications vagues qu'a bien voulu me donner la marquise de Silveira-Castel-Branco sont loin de satisfaire la curiosité et les angoisses de mon cœur. A-t-elle disparu pour toujours, est-ce à moi qu'on veut la dérober, est-elle morte ! telles sont les mortelles questions sans cesse posées devant mon esprit malade et que rien ne pouvait résoudre... mais grâce te soient rendues, cher ami de mon enfance et fidèle écho de ma pensée, tu m'a compris, tu l'as trouvée, tu sais où on la cache, tu veux me le confier, parle, parle.

Et le jeune homme demeura immobile, haletant, implorant un mot, la lumière, la vie — presque irrité du silence railleur de son ami.

Ramus, en effet, considérait en artiste, en observateur, — car qui dit peintre dit généralement observateur, — l'ardente expression de cet amour dont il savait toute la pureté et toute l'abnégation.

Henri Kilian, nous l'avons dit, était enseigne de vaisseau ; — il avait vingt-six ans, des cheveux blonds, une tournure élégante, un visage aux traits réguliers et accentués, une timidité excessive dans le monde et une grande bravoure au feu : s'il n'était pas encore décoré, c'est que désireux d'arriver, il avait préféré de l'avancement, à la suite d'une action d'éclat sous les murs de Sébastopol, bien certain que la croix ne pouvait lui manquer un jour. Son extrême jeunesse, car il était loin de paraître son âge, empruntait un très grand charme à cette épaulette, précocement en apparence, et chaque fois qu'il se montrait revêtu de ce coquet uniforme de marine, il forçait tous les regards et amenait sur les lèvres ces chuchotements de sympathie dont sa modestie s'apercevait à peine.

S'il aimait passionnément Fleur-de-Marie, sa délicatesse n'avait jamais osé franchir la barrière qu'opposaient entre lui et cette ravissante jeune fille tant de millions portugais ou brésiliens ; heureusement pour lui, Ramus n'avait pas déployé autant de réserve, et le malin peintre avait toujours nourri en secret l'espoir d'unir ces deux amoureux si expansifs vis-à-vis de ce tiers dévoué et discret.

— Tu veux que je parle, reprit Ramus, après le petit discours chaud et coloré de son ami. Eh bien ! arme-toi de stoïcisme, et surtout abstiens-toi de tout geste ; suis-moi.

Kilian obéit et suivit son ami qui l'introduisit majestueusement dans sa chambre à coucher annexée à l'atelier, et dont la fenêtre ouverte était complètement cachée par un grand rideau de tapisserie à personnages.

— Tu m'as promis de ne te livrer à aucun signe d'approbation ou de désapprobation. C'est là le programme des cour

d'assises, mais tu es invité à t'y conformer encore plus scrupuleusement que dans ces respectables tribunaux

—Es-tu bavard ce matin, Ramus ?

—Quelle heure est-il ?

—Six heures et demie, je crois,—oui.

—Eh bien ! il doit y avoir une demi-heure que l'apparition est visible.

—Que veux-tu dire ?

—Ce n'est pas plus malin que cela. Regarde.

Et l'artiste relevant le rideau, la fenêtre offrit un cadre au delà duquel se voyaient les toits des maisons voisines, ainsi que ceux, plus rapprochés, de la maison même qu'il habitait : car la fenêtre de sa chambre, annexée à l'atelier était située sur l'une des trois ailes de cette maison.

En face, et comme encadrée également dans l'élégante demi-lune de ces fenêtres de mansardes, dont bien peu de maisons aujourd'hui ont conservé le spécimen harmonieux, apparaissait une jeune fille, accoudée sur l'épais linteau de pierre de la croisée. Vêtue d'une simple robe d'indienne, et ses oreilles cachées par un foulard noué négligemment sous son menton, elle semblait respirer avec ivresse les premières senteurs de l'aube matinale. Son œil, vaguement errant dans l'espace et baigné de mélancolie rêveuse, semblait transporter au loin sa pensée, au delà de cet amas énorme de pierres qui a nom Paris sur les plages lointaines de l'Océan, dont son oreille peut-être entendait bruire les flots tumultueux.

—C'est Fleur-de-Marie ! s'écria Kilian presque à voix basse.

Entendit-elle cette exclamation, ou bien obéit-elle à cette loi étrange et si mystérieusement magique de l'affinité des âmes, magnétisme impossible à nier, aimant du regard persistant qui sollicite le regard,—toujours est-il que la jeune fille leva presque immédiatement les yeux vers la haute fenêtre où les deux jeunes gens se tenaient.

La rapidité de ce regard fut telle que Ramus, bien qu'il dût être étranger aux sensations éprouvées par les deux acteurs principaux de cette idylle à distance, en reçut un choc si violent qu'il en laissa tomber le rideau ; mais Kilian le releva aussitôt avec l'énergie d'une espérance qu'on a peur de rattacher à un rêve entrevu et devant s'effacer.

Du reste, l'apparition de Fleur-de-Marie prit, ce matin-là, tous les caractères d'une vision ; car à peine le jeune homme eut-il relevé la tapisserie qu'elle désigna avec une sorte de terreur, une partie de la muraille de la maison,—Ramus comprit que c'était celle où se trouvait la cage de son escalier,—tandis qu'elle mit un doigt sur ses lèvres. Presque aussitôt elle disparut.

Kilian resta immobile de douleur.

—L'avoir revue pour la perdre sitôt ! C'est à se briser la tête contre la muraille, disait-il.

—Mon cher, depuis quinze jours je la vois ainsi tous les matins ; et le soir, à travers ses rideaux, je cherche à deviner les tremblantes ombres qui s'y dessinent. Et je t'assure que quand on sait que ces ombres capricieuses, que ces formes presque toujours suaves sont produites par cette ravissante enfant, je t'assure qu'il y a de quoi empêcher très sérieusement de dormir un garçon moins solidement ton ami que moi.

—Ramus, tu m'as rendu la vie.

—Chut, voici une visite qui nous arrive, c'est l'explication de son mouvement :—charmant mouvement, Kilian avoua-le ! —Ah ! tout est grâce et poésie dans cette adorable créature ! ajouta le peintre avec un énorme soupir.

En effet, on avait frappé d'abord à la porte, mais personne n'avait répondu, et l'on frappait encore.

—Voyez si cet animal de Bonito est à son poste, s'écria le peintre en courant ouvrir, et en introduisant un gros personnage avec lequel nous avons déjà fait une connaissance succincte.

—Eh ! c'est ce cher monsieur Poupinel.

—Moi-même, dit le commerçant, cela va bien, ce matin, grand artiste ?

—Pas mal Mon ami, dit le peintre en se tournant vers Kilian, permets moi de te présenter monsieur, l'un des plus habiles couturiers de la capitale... Ah ! cela t'étonne, mais c'est un fait. Monsieur est le plus hardi des coupeurs, et celles de nos élégantes qui se font habiller par sa femme se reconnaissent entre mille. C'est un artiste en falbalas, il a élevé la crinoline et la manche pagodo à la hauteur d'un prince, salue.

Kilian s'inclina sérieusement, sans songer à rire de la contenance grotesque de cet étrange industriel, le meilleur des hommes au demeurant.

—Qu'est-ce qui me procure l'honneur de votre visite, ô cher monsieur Poupinel.

—Une circonstance bizarre, grand artiste, vous aller en juger.

—Bonito !... où est-il donc ? Bonito !... ma foi, cher monsieur, le drôle a disparu, prenez un siège vous-même.

—Monsieur Ramus, dit Poupinel après s'être assis, avouez-moi tout de suite la vérité et vous rendrez le calme à mes esprits.

—Expliquez-vous, cher monsieur.

—Eh bien, l'hiver dernier, ma femme,—ce n'est pas que je la soupçonne en rien, la chère créature, mais enfin...—donc, ma femme, tous les deux jours, je l'avais remarqué l'hiver dernier, s'habillait avec une recherche inusitée, elle mettait une robe presque décolletée, car elle a les épaules assez bien, entre nous, et dans cet attirail elle sortait sans me dire où elle portait ses pas. J'étais intrigué, mais je ne disais rien, et mon silence devint d'autant plus complet que, une fois le mois d'avril venu, elle cessa toute sortie dans ces conditions ; mais cela recommença ; depuis huit jours, Prudence est sortie trois fois, et toujours avec cette toilette recherchée. Enfin, hier je me suis mis à la fenêtre pour voir de quel côté elle prenait ; mais elle n'en finissait pas de sortir de la maison, je me disais ; Bon, elle cause avec la nouvelle concierge ; mais une heure passée s'était écoulée qu'elle ne sortait pas, et quand je quittai la fenêtre elle rentrait. Elle me dit qu'elle venait de faire des emplettes, j'étais convaincu de sa duplicité ; et mon imagination travaillait, travaillait... Je me sentais un commencement de jaunisse, j'y suis très sujet et cependant je suis très fort... heureusement la nuit, qui porte conseil, m'a donné l'explication de tout. Monsieur Ramus, vous me trompez...

—Poupinel !...

—Mon ami, vous vous entendez avec ma femme pour me faire...

—Je vous jure...

—Ne jurez pas, son sommeil l'a trahie. Elle a été somnambule cette nuit, elle a parlé. Mon cher monsieur, montrez-le-moi.

—Quoi ?

—Le portrait de Prudence.

—Allons, puisque vous savez tout, il n'y a plus moyen de vous ménager de surprise. Voici la Prudence demandée.

Et le peintre alla prendre une toile tournée contre le mur et la posa contre un chevalet, au profond ébahissement du bonhomme.

—Comme c'est ça, s'écria-t-il.

—Vous vous appelez Grégoire, et vous comprenez qu'il y a encore beaucoup à faire et peu de temps d'ici à votre fête.

—Je crois bien, à peine quinze jours !

—Ainsi, vous trouvez cela pas trop mal.

—Admirable ! cependant...

—Ah ! les observations, je m'y attendais ; voyons, faites vite, car j'entends monter et tousser dans l'escalier.

—C'est la petite toux sèche de Prudence ! s'écria le mari épouvanté. Si elle me trouve ici, je suis perdu ; elle m'a défendu d'y mettre les pieds sous prétexte que les artistes n'ont point de mœurs...

—Kilian, emmène-le vite dans ma chambre ! s'écria l'artiste, en allant ouvrir à madame Poupinel.

Le couturier était écarlate d'émotion et écarta le rideau de la fenêtre pour respirer, et il s'en acquitta bruyamment.

— Jolie vue, lui dit Kilian en venant se mettre à côté de lui, dans l'espoir de revoir Fleur-de-Marie.

— Oui, on voit tout Montmartre.

— Mais, monsieur, vous habitez la maison.

— Bonjour, bonjour, fit à voix basse et avec un assez gracieux mouvement de la main le gros homme.

Kilian suivit la direction de son regard et aperçut à une autre fenêtre de mansarde que celle où il avait vu précédemment celle qu'il aimait, deux jeunes filles qui rendirent le salut. L'une d'elles était Fleur-de-Marie.

— Vous connaissez ces demoiselles, monsieur, demanda Kilian avec crainte.

— Parbleu. Elles attendent l'heure de descendre à leur ouvrage.

— Comment ?

— Ce sont des ouvrières de ma femme.

Kilian eut comme un éblouissement et se sentit défaillir.

— Fleur de Marie ouvrière ! se dit-il avec stupeur.

Poupinel ne remarqua pas son trouble ; il avait quitté la fenêtre et écoutait à la porte de l'atelier.

VII

MONSIEUR ET MADAME POUPINEL.

Madame Poupinel venait poser. L'époque de la fête de son époux approchait, et Ramus ne pouvait, vu l'importance de ses travaux, que lui consacrer de courtes séances : il lui fallait donc saisir toutes les occasions. Ramus, qui avait oublié le rendez-vous pris la veille, se trouvait fort embarrassé de la présence du mari dans la pièce voisine.

En voyant son portrait sur le chevalet, elle crut tout naturellement que l'artiste se préparait en l'attendant ; toutefois, après avoir examiné le grand tableau qu'il abandonnait momentanément pour elle et lui avoir donné les éloges qu'il méritait, elle s'arrêta complaisamment devant son image ; puis, tout en ôtant son châle et découvrant des épaules en effet fort belle, elle regarda l'artiste avec une certaine inquiétude.

— Vous trouvez quelque chose qui vous déplaît, dit Ramus habitué aux fantaisies d'idées de ses clients.

— Non, certainement... mais pourtant est-ce que la bouche...

— Eh bien ! la bouche ?

— Ne vous semble-t-elle pas un peu... un peu grande ?

— Dame ! vous voulez qu'elle rie.

— C'est vrai, mais ne pourriez-vous pas...

— Si je la diminue, vous aurez l'air pincé, et ça ne ressemblera plus.

— Vous avez raison, mon bon monsieur Ramus, mais je ne me vois pas souvent rire, on m'a toujours dit que j'avais la bouche...

— Mignonne !... se hâta de constater le peintre avec une galanterie un peu affectée.

— Flatteur ! Ah ! par exemple, vous avez eu peur de me...

— De vous... achevez donc, chère dame, pendant que vous y êtes !

— Ces yeux-là me paraissent bien petits.

— Oh ! fit Ramus avec insouciance, du moment que vous le voulez, je vous ferai les yeux d'une Circassienne.

— Comme vous exagérez !... Elles ont de beaux yeux, les Cir...

— Des portes chères !... répondit brutalement Ramus, vous savez la chanson :

Les yeux de mon Iris...

— Fi ! monsieur, quelle horreur ! s'écria la couturière avec une pudique indignation, — une chanson du quartier Latin !

— Vous la connaissez ?

— J'ai eu des ouvrières si mal élevées !... mais heureusement, aujourd'hui, j'ai su les choisir.

— Mais revenons à mon portrait...

— Oui, car le temps presse, allons, en place, en place !

Et l'artiste offrit galamment la main à la bonne dame pour l'aider à monter sur l'estrade où se trouvait le fauteuil qui lui était destiné. Madame Poupinel se laissa arranger tout en regrettant de n'avoir pas pu faire des observations plus importantes encore, mais elle se réserva pour le premier temps de repos.

C'était une femme de trente-cinq ans, assez fraîche, dont les traits un peu vulgaires étaient rachetés par une réelle expression de honte, et son embonpoint de bon aloi lui donnait cet air *maman* dont les femmes les plus prétentieuses et de la meilleure volonté ne peuvent jamais se relever. Elle posait avec une certaine majesté, juchée sur son estrade comme sur un trône, et malgré lui, le peintre la comparait à la marquise de Silveira-Castel-Branco qui, elle aussi, trouvait plaisir à ces espèces de corvées, avec la différence toutefois qu'elle s'endormait très promptement, tandis que la marchande n'eût ni bougé ni fermé l'œil pour une couronne.

Cependant, Ramus préoccupé de la présence des deux hommes dans sa chambre, n'apportait pas dans cette séance son entrain et sa verve accoutumés, il n'avait pas ces historiettes grotesques dont, selon les personnes, il charmait les ennuis de la pose ; et madame Poupinel songeait à le lui faire remarquer, fatiguée de ce silence, lorsque tout à coup on entendit tomber un meuble dans la chambre voisine, accident aussitôt suivi de rires étouffés.

— Eh ! il y a quelqu'un là, s'écria madame Poupinel.

— Un ami, fit Ramus avec calme, tout en souriant en songeant à l'embarras du mari.

— Et vous vous gênez avec moi, monsieur Ramus, mais votre ami doit s'ennuyer beaucoup par là.

— Il a des livres.

— Ah ! n'importe, je ne veux pas que pour moi... Priez-le d'entrer, il sera peut-être plus gai que vous, car vous êtes un vrai bonnet de nuit.

— Je n'aurais pas osé... cette toilette...

— Eh ! qu'a-t-elle donc pour tant effrayer ? fit madame Poupinel enchantée de faire, en passant, une petite exhibition de ses charmes.

— Oh ! du moment que vous y consentez... dit l'artiste en allant vivement ouvrir la porte de sa chambre ; — entre Kilian, entre, madame permet.

Ramus referma la porte, et le jeune officier salua la belle poseuse avec sa timidité ordinaire, ce qui ne déplut pas à l'honnête marchande qui, une fois la présentation faite, se plut à demander une foule de renseignements sur les bords de la mer, — quelle était la localité la plus convenable pour bien la voir dans sa beauté, Dieppe, le Havre, Boulogne, etc., — enfin toutes les banalités possibles, — toutes choses auxquelles le marin répondait avec une mansuétude admirée de son ami.

Mais il était dit que ce serait la matinée des interruptions ; car au milieu d'une description tendant à faire comprendre à la Parisienne ce que c'était qu'un banc d'huitres, chose qui probablement intéressait aussi très vivement Poupinel écoutant derrière sa porte mal close, un bruit à peu près semblable au précédent se fit encore entendre de son côté.

— Ah ça ! il y a encore quelqu'un par là ? s'écria madame Poupinel.

— Personne, répondit Ramus sans se troubler.

— Personne, cependant je suis bien sûre d'avoir entendu... — et comme pour donner pleine autorité à son affirmation, Poupinel en voulant se dissimuler derrière une tapisserie fit encore tomber une chaise avec un fracas terrible.

— Tenez ! fit madame Poupinel — encore ! Eh ! si c'est un autre ami, faites-le entrer également ?

— C'est un chat ! répliqua Ramus en riant aux éclats.

— Un chat qui cause tout ce remue-ménage, quelle vraisemblance !..

— Ah ! c'est Bonito qui fait le lit, n'est-ce pas, Kilian ?

— C'est lui en effet, affirma l'officier.

Il n'avait pas plus tôt fermé la bouche que la porte de l'ate-

lier s'ouvrit et que le nègre entra, précédant une grosse fille qui, les bras nus, son tablier blanc relevé, et sans apercevoir madame Poupinel, qui lui cachait l'immense toile du *Dernier jour du Paganisme*, se mit à crier sans dire gare :

—Monsieur Poupinel, un garçon de la Banque qui vient pour un billet.

—C'est mon mari qui est là ! s'écria la couturière en montrant à la servante une sorte de tête de Méduse et qui, se précipitant à bas de l'estrade, courut dans la chambre voisine, d'où elle ramena l'infortuné Poupinel plus mort que vif.

—Grâce pour lui, fit Ramus avec une anxiété comique.

—Comment, monsieur, vous êtes là ! et vous avez vu....

—Ton portrait... oui, ma biche.

—C'est une indignité, une trahison, monsieur Ramus, ce n'est pas bien !

—Ma bonne amie, monsieur est innocent, et si tu veux m'écouter tu sauras...

—Taisez-vous, gros indiscret, vous ne méritez pas qu'on fasse rien pour vous.

—Comment, c'est pour moi ? fit Poupinel essayant de jouer sa petite comédie.

—Oui, ingrat ! fit madame Poupinel avec une sorte de sanglot, car l'excellente créature ne pouvait se fâcher contre un époux dès longtemps adoré.

—Prudence, tu me pardones ?...

—Ainsi, tu le trouves ressemblant ? demanda la dame en minaudent.

—Frappant, frappant !

—Monsieur, dit la servante, il y a en bas...

—C'est bon, qu'il attende, fit madame Poupinel, — mais attendez vous-même, Hyacinthe, et approchez-vous, — nous allons voir, dit-elle, en faisant un signe au peintre.

—Me voilà, madame, dit la servante.

La couturière plaça sa servante en face du portrait.

—Voyons, Hyacinthe, à qui cela ressemble-t-il ?

—Pardine, fit la grosse fille, cela se voit bien ; c'est madame toute crachée !

—L'innocence a parlé ! s'écria Ramus en tapotant les gros bras de la servante.

—Oui, continua madame Poupinel ; mais pourquoi m'avez-vous barbouillé ainsi le dessous du nez ?

—Ce n'est pas barbouillé ; c'est un jeu de la lumière, un effet d'ombre.

—De l'ombre ! mais je n'en ai jamais vu comme cela sous mon nez ! il faudrait ôter cela.

—Impossible ! madame, c'est la nature.

—La nature... Ah ! si nous n'étions pas forcés de descendre... Mais nous reprendrons plus tard cette conversation. — Venez, monsieur Poupinel, et surtout ne regardez pas comme cela les figures nues de ce grand tableau, c'est indécent !

—Ma chère Prudence, c'est de l'art, comme dit monsieur.

—C'est-à-dire que c'est à faire dresser les cheveux sur la tête !

Quand Ramus et Kilian se retrouvèrent seuls, — car nous ne comptons pas Bonito qui avait jugé à propos de prendre la place de madame Poupinel dans le grand fauteuil de l'estrade, — Kilian prit la main de son ami et lui dit avec l'expression d'un douloureux étonnement.

—Elle est ouvrière !...

—Chez madame Poupinel, oui ; c'est toute une histoire, — la marquise m'en a dit quelques mots, j'ai deviné le reste... enfin, elle n'est plus riche héritière, et il me semble que cela doit carrément te sourire.

—Ah ! mon ami, s'écria Kilian, tu m'ouvres les yeux... je n'y pensais pas... j'étais seulement préoccupé d'elle, de ce qu'elle pouvait souffrir à ne plus être entourée des splendeurs au milieu desquelles elle est née... Tu as raison, elle n'est plus riche, elle est mon égale désormais et je pourrai...

—Tu pourras... tu pourras ! c'est-à-dire que les affaires sont peut-être plus malades que jamais de ce côté... la douairière t'aimait, la comtesse ne te voyait pas d'un mauvais œil non plus, tandis qu'à présent...

—Achève. A présent...

—Eh bien ! mais si la chère et douce enfant est la fille de quelque brave ouvrier, c'est toi qui seras un trop grand seigneur, et l'on se défiera de ton amour et surtout de ta sincérité.

—Tu me fais trembler, Ramus, est-il possible !...

—C'est très possible. Le peuple a bien le droit d'être défiant, on le trompe si souvent !

—Mais je l'aime, je l'aime à en perdre la raison !

—Il ne faut pas perdre la seule chose dont tu puisses te montrer fier à juste titre, ami, et dont peut-être nous allons avoir plus besoin que jamais.

—Il faut voir Fleur-de-Marie et lui demander...

—L'adresse de ses nouveaux parents, n'est-ce pas ? Tu crois que cela se fait comme cela tout de suite, dardar, grand impatient ! Laisse-moi faire, je tiens les Poupinel, c'est déjà quelque chose.

—C'est beaucoup. Ils doivent avoir la confiance des parents.

—C'est la crème des honnêtes gens. Mais s'il y a du mystère, il y en a très certainement, — ils voudront faire les malins. Il faudra donc me résigner à des escarmouches terribles sur le plus ou moins d'ombre à placer sous le nez de ce portrait ; mais on saura se sacrifier à l'amitié. Sur ce, tu peux dormir sur les deux oreilles, voici un canapé, si le cœur t'en dit... et Bonito t'en donne l'exemple.

Et en disant ces mots, Ramus allongea un coup d'appui-main sur les doigts du nègre, qui se réveilla en sursaut.

—Massacre et tonnerre ! tu dors toujours, mécréant ! Allons, à l'œuvre, drôle, que l'on s'habille vivement en roi du Congo ! Nous allons voir si tu dormiras !

Le nègre alla s'habiller avec un certain empressement. Il avait l'amour de l'art, et, malgré la rudesse de l'artiste à son égard, il se serait fait hacher pour lui. Il avait appris à connaître son cœur. Un quart d'heure après, il reparaisait avec un costume superbe. Il semblait rayonner : les nègres aiment les oripeaux.

Kilian ne pouvait se décider à quitter cet atelier d'où il savait pouvoir encore apercevoir l'idole de sa pensée, il s'étendit sur le canapé ; d'ailleurs, qu'aurait-il fait dehors, puisque sa vie tout entière était là ?

Il y avait un bon quart d'heure que Ramus traduisait en belles draperies à la Rubens les étoffes fanées que lui offrait Bonito, lorsqu'on frappa à la porte.

—Voyez si l'on peut travailler en paix ! s'écria le peintre.

Bonito avait sauté à bas de son estrade, et sans songer qu'il compromettrait son royal costume, il s'en fut ouvrir la porte.

Deux hommes se présentèrent : le comte da Ferreira et son cousin don Manoel de Portalègre.

VIII

CE QUI S'APPELLE POUSSER UNE RECONNAISSANCE.

Il est nécessaire de revenir un peu en arrière pour expliquer l'entrée subite des deux cousins.

Quoiqu'étourdi du coup droit qui lui avait été porté par Margared, le comte da Ferreira n'était pas homme à se laisser décontenancer ni à sacrifier une partie pour le succès de laquelle il avait déjà montré qu'il était prêt à ne reculer devant aucun crime.

Il lui avait fallu ronger son frein en silence et laisser partir Fleur-de-Marie. Mais il comptait bien la retrouver.

Sur ces entrefaites, don Manoel était arrivé à Trouville, et don Juan qui était un habile joueur avait compris qu'il fallait mieux sacrifier quelque chose que de tout perdre. Il prévoyait une rude bataille, pour laquelle un allié ne lui serait pas inutile. Il s'était donc reconcilié, en apparence au moins, avec l'idée de marier Fleur-de-Marie au neveu des Castel Branco, et bientôt une entente s'était établie entre ces deux âmes noires et profondes et si bien faites pour se comprendre.

C'était à la fortune des Castel-Branco qu'ils en voulaient l'un et l'autre ; et l'un pour conserver, l'autre pour acquérir cette fortune, ils avaient tous deux besoin de retrouver Fleur-de-Marie et de la réintégrer dans sa situation officielle de fille de la comtesse Léonora.

Mais, il est un fait bien avéré, c'est que Paris est là ville où il est le plus facile de se cacher.

Ferreira se mit à chercher Fleur-de-Marie, usant de ce mobile puissant qui vient à bout de toutes choses, dit-on, mais qui, en cette circonstance, fut complètement impuissant. Il eut beau apostropher des espions autour de Margared ; celle-ci, disposant d'un pouvoir bien autrement étendu que le sien, sut déjouer toutes ses tentatives.

Ce fut le hasard qui se chargea de lui révéler une partie du secret.

Le hasard est toujours les quatre-vingt-dix-neuf centièmes dans tout ce qui nous arrive.

Manoel passait un jour, en voiture avec sa cousine, Mme da Ferreira, au retour d'une excursion à Englien, par la rue de Chabrol.

Tout à coup, il vit sortir d'une maison de cette rue deux jeunes gens qu'il crut reconnaître et qu'il désigna à Léonora.

—C'est M. Ramus et l'amoureux que vous auriez voulu faire épouser à votre ex-fille ? dit-il avec insouciance.

—C'est là qu'il demeure, répondit négligemment la comtesse.

Le lendemain matin, Manoel se leva avec la conviction qu'il apprendrait par ces jeunes gens la retraite de la jeune fille ; et tout en se gardant bien de souffler cette idée à son cousin, il se fit proposer par lui d'aller voir les tableaux et l'atelier de l'artiste. Une fois la connaissance intime bien et dûment faite, il se chargeait du reste.

Manoel était un profond calculateur, nous l'apprendrons par la suite. Il avait souvent causé avec sa tante Isabelle ; de sorte que ce n'était pas tout à fait un caprice qui lui faisait désirer retrouver Fleur-de-Marie : et à cet effet il avait jugé opportun de pousser une reconnaissance dans un camp neutre et qui, selon l'occasion, pouvait devenir un ami ou un ennemi.

Ramus accueillit parfaitement les deux cousins. Il leur demanda la permission de travailler tout en causant, et en peu de temps la conversation fut engagée entre ces quatre hommes dans des conditions de liberté et de sans-gêne que leur âge à tous autorisait. Il va sans dire que le comte pouvait passer pour un jeune homme : ses idées, du reste, y aidaient puissamment.

Cependant, tandis que Manoel se disait que les deux amis semblaient apporter une certaine réserve dans leur manière d'être vis-à-vis de lui, — car ils n'ignoraient pas, selon toute apparence, quels avaient été les projets de la marquise, — le comte avait soulevé du bout de sa canne une grande étoffe de soie, placée sur la toile, de manière à cacher une partie du sujet. Il s'attendait si peu à trouver là une figure connue qu'il ne put retenir une sorte d'exclamation, à laquelle accoururent Manoel et Kilian.

Le jeune officier rougit et Manoel, qui n'était pas très familiarisé avec l'image qu'ils avaient sous les yeux, comprit cette rougeur plutôt qu'il ne fut frappé de la ressemblance.

—C'est elle, en effet, comte, dit Ramus, et je l'ai peinte là de mémoire ; car sa grand-mère n'a jamais voulu me laisser emporter mon étude.

—C'est très ressemblant.

—Quoi donc ? demanda Manoel avec le plus grand calme.

—Cette figure... là, cette vierge chrétienne qui demande le martyre...

—Eh bien ?

—Cependant tu as vu chez la marquise l'étude dont parle monsieur.

—Ah !... fit Manoel comme s'il devinait. —Tiens, mais en effet c'est bien elle ! Et il chercha Kilian du regard : mais celui-ci avait été reprendre sa place sur le divan.

—Messieurs, dit Ramus, afin de détourner l'attention, et surtout pour sauver à Kilian tout déplaisir, il me vient une idée, —idée charmante si elle peut vous sourire, —mais je vous prie de me la dire si vous en ferai point part si vous ne me promettez d'avance d'y souscrire.

—Parlez, monsieur, —dit Manoel que la franchise du peintre

ravissait et qui comptait l'exploiter, sans songer que souvent la franchise est la plus adroite des dissimulations, — je vous suis tout acquis.

—Dimanche prochain, c'est-à-dire dans trois jours, quelques amis et moi nous baptisons une chaloupe à Chatou, soyez des nôtres.

—Ah ! vous êtes canotier, cher monsieur !

—Acceptez-vous ?

—Ma foi avec plaisir, répondit Manoel, —et toi, Juan ?

—Moi, messieurs, vous m'excuserez, j'ai pour ce jour-là une affaire importante et qu'il me serait absolument impossible de remettre.

—Tant pis, mais monsieur en sera, c'est une compensation.

Le rendez-vous fut positivement pris ; puis, après quelques nouvelles paroles échangées, soit en considération sur l'art, soit en discussion sur les artistes en renom, les deux visiteurs prirent congé : le comte avec la réserve qui ne l'avait pas abandonné. Manoel avait tout l'entrain méridional et comme s'il quittait deux vieux amis.

—Quelle nécessité de les inviter à ta petite fête ! dit Kilian lorsqu'ils se trouvèrent seuls. Je voudrais ne jamais revoir ceux qui me rappellent ce que je veux oublier.

—Ah ! j'ai mon projet, moi !

—Si tu avais vu les regards du comte, comme ils brillaient en retrouvant sur ton tableau les traits de Fleur-de-Marie !

—Eh bien ! après ?..

—Cet homme cache quelque sinistre pensée, j'en ai le presentiment.

—Tu crois cela, c'est possible ; mais moi c'est plutôt de l'autre que je me défierais, vois-tu, avec ses dents blanches, acérées comme celles du tigre, ses yeux voilés et sa voix insinuante. Si je les ai invités, c'est parce que je flaire en eux des ennemis, je ne sais pas pourquoi, c'est de l'instinct si tu veux, mais je sens cela. Et en toute prévision, il vaut mieux, selon moi, avoir ses ennemis sous la main que de s'en éloigner.

IX

DÉCLARATION DE GUERRE

Après les événements que connaissent nos lecteurs de la première partie de ce récit véridique, racontons brièvement les divers incidents qui précédèrent le jour où la guerre latente entre les principaux personnages de cette étrange association, devait se déclarer ouverte et impitoyable.

Guerre inévitable puisque Margared, l'Aieule, le chef officiel jusque-là aveuglement obéi, devenait un obstacle à la réalisation du rêve couvé depuis seize ans : la spoliation des seize millions de la famille Castel-Branco, reposant sur la tête de Fleur-de-Marie, — petite-fille et héritière des Castel-Branco. — Margared devenant l'obstacle, Yorghî, Boleslas et Gontran avaient obtenu du Patriarche toute latitude pour sa "suppression."

D'autre part, l'amour maternel de Margared, poussé jusqu'à son paroxysme, ne devait pas non plus reculer devant la "suppression" de ses ennemis déclarés.

Manoel de Portalgro s'était introduit chez les Poupinel ; et pour se procurer des amis et des relations dans la place, il avait cru utile de faire une grande commande de toilette féminine à la couturière.

À la fête de Chatou, où Manoel avait été rencontré par Gontran, ce dernier avait fortement excité le Portugais à tenter le jeu et la fortune parmi les vieux habitués des salons de son club. Manoel connaissait par expérience la constitution et les chances qu'offrait l'As de Pique, quant au jeu proprement dit. D'un autre côté, il n'était pas fâché de se ménager peut-être des associés, pour le cas où il aurait à lutter contre don Juan. Or, il prévoyait la lutte.

Après être rentrés à Paris, lui et Gontran montaient à pied la rue d'Amsterdam, afin de gagner la barrière de Clichy. Leur introduction dans la maison mystérieuse de la rue d'Antin à Batignolles, n'eut rien qui surprit l'ex-associé des XXVI

de Lisbonne ; mais, contre son attente, ils furent forcés de rester au moins deux minutes sur le palier du premier étage, car le guichet ne s'ouvrit pas aussitôt que Gontran y eut frappé dans les règles.

Manoel eut l'explication de ce léger retard, dès qu'il mit le pied dans le salon, tous les joueurs, hommes et femmes, sans exception, étaient masqués.

—Je n'inspire pas de confiance, se dit-il, tant mieux !

—Nous allons vous traiter comme un initié, lui dit Gontran à l'oreille, venez d'abord de ce côté ; mais, auparavant, mettez ce masque.

Manoel obéit et se laissa emmener dans une partie retirée de l'appartement ; puis, ils pénétrèrent dans un grand salon, autour duquel était assis un grand nombre d'hommes et quelques femmes, tous également masqués et s'entretenant à voix basse.

Dès qu'il furent assis, une voix s'éleva.

—Nous sommes au complet, dit-elle.

Une agitation extraordinaire se manifesta dans l'assemblée, et l'un des membres s'en alla frapper deux coups sur une porte située au fond de la salle. Peu de temps après, cette porte s'ouvrit et une femme parut, masquée comme toutes les autres, mais marchant péniblement et qui, acceptant l'un des bras qui s'empressèrent à la soutenir, se laissa conduire et gravit péniblement les deux marches d'une sorte d'estrade sur laquelle était un fauteuil où elle prit place.

Cette femme était-elle une accusée ou une reine, — ce fauteuil était-il la sellette ou un trône ? Telles étaient les demandes que se faisait Manoel.

Il n'y a aucun doute possible pour le lecteur, — c'était Margared.

—Nous sommes en effet au complet, dit l'*Aïeule* d'une voix douce, après avoir vu d'un coup d'œil que tous les sièges étaient occupés.

Manoel eut comme un mouvement de loyauté : il voulu se lever pour faire connaître le peu de droit qu'il avait à être compté comme membre de cette assemblée. Une légère pression de la main de son introducteur le réduisit au silence.

—Mes chers associés, reprit l'*Aïeule* d'une voix faible, pardonnez-moi si je me fais mal entendre ; mais je suis fort souffrante, et quand vous connaîtrez l'objet de cette réunion extraordinaire, vous comprendrez que j'ai pu en être gravement affectée.

Un murmure approbateur accueillit cette déclaration.

—Mes chers associés, je vous ai réunis pour vous rendre des comptes. Une volonté supérieure à la mienne l'a exigé.

—Un homme se leva et voulut parler ; mais l'*Aïeule* lui fit signe de se taire.

—Je n'ai pas hésité à vous faire connaître la situation véritable de la compagnie ; mais avant d'en venir là, je désire vous édifier sur les faits qui ont motivé cette humiliante injonction.

—Je parlerai ! s'écria l'homme qui s'était levé précédemment, et personne ne pourra m'en empêcher, car, j'en suis sûr, je serai l'écho de la grande majorité des membres ici présents.

—Parlez ! parlez ! firent plusieurs voix.

—Mais, non, laissez achever l'*Aïeule* d'abord, répliquèrent d'autres.

—Si ! si ! insistèrent les premiers.

—Parlez, fit l'*Aïeule* à son interrupteur, je ne veux pas la lumière pour moi seule.

—Eh bien ! dit alors cet homme, je commencerai par protester contre l'étrange abus qu'on a pu faire d'une autorité qui n'existe pas, au détriment de celle que nous reconnaissons tous. Personne n'a le droit de rien exiger de notre souveraine.

—Très bien ! très bien ! s'écria la majorité.

—Si elle trahit ? fit une voix forte.

—C'est impossible ! personne ne le croira, reprit la majorité.

—Laissez parler l'*Aïeule*, laissez-la parler !

—Ma défense est facile, et ma conduite claire, — continua Margared à voix presque basse, mais le silence était tel que

toutes les oreilles la recueillirent, c'est que je ne veux pas laisser transformer le but de notre association. Il se trouve, par le plus étonnant des hasards, je dois l'avouer, que mon intérêt personnel y est attaché : cependant ce ne sont pas des intérêts d'argent, mais des intérêts plus sacrés, mille fois, des intérêts de cœur... Eh bien ! on s'arme de cette circonstance pour m'ordonner une impartialité funeste à notre société. Des fous, des songe-creux ont rêvé une opération criminelle, toute en dehors de nos transactions habituelles, ils méditent, disons le mot, ils méditent un vol.

—C'est faux ! firent plusieurs voix dont celle de Gontran.

—Un vol ! répéta Margared avec énergie, je le soutiens ! Et cependant, dites-le, vous tous, c'est loyalement que nous avons toujours opéré. La police ne nous tolère pas, c'est vrai, elle nous traque, mais elle ne pourrait jamais nous accuser d'autre chose que de faire jouer clandestinement. Nous sommes criminels aux yeux de la loi, voilà tout ; nous ne le sommes pas vis-à-vis des individus. Nous avons des millions en caisse, et ces millions, si jamais la ferme des jeux est rétablie en France, centupleront entre nos mains, ne l'oubliez pas. Or, que veut-on ? nous faire dévier, nous faire mentir à notre programme, nous jeter dans une série de crimes, car un crime entraîne toujours un autre.

Un murmure d'indignation suivit cette parole nette et brève et qui avait le grand mérite de rallier les sympathies de la majorité. Margared vit qu'elle gagnait facilement son procès, aussi crut-elle devoir reculer un peu.

—Pardonnez-moi, j'ai été un peu loin, peut-être, en disant qu'on voulait me rendre, sinon complice, du moins responsable à vos yeux d'un vol. J'aurais été plus exacte en mesurant du mot captation ; mais notre langue est si riche en synonymes !...

Des chuchotements de nature rassurante accueillirent cette apparence de retour à la bienveillance et d'oubli des injures, le fond du caractère de l'*Aïeule*.

—Maintenant, j'ai voulu, reprit-elle, que l'accusation fût libre, et c'est pour cela que j'ai décidé que nous serions tous masqués ce soir. Donc, que mes accusateurs se lèvent et parlent.

Trois hommes, dissimulés dans l'assemblée, se levèrent seuls.

Mais un tumulte effroyable se fit aussitôt, et il leur fut impossible de pouvoir placer un mot.

En ce moment l'une des femmes, une *royelle*, s'avança vers l'estrade, y monta résolument et parvint à obtenir le silence.

—Messieurs, dit-elle, notre magnanime *Aïeule* ne vous a pas tout dit, et je ne crois pas devoir imiter sa clémence.

Margared entama vainement un débat fort vif et à voix basse avec cette *royelle* ; il fallut que l'*Aïeule* cédât, car toute l'assemblée réclama la fin de la révélation ; seulement toutes les chaises furent abandonnées, les rangs mêlés, tous s'avancèrent vers l'estrade, il ne parut plus possible de reconnaître quels étaient les trois principaux accusateurs de la souveraine.

—Parlez ! parlez ! firent les assistants à la presque unanimité.

—Eh bien ! vous le voyez, reprit la femme masquée, notre *Aïeule* est souffrante, quelqu'un a accusé ses ennemis d'avoir tenté de l'empoisonner.

—Horreur !... firent tous les assistants, c'est un mensonge ! une accusation infâme ! que celui qui l'a imaginée la soutienne ouvertement !

Le tumulte devint plus grand, mais la voix claire de l'accusatrice le sut dominer.

—Vous qui me l'avez révélé, parlez ! s'écria-t-elle.

Le tumulte avait cessé, mais aucune voix n'avait répondu à cette injonction.

—Il m'a pourtant juré qu'il ne m'abandonnerait pas !... reprit la femme avec colère.—Si vous n'êtes pas un lâche, répondez !

Un silence glacial suivit cette parole, mais cette femme ne se rebuta pas.

—J'exige l'appel ! reprit-elle en proie à une exaltation extrême, car elle voyait, à travers les trous de tous les masques, que l'accusation allait lui être imputée.

—Oui ! oui ! fit-on avec enthousiasme de toutes parts.

—Non ! non ! protestèrent quelques rares voix.

Manoel se sentit presser la main, et son introducteur lui glissa à l'oreille :

—Répondez à la lettre L.

Il n'y avait pas à reculer, l'appel était toujours fait quand trois membres seulement le réclamaient, aux termes des statuts.

—Je ne puis, dit l'Aïeule à l'un des membres, appelez pour moi.

—A ! —fit le suppléant.

—Présente ! répondit Margared de sa voix la plus faible.

B fut appelé, — ce fut l'interlocuteur de Manoel qui y répondit : — puis les lettres suivantes ; — puis H, — et Margared reconnut encore la voix de l'un de ses ennemis, le Russe Boleslas ; — l'appelant continua.

—L ! fit-il ensuite.

Personne ne répondit.

—L ! répéta l'appelant.

Cette fois Manoel reçut un coup de coude de Gontran.

—Présent ! dit-il.

Aussitôt la voyelle se précipita vers lui, et, saisissant sa main avec force :

—Vous m'avez donc menti !... s'écria-t-elle.

Manoel fit un geste d'ignorance ; mais, à ce moment, celle qui l'avait saisi remarqua la couleur de ses cheveux qui étaient d'un noir foncé, tandis qu'elle comptait sur les cheveux blond clair de l'Anglais Kingston.

—Ce n'est pas lui ! s'écria-t-elle en s'éloignant avec frayeur, — c'est un étranger, un traître !

Tout le monde s'était levé, excepté Margared, et tous se précipitant vers l'estrade, s'écrièrent en désignant Manoel, resté seul, abandonné même par Gontran :

—Êtes-vous des nôtres, parlez !...

Manoel se démasqua.

—Je ne suis pas et ne veux pas être des vôtres, dit-il avec calme.

—Qui êtes-vous ?... firent-ils à peu près tous d'une voix inanime.

—Je me nomme Manoel de Portalègre ! répondit-il avec hauteur.

—Trahison !... s'écrièrent les compagnons.

Manoel les bravait du regard, mais au fond du cœur il trembla.

X

LE SERMENT OU LA MORT.

Portalègre était un homme de résolution et de courage. Il ne se laissa pas intimider par toutes ces menaces et conserva un front calme et hautain devant l'explosion de cette immense colère.

—Il n'y a pas trahison ! s'écria-t-il.

Mais sa voix fut aussitôt couverte par des clameurs nouvelles, et il attendit que le silence se rétablît, persuadé qu'on ne le tuerait pas comme cela, tout de suite, sans réflexion, et surtout sans l'entendre.

D'ailleurs, au milieu du chaos que l'évènement faisait tout à coup surgir dans sa tête, il commençait à se demander si tout cela n'était pas un peu préparé à son intention.

Gontran fendit la foule et, mettant le pied sur l'estrade, — car l'Aïeule, brisé et incapable de se faire entendre, ne songeait nullement à présider, — il parvint à dominer le bruit des voix et réclama impérieusement le silence.

—Il est de toute justice qu'on le laisse parler et se défendre, dit-il.

—Je ne suis pas accusé, reprit Manoel, dès que le silence s'établit, je n'accepte pas une semblable situation. Je suis venu en ce lieu, conduit par l'un des vôtres, j'y suis venu non comme associé, non comme espion, mais en qualité de joueur étranger. Je n'ai pas prétendu, en entrant ici, à d'autres titres que n'en prétendent les personnes qui jouent dans les salons voisins et qui ne sont pas affiliées. Mon introducteur m'avait promis

une soirée extraordinaire, un jeu très serré, des parties curieuses, — j'ai cru qu'il remplissait sa promesse en me faisant seulement traverser les salles où se jouent les jeux connus. Ces explications doivent vous suffire, le hasard seul a tout fait.

—Il n'y a pas de hasard, s'écria une voix.

—Voici un mot, reprit Manoel, dont j'accepte toute la signification, si on y tient. Eh bien ! oui, moi aussi, je ne crois pas au hasard, je suis convaincu, à présent, que ma présence ici est le résultat d'un guet-apens, et qu'on a le projet de me forcer la main. Est-ce cela ?

Et Manoel jeta sur toute l'assemblée un regard d'audace et de défi.

—Messieurs, dit Gontran en prenant la parole et en se démasquant, j'accepte la responsabilité de tout ce qui se passe. C'est moi qui ai introduit monsieur ici.

—Dans quel but ? demanda Margared dont la voix n'était plus couverte par les cris.

—Dans le but de m'affilier de force, vraisemblablement, répondit Manoel vivement, — je ne croyais pas que vous vous recrutiez ainsi, messieurs, et j'ai toujours vu, dans votre annexe de Lisbonne, que les vocations étaient complètement libres.

—Monsieur, reprit Gontran, vous étiez des nôtres en Portugal, vous m'avez paru un de ces hommes auxquels il faut beaucoup d'argent pour vivre, et je dois dire que l'empressement que vous avez apporté à accepter mes propositions me donnait lieu de supposer que vous n'éprouviez pas une grande répugnance à rentrer dans nos rangs.

—J'aurais eu ce désir, monsieur, que la manière dont vous en avez usé avec moi me l'ôterait à jamais.

Un nouvel interlocuteur s'avança.

—A quoi bon ce débat ! dit-il. M. de Portalègre ne veut pas rentrer dans la société, c'est bien, n'en parlons plus. Le membre qui, par son imprudence, a failli compromettre notre sûreté sera puni comme il convient, — nous en délibérerons ; mais quant à M. de Portalègre, il est libre, et trois des nôtres vont le conduire en dehors.

Trois hommes se dirigèrent alors vers la porte par laquelle l'Aïeule était entrée et l'ouvrirent. Manoel jeta un coup d'œil vers cette porte et comprit qu'elle était loin d'être celle de la liberté.

—Vous ne m'assassinerez pas sans que je me défende ! dit-il en portant la main dans son gilet.

Mais il n'avait pas achevé ce mouvement qu'on se précipitait sur lui, et que, malgré la plus vive résistance de sa part, il était tenu en respect.

—Vous le voyez, reprit l'homme qui avait parlé, — la mort ou le serment. Choisissez.

—C'est un odieux guet-apens ! s'écria Manoel.

—Oui, oui ! firent tous les assistants, qu'il jure ou qu'il meure !

—Lâches ! répondit froidement le Portugais en essayant de se délivrer de l'éteinte de ses gardiens farouches.

—Maintenant, monsieur, reprit l'homme masqué, nous allons vous dire qu'il y a pour vous tout avantage à nous écouter. Si M. Dubarry n'avait pas eu l'idée de provoquer promptement votre affiliation, nous n'aurions certainement jamais songé à vous : mais maintenant que nous vous tenons, nous ne pouvons transgresser, en votre faveur, les prescriptions de nos statuts.

—Vous qui dites cela vous êtes peut-être sincère, reprit Gontran, je ne suis pas le seul à désirer l'entrée de M. de Portalègre dans la société.

—Soit. Quoi qu'il en soit, M. de Portalègre nous a donné des droits sur lui. En admettant qu'il sorte d'ici sain et sauf, il a quitté Lisbonne dans des conditions qui le placent sous notre dépendance.

—Je vous comprends, reprit Manoel, oh bien ! faites, tué moralement ou assassiné par un coup de poignard, c'est pour moi la même chose, je suis en votre pouvoir, faites ce que vous voudrez.

—Monsieur, reprit Gontran, il nous répugnerait d'en voir à des extrémités violentes, tandis que la connaissance que nous avons de votre passé, le soupçon que nous avons également, à propos de la mort de M. Berthold, l'un des nôtres, vous laisse une porte ouverte à un arrangement amiable.

—Je n'en veux pas, dit Manoel avec hauteur, tuez-moi donc.

—Eh bien ! oui, oui, à mort ! fit toute cette assemblée, — finissons !

—Oui, finissons ! reprit Manoel, cela me fatigue, et la vie n'est pas déjà une si belle chose pour qu'on y tienne beaucoup !

Et il entraîna les hommes qui le tenaient vers la salle voisine, au milieu des clameurs diverses de l'assemblée.

—Arrêtez ! fit l'Œuvre en se levant et en étendant la main.

—Non, non, plus de grâce ! s'écria une partie des membres qui sembla deviner la pensée de la souveraine, — et qui, saisissant cette circonstance que la voix ne pouvait se faire entendre, redoubla d'énergie dans ses clameurs.

Margared, voyant son autorité méconnue, descendit de son estrade et, fendant la foule avec cette vigueur que possèdent les femmes, toujours sûres qu'on n'osera pas leur résister brutalement, elle se plaça entre la porte et le groupe qui entraînait Manoel.

—Je ne veux pas ! fit-elle d'une voix sifflante et qui eut la force de dominer le tumulte.

L'habitude de l'obéissance envers cette femme était telle que le flot recula devant elle.

—Je ne veux pas !... répéta-t-elle de sa voix brisée et voilée, mais si largement accentuée, que personne n'en perdit un mot ; — ce que vous voulez faire est une lâcheté et je m'y oppose de toute la force de mon pouvoir. Ce jeune homme a été introduit ici par surprise, et nous n'avons aucun droit sur sa volonté. J'exige donc qu'il ait non-seulement la vie sauve, mais encore qu'on le laisse partir sans conditions !

A ces mots l'exaltation recommença et presque unanime cette fois.

—Sans conditions, reprit-elle, je le veux !

Et, saisissant la main de Manoel, elle attira le jeune homme sur sa poitrine et en fit en quelque sorte un rempart de son corps.

Le groupe des plus déterminés et des plus menaçants sembla se consulter du regard ; ceux qui le composaient se rapprochèrent même et échangèrent quelques mots à voix basse ; mais Margared n'attendit pas leur nouvelle décision.

Elle poussa vivement la porte, y entraîna rapidement Manoel, et quand tous deux se trouvèrent de l'autre côté, elle la referma aux verrous, sans se soucier des efforts que firent ses associés, désappointés, pour l'enfoncer.

—Maintenant, monsieur, dit-elle, vous voilà en sûreté, partez sans crainte, cette scène n'aura pas de suite, je vous le jure. Venez.

Elle marcha devant lui, ouvrit plusieurs portes, lui fit descendre un escalier, ils suivirent ensuite un long corridor obscur, et au moment où Margared posait sa main sur la clef de la porte située au fond, Manoel l'arrêta.

—Madame, dit-il, j'ignore qui vous êtes ; mais à vous, seule, j'engage ma parole d'honneur de garder le secret sur ce que j'ai vu ce soir.

—Merci, monsieur, répondit-elle.

L'Œuvre tourna la clef, poussa Manoel, et celui-ci se trouva tout à coup dans la grande rue des Batignolles, celle qui commence à la barrière de Clichy.

Margared était remontée dans la salle où la scène précédente s'était passée. Elle s'attendait à y retrouver une assemblée courroucée et frémissante ; mais la porte qu'elle avait refermée tout à coup sur Manoel n'était pas brisée, et aucun bruit ne s'entendait plus derrière. Ce silence la glaça d'une sombre épouvante, elle regretta le tumulte, il ne lui répugnait plus de l'affronter, puisqu'elle l'avait dompté. Cependant, elle n'était pas femme à reculer, elle voyait sa situation trop tendue pour abandonner la partie, — et elle

avait trop réfléchi sur la nécessité de garder encore le pouvoir pour l'abandonner en quelque sorte par la fuite.

Elle tira les verrous et entra dans la salle.

Trois hommes seulement s'y trouvaient, le visage découvert. La vue de ces trois visages ne la surprit pas. Elle savait bien qu'avec ces trois hommes seulement la lutte était sérieuse et réelle.

—Ah ! fit-elle, c'est vous, messieurs !

Ils s'inclinèrent froidement.

—Vous voulez encore quelque chose de moi, je le vois à votre attitude.

—En effet, madame, dit Yorghli en prenant la parole.

—Je vous écoute, fit Margared, et, montant sur son estrade, et prenant place sur son fauteuil, elle ôta son masque, — parlons à visage ouvert, je l'aime mieux aussi.

—Madame, dit Yorghli, nous voulons votre démission.

—Ah ! voici un ultimatum bien bref, répondit-elle en serrant les dents.

—Nous l'avons promise à tous les compagnons. A ce prix ils vous pardonnent.

—En vérité, messieurs ! Et bien ! vous allez au-devant de mes désirs, ce n'est pas la première fois, certes que cette question est agitée entre nous, vous l'aurez.

—A l'instant même ? demanda Yorghli.

—Aussitôt que j'aurai rendu mes comptes.

—Ne pouvez-vous le faire immédiatement ? il le faut ! si non...

—Ah ! je vous en prie, pas de menace, je suis une créature excessivement pacifique, vous ne l'ignorez pas, les mesures violentes m'ont toujours répugné... — je dirai même, avec quelque fierté, que c'est là le secret de ma force et de la prospérité de l'association ; ainsi n'en changeons pas, ne me forcez pas à agir comme vous faites, vous y perdriez peut-être beaucoup. Croyez-moi. Je n'ai peur de rien. Je veux donc vous rendre mes comptes et pour ce grave sujet, j'ose espérer que vous voudrez bien venir demain soir chez moi ; vous accepterez mon modeste dîner ; nous nous plongerons dans les chiffres, et ensuite je vous accompagnerai ici, où j'abdiquerai avec solennité. Est-ce convenu ?

Elle avait débité cela avec une grâce exquis et avec toute l'aisance d'une Célémène du grand répertoire.

Les trois compagnons sourirent étrangement.

—Madame, reprit Boleslas, vous nous permettez de nous abstenir d'aller chez vous.

—Ah ! fit-elle en éclatant de rire, est-ce que vous me feriez l'honneur d'avoir peur de moi ?...

—Non, certes ? répliquèrent-ils tous trois du regard et du geste.

—Eh bien ! allons chez le Patriarche, cela vous tranquillisera mieux, il n'y aura que moi qui tremblerai ; est-ce convenu, cette fois ?

Gontran eut honte de son mouvement et prit la parole pour ses amis.

—Nous irons chez vous, madame, dit-il, mais... après dîner.

—Oh ? je vois que vous me prenez pour une Lucrece Borgia ? fit la charmante femme avec son plus fin sourire et en montrant les dents de la plus pure jeune fille.

—A demain, madame, dire les trois jeunes gens.

—Ils se retirèrent avec lenteur en saluant avec une sorte de respect.

Quand elle se retrouva seule, Margared eut froid au cœur.

—Demain, murmura-t-elle, je serai morte... ou libre.

XI

LE DERNIER PRÉSENT DU PATRIARCHE.

Il était à peu près cinq heures du soir, — lorsque deux des trois inséparables de l'As de Pique, Yorghli et Boleslas, entraient dans le petit hôtel du Patriarche, après être descendus d'une voiture de remise qu'ils laissèrent à la porte.

—Le maître s'allait sortir, leur dit le vieux serviteur de cette maison discrète,

—Affaire urgente, répondit Yorghi.

Ils furent introduits aussitôt et ils trouvèrent le vieillard habillé et son chapeau à la main.

—Maître, dit le Grec, nous avons encore été vaincus hier par la Margared, et cette fois nous venons demander plus que vos conseils.

—Que voulez-vous ?

—Votre présence chez l'Aïeule. Elle nous attend. Elle est décidée à nous rendre ses comptes et à abdiquer ensuite ;

mais ces comptes, nous n'avons pas qualité pour les arrêter avec elle, et votre affirmation devant l'assemblée des XXVI pourrait seule ratifier ce qui se passera chez elle. Notre parti, celui de l'intelligence et du progrès, n'est pas tout à fait en majorité, nous l'avons cruellement éprouvé hier au soir ; tandis que toute transaction, débattue et consentie devant vous, sera acceptée par les XXVI comme parole d'Évangile.

—Ah !... fit le vieillard en réfléchissant.

—Au premier abord, maître, la proposition vous a inspiré méfiance. Nous n'osions pas, entre nous nous l'avouons, nous, livrer à cette femme qui a dû nous jurer une haine mortelle et nous voulions l'amener ici ; mais nous avons réfléchi bien vite que sa maison est de verre et que nous y serons aussi en sûreté que sur la place Vendôme.

—C'est vrai, répondit le vieillard, cette femme a tous les instincts, elle a toujours voulu que le premier venu, et la police surtout, pussent constamment savoir tout ce qui pouvait se passer chez elle s'il le fallait. J'ai applaudi à cette précaution qui a servi à éloigner d'elle toute suspicion. Il n'y a en effet aucun danger à aller là.

—Maître, encore un mot.

—Dites.

—Avez-vous la force de résister à cette étrange sirène ?...

—J'ai soixante seize ans, mes enfants, et il n'y a plus en moi que ruines et cendres.

—Maître, vous êtes bien convaincu, n'est-ce pas, de la nécessité d'agir ainsi ?

—Oui, répondit le vieillard, — partons.

Ils sortirent de la maison, et au moment où il allait mettre le pied dans la voiture, le Patriarche avait regardé le cocher.

C'était une de ces figures brûlées par le soleil et légèrement avinée par les loisirs des stations ; il n'y avait pas à s'en occuper. L'un des jeunes gens lui donna à voix haute, l'adresse de Margared, et l'automédon fouetta ses chevaux.

Il n'y a pas loin de la rue du Rocher à la rue de la Victoire aussi la distance fut rapidement franchie ; mais la voiture passa devant la maison de l'Aïeule, et continua de rouler sans que cependant aucun mouvement se trahit dans l'intérieur. Elle prit successivement les rues de la Chaussée-d'Antin, de

Louis-le-Grand, du Marché-Saint-Honoré, traversa la place du Carrousel, tourna le quai, gagna la rue de Seine, prit la rue d'Enfer et s'arrêta enfin à deux pas d'une maison située à peu de distance du carrefour de l'Observatoire, sur le boulevard de Montparnasse.

La porte cochère de cette maison s'ouvrit et la voiture l'avait à peine franchie qu'elle se referma sans bruit, — comme si c'eût été la porte d'un tombeau.

Cette comparaison n'avait certainement rien de trop exagéré.

Le cocher quitta son siège et fut en ouvrant la portière :

—Décidément, le métier de cocher est agréable, ce sera une ressource pour mes vieux jours.

—Bavard ! répondit Yorghi, aide-nous plutôt.

Le cocher se débarrassa de cette espèce de manteau à triple collet que certains cochers de Paris ne quittent en aucune saison, et qui semble faire partie de leur épiderme ; et jetant son chapeau crasseux derrière lui, découvrit la figure jeune et le front intelligent de Gontran.

Alors il se passa une chose étrange.

Les trois jeunes gens retirèrent de la voiture une masselote.

C'était le corps du Patriarche, qu'ils avaient

assassiné pendant la route.

Ainsi chargés, ils poussèrent une porte basse et entrèrent dans une salle, au milieu de laquelle était une grande table de marbre et dont les murs, garnis de rayons offraient un assemblage de fioles et de bocaux de toutes grandeurs et de contenances diverses. Dans une assez vaste cheminée flambaient un feu ardent, une fournaise. On se fût cru dans le laboratoire d'un chimiste.

—Et maintenant, dit Yorghi, il s'agit de mettre en pratique les admirables découvertes scientifiques et grégoises de cet admirable docteur Berthold, si méchamment mis à mort par...



Fleur-de-Marie descendait au jardin lorsqu'elle vit arriver l'enseigne Kilian.

— Par qui ?... demanda Gontran.

— Par la fatalité, répondit Boleslas.

.....
Quelques heures après, les trois complices sonnaient à la porte de Margared.

Ils furent introduits au salon.

La chaleur était accablante et les fenêtres étaient ouvertes. On pouvait même remarquer quelques personnes qui, prenant l'air aux fenêtres de la maison voisine, plongeaient leurs regards sur ce salon dont le luxe était célèbre. Cette circonstance acheva d'ôter tout soupçon aux trois associés.

Lorsque le valet de chambre avertit sa maîtresse que ces jeunes gens l'attendaient au salon, Margared était debout, appuyée sur la console de velours de sa cheminée ; elle rêvait.

— J'y vais, dit-elle sans bouger.

— Ils sont là... se dit-elle en fronçant ses beaux sourcils qui, une heure auparavant, s'épanouissaient sous le frais regard de sa fille. — Il sont là, les trois ennemis, les trois assassins de mon bonheur... ils ont juré ma perte, ils veulent ma mort, ils m'ont condamnée... Ah ! qu'ils prennent garde, je leur ai dit déjà !...

En disant ces mots, Margared ouvrit un grand meuble d'ébène sculpté, et avança sa main blanche et fine vers l'un des rayons où se trouvait un écrin. Cet écrin contenait une multitude de bagues et d'anneaux de toutes formes, dont les pierres jetaient ces éclats terribles, qui ont fait se fondre les vertus et les résistances de tant de malheureuses, victimes éphémères du désir de briller.

Elle avisa l'une de ces bagues, placée dans un coin de l'écrin et dont la monture consistait en une émeraude de petite dimension, constellée de perles et de brillants.

— Du courage !... dit-elle en prenant cette bague d'une main tremblante.

Elle la considéra quelque temps et la glissa au doigt médium de sa main droite.

Seulement, soit hasard, soit distraction, soit volonté elle avait tourné le châton de cette bague en dedans.

— C'est le dernier présent du *Patriarche*... ajouta-t-elle, en prenant une feuille de papier sur laquelle force chiffres étaient alignés.

En entrant au salon, l'*Aïeule* prit place sur un sofa, avec cette majesté qui ne l'abandonnait jamais ; et après que les jeunes gens se furent assis en face et à peu de distance, elle déploya le papier.

— Voici le bilan exact de la société, dit-elle, je l'ai dressé ce matin, aidée des conseils de M. Desprovers qui, vous le savez, a été avoué. Je suis prête à donner ce soir, en conformité de ce bilan, et en présence des XXVI, toutes les signatures nécessaires pour régulariser nos droits réciproques et réaliser les ventes de titres jugées urgentes. Tenez, messieurs.

Yorghi étendit la main, prit le papier, y jeta les yeux et le passa à ses amis dont l'un le garda.

— Maintenant, messieurs, le sacrifice doit être entier ; aussi, je m'exécute sans réserve aucune.

Elle se leva, s'approcha d'une table en marqueterie sur laquelle se trouvaient des plumes et du papier, et elle traça sa signature, d'une main ferme, sur l'une des feuilles.

— Voici ma démission, dit-elle, vous pouvez la libeller de telle façon que vous le jugerez à propos.

Les trois jeunes gens étaient confondus de tant de calme.

— Vous vous livrez ainsi ! dit le Russe Boleslas.

— Oui, cela vous étonne, messieurs, je le conçois ; vous deviez vous attendre à plus de résistance ; mais la richesse et le pouvoir achetés au prix d'une existence comme celle que je mène, lassent vite.

— Madame, dit Yorghi, ceci n'est pas le fond de votre pensée.

— C'est la vérité qui sort de ma bouche, messieurs. Croyez-vous que l'heure funèbre des remords n'a pas sonné pour moi, élevée dans des sentiments de vrai piété et qui me suis sentie autrefois une âme assez forte pour lutter contre le malheur ?

Oui, tout est fini, je vous abandonne le pouvoir et la fortune, je ne garderai qu'un morceau de pain que je veux partager avec ma fille, et qui sera heureuse et fière de mon abnégation.

— Vous la condamnez à la misère, mère imprudente !

— Elle travaille, ce n'est pas le courage qui lui manque ; croyez-vous que cela ne vaut pas mieux cent fois que les humiliations secrètes qui viennent constamment battre nos consciences en brèche !... Ah ! si vous la connaissiez comme elle est, cette douce créature, vos coeurs eussent été attendris et vous nous auriez laissés en paix !... Que voulais-je, ô mon Dieu, lorsque vous êtes venus me faire connaître vos odieuses résolutions ? — Réaliser un peu plus tard ce que je fais en ce moment. Le jour où j'ai retrouvé cette enfant, perdue depuis si longtemps, j'ai tremblé que cette célébrité de honte et de bruit dont j'étais si fière la veille n'arrivât jusqu'à elle ; aussi, n'en doutez pas, ma résolution était prise, bien prise, souvenez-vous-en, que si je parlais d'abdiquer avant même qu'un prêtre me vint révéler l'existence de ma fille, à plus forte raison devais-je persister, une fois la révélation faite. Soyez de bonne foi.

— Je l'avoue, dit Yorghi.

— Pouvais-je garder ce pouvoir occulte, inexplicable, honnêtement !... Ah ! j'ai eu peur, bien peur, et il y avait de quoi !... Une fille pure, n'est-ce pas un terrible juge pour une mère comme moi !

— Nos plans, longuement médités, ne peuvent avorter.

Cette parole, jetée cependant avec une froideur de glace par le Grec Yorghi, fit bondir Margared.

— Ne peuvent avorter, dites-vous !... messieurs, regardez-moi bien en face.

— Qu'avez-vous donc ?... fit Gontran en montrant ses dents blanches dans un sourire qu'il essaya de rendre le plus franc possible.

— Est-ce que, malgré mon abdication, vous voulez poursuivre votre œuvre exécutable.

— Quelle œuvre ? demanda Boleslas.

— La perte de mon enfant.

— Eh ! non ! fit Yorghi, en haussant les épaules, nous n'y songeons plus ! Dailleurs, il y a, maintenant, force intérêts, qui nous en détournent !

Margared ne répondit pas, et ses regards essayèrent de plonger jusqu'au fond de l'âme de ces coeurs de marbre.

— Ils te trompent !... lui cria une voix intérieure.

Une lueur sanglante passa devant ses yeux.

— Yorghi, dit-elle, donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne me trompez pas.

— Je vous la donne, répondit le Grec baissant les yeux, car le regard de cette femme étrange lui brûlait les entrailles.

— Yorghi, répétez ce serment... votre main... dans la mienne.

Elle vendit vers lui une main frémissante. Yorghi avança la sienne, elle la serra fortement.

— Je le jure, dit-il en dégageant sa main.

— Allons, chère Margared, dit Boleslas avec une sorte de galanterie, donnez-moi également cette belle main, gage de notre bonne amitié.

Margared se laissa prendre la main, le Russe la serra doucement et la porta ensuite à ses lèvres souriantes.

L'*Aïeule* retomba sur son sofa, anéantie, un abîme tournoyait devant ses yeux, ses tempes battaient et à ses oreilles bruissait un bourdonnement sourd, premiers éclats de la tempête qui s'annonçait à l'horizon.

— Je le sens là, dit-elle après un silence de quelques secondes, vous êtes des Judas !

Un triple éclat de rire, strident, railleur, presque féroce, répondit à ce cri terrible de son instinct éveillé.

Gontran s'avança et, ses deux mains gantées croisées sur sa poitrine, en signe de contrition, il murmura avec une componction digne de ce bon M. Tartufe :

—Qui veut la fin, veut les moyens... Notre *med-culpâ* est dit d'avance.

Margared se leva, rouge d'indignation et de colère, et, dans un mouvement de folie furieuse, où tout l'univers disparut devant elle, elle le frappa au visage.

—Lâche ! fit-elle.

Gontran, stupéfait, furieux, presque renversé du choc, porta sa main à sa joue, et, sur son gant blanc, apparut une légère trace sanglante.

—Décidément, ma pauvre Margared, dit-il froidement, vous êtes devenue trop riche... en diamants, les caresses que vous faites à vos meilleurs amis sont comme celles des chats, elles égratignent.

—Sortez !... reprit Margared, mais sortez donc !...

Les trois amis quittèrent le salon, en continuant l'éclat de rire commencé.

Margared était restée seule, brisée par son dernier effort, et cependant elle écouta le bruit de leurs pas d'une oreille effarée et craintive. La porte de l'antichambre ne se refermait pas sur eux,—qu'y avait-il donc encore ?

La riche portière de tapisserie se souleva et le visage satanique de Yorghis se montra entre les plis de l'étoffe ; puis le Grec s'avança.

—Margared, dit-il de l'air d'un homme qui se ravise,—nous avons oublié de vous apprendre...

—Quelque nouvelle infamie, sans doute ?... dit l'Aïeule avec mépris.

—Notre secret, celui de votre fille, Boleslas, Gontran et moi sommes seuls à présent à le posséder, car ce pauvre Patriarche...

—Eh bien ?

—Il est mort.

A ce mot, Margared poussa un éclat de rire sauvage et approchant tellement de la folie, que le Grec eut peur et se hâta de quitter la maison en compagnie de ses dignes amis.

Lorsque la pauvre femme eut repris un peu de calme, elle se réfugia dans sa chambre, et arrachant de son doigt la bague, dernier présent du Patriarche, qu'elle y avait passée précédemment, elle la jeta au fond de son armoire.

—Le Patriarche... murmura-t-elle, ils l'ont tué... c'est lui qui se venge !... la peine du talion !...

Le lendemain matin, vers six heures, Manoel, sortant de l'hôtel Ferreira, tournait le coin du faubourg Saint-Honoré, lorsqu'il aperçut l'un de ses compagnons de la partie de l'avant-veille, l'Anglais Kingston. Bien qu'il n'eût pas à se louer entièrement des rapports qu'il avait eus avec Gontran Dubarry, et qu'il soupçonnât fort Kingston d'appartenir également à l'association, il l'abordait. Peut-être espérait-il avoir par lui quelques détails sur ce qui s'était passé après la terrible scène dont il avait failli être la victime.

Il commença par lui demander des nouvelles de M. Dubarry.

—Je sors de chez lui, répondit l'Anglais avec un visage attristé, et vous me voyez encore tout ému de ce que je viens de voir. Figurez-vous, qu'hier au soir, il se trouvait sur le boulevard, et venait d'entrer à Tortoni pour y prendre une glace, lorsque à la première cuillerée il se renversa sur le divan. On crut qu'il se trouvait mal, et la chaleur était telle qu'on ne douta pas qu'il ne fût frappé d'apoplexie. Son tempérament était fort sanguin, et un médecin qui se trouvait là, n'hésita pas de le saigner. Il est mort cette nuit sans avoir pu proférer un mot.

Manoel se sentit le cœur serré comme par une tenaille rougie au feu.

—Ce sont les XXVI qui l'ont puni, se dit-il avec effroi en songeant au péril qu'il avait lui-même couru.

—Et voyez, reprit Kingston, comme la fatalité a des coïncidences étranges, je viens d'apprendre que deux de mes amis ont également succombé hier au soir à des attaques de même nature !

XII.

La marquise de Castel-Branco était malade depuis le départ

de Fleur-de-Marie. La perte de sa chère petite fille avait été pour elle un coup funeste. Ses forces s'affaiblissaient. Elle disait qu'en quittant leur maison, Fleur-de-Marie avait emporté avec elle une partie de son existence.

N'y avait-il point une autre raison à sa maladie soudaine ? Le chagrin y était pour beaucoup. Mais don Manoel était médecin : il la soignait, il était maintenant allié avec le comte et il était capable de tout.

Ce que le lecteur sait de la mort de Berthold et d'un autre crime commis à Lisbonne, auquel il a été fait allusion dans la première partie de ce récit, ne peut laisser aucun doute là-dessus.

Don Juan s'applaudissait en secret de la marche que suivait la maladie de sa belle-mère ; et quant à Manoel, cette prostration servait ses projets et lui permettait de faire du zèle.

Epouserait-il Fleur-de-Marie ? Arriverait-il directement à l'héritage de la marquise ? Il ne le savait pas encore et il attendait.

En ce moment, il expliquait à la malade que la situation de Margared, qui n'était un secret pour personne, semblait devoir être à tout événement un obstacle invincible, à la rentrée de Fleur-de-Marie, dans le grand monde où elle avait été élevée.

—Tu as tort, Manoel de parler ainsi, dit tout à coup la marquise.

—Tort, ma tante, pourquoi cela ?

—Parce que, si tu connaissais le cœur humain, tu saurais qu'on n'efface pas ainsi, dans le cœur d'une vieille femme, comme moi une affection de seize années.

—Ma tante...

—Fleur-de-Marie est un ange ; je l'aime, je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir, et... mais tu ne me comprendrais pas.

—Si, ma tante, je vous comprendrais, achevez... fit Manoel avec inquiétude.

—Non.. laissez-moi reposer.

—Ma tante, vous faites empirer votre mal, je vous le jure, en vous mettant ainsi l'esprit à la torture.

—Eh ! que me fait la vie ! s'écria douloureusement la douairière. Crois-tu qu'il m'importe beaucoup de la disputer à l'ennui, aux chagrins, aux dégoûts dont elle est remplie ?... Fleur-de-Marie remplissait ma vie, elle n'est plus là, aussi depuis trois mois qu'elle a quitté ma maison, je meurs...

—Prenez courage, ma bonne tante, vous reviendrez à la santé, et alors d'autres idées...

—Non, non, Fleur-de-Marie seule... il me faut la vue de cette enfant pour que je renaisse...

—Mais encore une fois, ma tante, vous ne pouvez déshonorer votre famille ! Le monde dont la jalousie et l'envie seraient déjà excités par les charmes et la perfection de cette jeune fille, serait sans pitié pour lui jeter la pierre et lui ferait expier trop cruellement sa véritable origine. N'en parlons plus.

—Si ! parlons-en, parlons-en toujours, au contraire ! fit la marquise dont les yeux s'animent et qui sembla en proie à une exaltation extrême.—Fleur-de-Marie, va me la chercher, Manoel, va me la chercher, je t'en prie...

—Ma tante.

—Non, n'y va pas, au fait ! je vais en avoir des nouvelles bientôt.

—Des nouvelles de Fleur-de-Marie ?

La marquise se mordit les lèvres et se tut.

Manoel fronça le sourcil et regarda sa tante dans une glace sans qu'elle y prit garde.

—Quel est ce nouveau danger qui nous menace ? murmurerait-il.

Son front se plissa davantage en voyant son visage presque redoux, et il remit à plus tard de l'interroger, afin de ne pas exciter sa méfiance.

Il la laissa et courut chez le comte.

Une sérieuse conférence eut lieu entre les deux cousins. En effet, le cas devenait grave.

—Pourquoi n'enlèverions-nous pas Fleur-de-Marie ? demanda le comte. C'est le moyen le plus simple de commencer par la ramener à sa grande mère, sauf à aviser ensuite.

Sans doute, fit Manoel, l'idée est bonne. Seulement...

—Seulement ?

—Seulement, j'ai essayé et je n'ai pas réussi.

Vous avez essayé... ? reprit avec un accent de surprise le comte da Ferreira ; car il n'avait jamais été mis au fait de cette tentative et il voyait une nouvelle raison de se défier de son complice.

—Oui, continua don Manoel. Je me suis introduit chez les Poupinel, je me suis mis au fait des habitudes de la place, j'ai pris l'empreinte des serrures, tout était prêt... Sans ce maudit peintre et cet enseigne de vaisseau qui demeurent en face et qui ont établi sur la maison Poupinel une surveillance continue.

—Ah !

—Margared a été avertie de mes démarches et elle a repris sa fille chez elle, en se faisant connaître à elle pour sa véritable mère.

—Ceci est un incident désagréable répondit le comte ; mais après tout si Fleur-de-Marie est chez Margared, c'est là qu'il faut la prendre.

—Mon pauvre ami. Vous baissez étrangement, fit Manoel avec un sourire amer. Croyez-vous donc que si c'était à faire, ce ne serait pas déjà fait. Seulement vous ignorez probablement que Margared est souveraine de l'As de Pique.

Le comte fit un geste de surprise et de crainte.

—Et que ceux qui l'offensent sont condamnés à mourir, le soir même ou le lendemain, témoins deux jeunes gens que vous avez connus M. Gontran Dubarry et M. Yorghi...

—Ah !

—Et comme ce n'est pas uniquement pour les beaux yeux de la marquise que nous travaillons, nous jouerions un assez sot rôle, si nous lui rendions Fleur-de-Marie pour lui préparer une consolation, lorsqu'elle apprendra votre mort subite.

Le comte da Ferreira réfléchissait profondément depuis quelques instants.

—Vous avez raison, dit-il ; ce n'est point par la violence qu'il faut agir. Je vais aller voir Margared.

Dès le lendemain, Ferreira se rendit chez madame Kerléis.

—Ma démarche doit certainement vous surprendre, Margared, dit-il ; mais cette fois je pense que nous nous séparerons mieux que l'autre ! Je commencerai par vous dire que vous voyez en moi un homme complètement revenu de ses erreurs.

Margared le regarda avec l'étonnement de l'incrédulité la plus vive.

—Vous me croirez quand vous m'aurez entendu.

Le comte continua ses protestations de sincérité et de dévouement que révoquait en doute Margared qui, sans être parfaitement convaincue, ne put cependant refuser de l'écouter quand il lui parla de la fortune perdue de sa fille, de la probabilité de lui rendre à la fois fortune et considération et qu'enfin il conclut :

—Je viens vous demander la main de votre fille.

—Hein ? fit Margared stupéfaite.

—Pour mon cousin Manoel de Portalègre.

—Vous raillez, comte !

—Ma belle-mère, madame da Silveira-Castel-Branco, lui donne un million de dot et la fait, par contrat, son unique héritière après ma femme.

—C'est splendide, c'est trop beau pour qu'on y croie !

—Pourquoi ne pas croire ? Rien de plus facile, la transition est des plus simples, le pont est fait. Aux yeux du monde, aux yeux de nos gens, aux yeux de tous, Fleur-de-Marie n'a jamais cessé d'être notre fille, elle est au couvent d'où nous la ferons sortir quand nous voudrons, —ou plutôt quand vous voudrez.

—Elle est toujours mademoiselle da Ferreira ?

—Tant qu'un jugement authentique ne la déclara pas déchue de cet état ; jugement que la famille de ma femme fera certainement prononcer bientôt.

—C'est son intérêt la plus grave, en effet, dit Margared réfléchissant.

—Acceptez-vous, Margared ?

—Comte, dites-moi d'abord quel est le mobile qui vous fait agir en tout ceci ?

—Aucun, si ce n'est celui d'être l'artisan du bonheur d'une enfant que j'aime, et de complaire à ma belle-mère.

—M. de Portalègre ne la rendrait pas heureuse...

—Il lui ferait une position honorable et honorée... ajouta don Juan en regardant fixement Margared.

Elle comprit et ne put s'empêcher de pâlir et de porter la main à son cœur, comme si elle y eût reçu un coup de poignard.

—Eh bien, Margared ? demanda le comte...

La pauvre femme était en proie aux plus douloureuses irrésolutions.

—Une réponse, une réponse !... chose horrible !... vous le voulez... Oh ! le passé, le passé !... Je n'aurais jamais cru que ma fille aurait besoin d'être réhabilitée de ce passé dont elle n'est pas, dont elle n'a pu être coupable !...

—Vous acceptez ?... fit don Juan qui avait toutes les peines du monde à retenir la sombre lueur de ses yeux.

—Non ce n'est pas moi qui dois vous répondre, je n'en ai pas le droit !...

—Et qui donc ?

Margared se leva et alla ouvrir la porte de sa chambre à coucher.

—Viens, dit-elle à sa fille qui se recula avec frayeur.

—Tu écoutais ?... fit Margared en rentrant dans le salon.

—Oui, ma mère, répondit Fleur-de-Marie en s'avançant avec timidité, —et j'ai entendu...

—Eh bien, tant mieux, je n'aurai plus rien à te cacher.

—C'est donc moi, ma mère, qui dois prononcer ?

—Parlez... mademoiselle, fit le comte, —plein d'anxiété, et dont le cœur battait à se rompre.

—Monsieur, je suis touchée des bontés de madame la marquise à mon égard, mais ce serait m'en montrer indigne que d'accepter la condition qu'elle y met.

—Que voulez-vous dire ?..

—Fleur-de-Marie prit la main de sa mère et la serra avec une douce force.

—Je reste auprès de ma mère, monsieur.

—Mais avez-vous songé ?..

—J'ai songé à tout.

Et Fleur-de-Marie se jeta dans les bras de sa mère.

Quand le comte revint faire part à Manoel de l'échec de sa tentative, celui-ci eut un éclair de rage.

—N'importe, dit-il après un moment de réflexion. Il faut briser la résistance de cette femme. S'il n'y a pas d'autre ressource, le sort en est jeté ! je veux être affilié aux XXVI ! je le serai dès ce soir ! et une fois maître de réclamer leur concours, il faudra bien que nous triomphions de tous les obstacles.

XIII

L'AFFILIATION

En effet, le soir, à dix heures, Manoel frappait à la porte du *Whist* de la rue d'Antin et fut introduit avec toutes les mystérieuses précautions usitées d'ordinaire. Son cœur tremblait ; il avait déjà éprouvé jusqu'où pouvaient aller les obligations contractées envers ces associés si inoffensifs en apparence, et il fallait qu'une force bien grande le poussât pour qu'il se résolût à grossir encore leurs rangs.

La première personne qu'il aperçut, en entrant dans le salon, fut Kingston. L'Anglais vint à lui cordialement et les deux mains ouvertes.

—Alors vous êtes bien décidés ? dit-il.

—Je demande le baptême à grands cris, répondit Manoel.

—Venez, on vous attend.

Ils traversèrent les salons, sans paraître remarquer que, comme la première fois, tous les joueurs étaient masqués, et arrivèrent dans cette partie reculée de l'appartement dont l'ac-

cès n'était réservé qu'à certains initiés. Bientôt il se trouva dans cette même salle où, vingt jours auparavant, il avait cru voir la mort de bien près.

Dix personnages masqués, au plus, étaient là, assis en demi-cercle, autour d'une table, et le fauteuil de l'estrade était vide.

Manoel et son parrain furent invités à s'asseoir sur deux sièges placés devant cette table.

—Monsieur, dit le président de cette espèce de tribunal, — vous avez fait déjà partie de notre maison annexe de Lisbonne, et votre personne nous est assez connue pour que votre admission parmi nous ait fait élever la moindre opposition. Depuis trois mois, c'est-à-dire depuis votre arrivée en France, nous vous attendions. Soyez donc le bienvenu.

Manoel, qui s'attendait peut-être à des récriminations ou à quelque allusion à la scène précédente, se contenta de s'incliner.

—Vous connaissez quelles sont les lois de notre association, le but auquel doivent tendre tous nos efforts, l'assistance mutuelle que nous nous devons en tout et partout. Vous savez que nous obéissons à un chef inamovible et absolu ayant seul le droit d'initiative, et que toute proposition contradictoire à nos statuts, à notre but, doit être délibérée en assemblée générale.

—Je sais tout cela, messieurs, je sais aussi que si nous nous devons assistance mutuelle, nous sommes aussi bien engagés un envers tous, que tous envers un. N'est-ce pas cela ?

—Parfaitement.

—Tous envers un, c'est-à-dire que si l'un de nous réclame plus que l'assistance, mais la complicité de tous, il peut y compter ?

—Pourvu que cette complicité, dans ses effets, ne s'écarte pas de nos intérêts ; pourvu qu'elle serve à l'extension de nos opérations ou à la répression des offenses ou d'un dommage qui nous touchent ; pourvu qu'aucun intérêt purement personnel n'en soit le mobile.

—C'est entendu, dit Manoel.

—Vous jurez d'observer toutes les prescriptions de nos statuts, — statuts qui n'ont rien de contraire à ceux qui vous régissaient à Lisbonne et consignés dans ce livre ? — ajouta le personnage masqué en désignant un livre richement relié placé sur la table.

—Je le jure.

—Vous jurez obéissance à notre chef, ce chef, comme cela se rencontre en ce moment, ce chef fût-il une femme ?

—Je le jure.

Le président prit le livre désigné précédemment, l'ouvrit et le plaça sur la table. En même temps il offrit une plume à Manoel.

—Signez dit-il.

Manoel approcha sa chaise de la table, saisit ce livre, lut à voix basse et avec la plus grande attention toutes les conditions des statuts, article par article, pesant tous les mots, établissant des comparaisons, étudiant enfin l'esprit et la lettre du contrat qu'il allait signer. Pendant ce temps, les membres du tribunal se regardaient entre eux, et malgré les masques, leurs yeux exprimèrent l'espèce d'admiration que leur causaient le calme et la prévoyance de ce jeune homme dont ils avaient déjà apprécié l'audace et le courage.

Manoel, arrivé à la dernière page des statuts, allait la tourner, lorsque le président mit la main sur le livre.

—Au verso de ce feuillet, dit-il, commencent les signatures de nos frères, vous ne pouvez être admis à les lire qu'après avoir apposé la vôtre.

—C'est trop juste, dit Manoel en trempant la plume dans l'encre.

Le président lui indiqua l'endroit où il devait mettre son nom.

Manoel signa.

Quand il relava la tête, tous les masques étaient tombés, et dix mains étaient étendues vers la sienne.

—Messieurs, dit Kingston en passant le bras sous celui du Portugais, — le mort a fait de cruelles tronçées dans nos rangs

depuis quelques jours ; mais cette fois, je crois que nous avons trouvé, — un homme.

Manoel fit fête à ses nouveaux amis, et, par quelques mots bien sentis, leur laissa entrevoir qu'il comptait employer à la prospérité de l'œuvre commune toute l'intelligence dont la nature l'avait doué.

Les idées rêvées déjà par lui à Lisbonne pouvaient se réaliser à Paris, et Kingston, se rappelant l'importance qu'attachaient Berthold et Gontran à l'affiliation du Portugais, en augurait les meilleurs résultats.

Manoel passa dans les salons de jeu avec quelques-uns de ceux qui l'avaient admis ; les autres se rendirent dans cette salle voisine, dont la porte était bien connue du nouvel initié. C'était celle que le souverain de ce monde avait ouverte si à propos pour le sauver de la colère des XXVI.

Margared y attendait seule la fin de la séance de réception de celui qu'elle considérait à bon droit comme un ennemi.

La porte s'ouvrit et quelques membres vinrent trouver le souverain, leur visage exprimant la plus entière satisfaction.

—Il est des nôtres ! dit l'un.

—C'est un rude gaillard ! ajouta un autre.

—Brave, riche et médecin ! fit observer un troisième avec malice.

—Oui, messieurs, repartit Margared, c'est une précieuse acquisition, je ne le conteste pas, mais des pressentiments funestes... et ils me trompent rarement...

—Que pouvez-vous craindre ? demandèrent tous les regards.

—La réception de ce jeune homme est peut-être le premier pas fait par l'As de Pique vers la ruine.

XIV

LES MORTS SORTENT DE LA TOMBE.

Ramus et Kilian étaient en train de causer entre eux, dans l'atelier du peintre ; et de qui Kilian aurait-il pu causer, si ce n'est de Fleur-de-Marie ? lorsqu'on frappa vivement à la porte.

Benito introduisit deux hommes. l'un à en juger d'après son costume, devait être un commissionnaire, l'autre, bien connu des deux amis, était vêtu avec la cravate blanche ; c'était le valet de la marquise de Silveira-Castel-Branco.

—Vous êtes monsieur Ramus, artiste peintre ? demanda le commissionnaire.

—Oui.

—Alors, pouvez-vous m'indiquer la demeure de l'un de vos amis ?

—Lequel ?

—Je ne sais pas son nom, — on m'a dit seulement un officier de marine.

—Le voici, répondit Ramus en désignant Kilian, qui s'approcha.

Le commissionnaire tendit un billet plié triangulairement à l'officier qui l'ouvrit, le lut, et, le passa ensuite à l'artiste.

Ce billet ne contenait que ces mots, écrits d'une main évidemment tremblante :

“ Un homme qui a de grandes révélations à vous faire. Venez.”

—Il faut y aller, dit Ramus. Au point où nous en sommes, il vaut mieux tout connaître.

—C'est vous qui êtes chargé de me conduire à la personne qui m'écrit ? demanda Kilian.

—Oui, monsieur, répondit le commissionnaire, j'ai une voiture en bas.

—Je suis à vous tout à l'heure, répliqua Kilian en passant dans la chambre de l'artiste.

Ramus y avait emmené l'envoyé de la marquise.

—Monsieur Ramus, dit celui-ci, madame m'envoie vous demander si vous pouvez venir la voir tout de suite ?

—Certainement.

—Alors, je puis vous annoncer ?

—Le temps de m'habiller et je suis à l'hôtel.

—Comment va la marquise ? demanda Kilian au valet de chambre.

—Pas bien, monsieur, pas bien !... fit cet homme en parlant au galop.

—Tu vois, dit Ramus, voici peut-être le couvercle de la boîte de Pandore qui se soulève... On ne sait pas ! la marque est la femme la plus bizarre de la terre, —et avec les gens fantasques il y a toujours quelque chose de bon à gagner.

Kilian ne l'attendit pas et suivit le commissionnaire. Le fiacre où ils montèrent traversa littéralement tout Paris, car il s'arrêta sur le boulevard de Montparnasse, devant la porte d'une maison située à cent pas du carrefour de l'Observatoire.

La maison où les trois associés de *l'As de Pique* avaient transporté et réduit en poussière impalpable le cadavre du *Patriarche*.

—C'est là, dit le commissaire après avoir payé le cocher.

La porte s'ouvrit sans qu'il fût besoin d'y frapper ou de sonner, et tous deux entrèrent dans cette maison sombre et triste. Ils furent arrêtés sur le seuil par une vieille femme.

Cette femme paya le commissionnaire et le renvoya ; puis elle fit signe à l'officier de la suivre. Ils traversèrent une cour oblongue, entre les pavés de laquelle l'herbe avait poussé dru, et pénétrèrent sous un péristyle où commençaient les premières marches d'un escalier.

Au premier étage, la vieille s'arrêta et ouvrit une porte avec précaution, —elle entra sur la pointe des pieds dans la chambre qui se présentait, s'assit dans un grand fauteuil et désigna une autre porte, située au fond de cette pièce et recouverte d'une portière de tapisserie de haute lice.

—Entrez, là, dit-elle, monsieur vous attend.

Kilian n'était pas maître d'une certaine émotion ; il s'avança vers cette porte d'un pas mal assuré ; mais cédant bientôt à la curiosité que la longueur du chemin avait contribué à exciter ; désireux surtout de trouver dans cette aventure une circonstance qui se rattachait à son suprême espoir, il souleva d'une main ferme la tapisserie et poussa le ventail rembourré qu'elle recouvrait de ses plis épais.

Un spectacle étrange se présenta devant lui.

On était à la fin de septembre ; il faisait encore des journées étouffantes, et malgré cela un feu des plus ardents brûlait dans la cheminée.

Devant ce feu, acroupi sur un tabouret, grelottait une sorte de spectre.

C'était un homme à qui, certainement, on eût donné cent ans, si la jeunesse, l'éclat de ses yeux n'eussent démenti cet âge avec une vivacité éloquente.

Sa longue barbe, ses rares cheveux, ses mains décharnées les angles aigus formés par ses membres sous la longue robe qui les cachait, la couleur jaune et presque verdâtre de son maigre visage, tout cela composait l'ensemble le plus repoussant qu'on pût voir, et causa une sorte d'effroi au jeune homme.

—C'est vous, monsieur, qui désirez me voir ? demanda-t-il d'une voix douce, car, après tout, cet homme était digne de pitié.

Le vieillard se retourna, et de ses yeux s'échappa une flamme sinistre.

Il fit signe à Kilian de s'asseoir. Celui-ci prit place dans un fauteuil adossé contre le mur de la cheminée.

—Vous êtes l'officier de marine ? demanda cette apparence de vieillard d'une voix à peine saisissable.

—Oui, monsieur.

—Celui qui aime mademoiselle Fleur-de-Marie autrefois mademoiselle da Ferreira !

—Monsieur...

—Monsieur, reprit le vieillard, regardez-moi bien, et vous verrez que je n'ai pas de temps à perdre. Je puis mourir demain comme dans cinq minutes, ainsi pas de réticences entre nous, si vous voulez profiter de ce que j'ai à vous révéler.

—Parlez, monsieur, je suis... en effet, l'officier qui aime mademoiselle...

—Très bien, fit le vieillard avec satisfaction et en frottant ses deux horribles mains.

Kilian crut entendre le frottement des ossements d'un squelette.

—Monsieur, reprit ce spectre vivant, quel âge me donnez-vous ?... vous n'osez pas le dire, cent ans pour le moins, n'est-ce pas ? .. eh bien ! je n'en ai pas trente !

Kilian crut qu'il avait un fou devant lui, et son regard l'indiqua probablement.

—Non, monsieur, je ne suis pas fou, je suis malade seulement, mais d'une maladie épouvantable... Trente ans !... ajouta-t-il, en essayant en vain d'essuyer une larme dans l'orbite desséchée de ses yeux.

—Epouvantable, en effet, ne put s'empêcher de répéter le jeune homme avec effroi.

—Vous avez entendu parler, n'est-ce pas, du poison des Borgia ?

—Eh ! quoi !...

—Oui, ces poisons terribles dont les uns donnaient la mort avec la rapidité de la foudre, les autres avec toutes les apparences d'une longue maladie. Eh bien ! c'est un poison de cette infernale espèce qui m'a réduit en l'état que vous voyez, et en un mois.

—Horreur !

—Il y a un mois, j'étais jeune comme vous, fier, ardent, plein de santé et de force... Ecoutez, je vais vous dire comment cela s'est fait.

—Mais, monsieur, si vous connaissez ceux qui sont coupables, que ne déférez-vous pas à la justice ?

—La justice !... fit cet étrange vieillard avec un sourire triste, elle serait impuissante, il lui faudrait des preuves... et puis cela atteindrait des innocents.

—Parlez, monsieur.

—C'est vous qui me vengerez !... dit Boleslas avec un sourire affreux, —car c'était en effet l'un des trois jeunes gens qui avaient si cruellement offensé Margared.

—Moi ! fit l'officier avec un vif mouvement de répugnance.

—Vous allez voir. Ecoutez. Il y a un mois, avec deux de mes amis, j'ai offensé quelqu'un, une femme, —cette femme s'est vengée sur nous trois d'une façon effroyable. Mes deux amis sont morts, le soir même, comme frappés d'apoplexie. Est-ce prédisposition ou différence de tempérament, mais je n'éprouvai de symptômes de malaise qu'après avoir vu mourir l'un d'eux dans mes bras. Alors l'horrible révélation se fit pour moi ; j'eus la force de me rendre ici, où je savais trouver toute une pharmacie, et surtout un arsenal de réactifs déjà employés par moi. J'allai un peu au hasard, car j'ignorais la nature du poison dont on s'était servi contre nous, mais je ne succombai pas. Seulement j'eus le temps de faire courir le bruit de ma mort, —chose difficile à Paris, mais je ne vous raconterai pas comment j'y suis parvenu, ce serait trop long, —cela me donnait l'assurance que mes ennemis ne redoubleraient pas leurs tentatives. Ce poison m'a desséché le corps comme vous voyez, je ne vis que par un miracle, mais Dieu l'a permis afin que le châtement fût possible.

—Et c'est moi que vous choisissez ?...

—Vous. Ecoutez encore. Ma vengeance est bien simple : c'est une vengeance intime, mais ce sont les meilleures... vous voulez épouser Fleur-de-Marie, n'est-ce pas ?

—Mais...

—Je sais, j'ai connu le docteur Berthold, il habitait ici, j'ai trouvé ses papiers.

—Le docteur Berthold...

—Je sais que ce mariage ferait tout le bonheur de la mère de cette jeune fille, et je suis sûr que sa position équivoque ne serait pas un obstacle pour vous qui aimez !

—Monsieur, je ne veux pas en entendre davantage, dit Kilian en se levant. J'ignore quels sont vos griefs, je ne veux pas sonder les horribles mystères que vous voulez évoquer, et je me retire.

—Jeune homme, vous n'épouserez pas Fleur-de-Marie !... s'écria le spectre en se levant, —parce que...

—Assez ! assez ! fit Kilian en courant vers la porte.

—Parce que c'est la fille d'une empoisonneuse ! cria Boleslas en se retournant vers lui et lançant cette parole comme une malédiction.

—Ah !... fit Kilian atterré et s'arrêtant au seuil de la porte.

Boleslas jeta un cri de triomphe et de joie infernale, et tomba de tout son haut sur le sol, répétant, —grinçant des dents et arrachant le tapis de ses doigts crochus :

—Margared !... Le désespoir vaut bien ton poison des Borgia.

XV

LA RÉHABILITATION D'UNE MÈRE

Deux jours ne s'étaient pas écoulés que Margared, réalisant une détermination longuement méditée et résolue : avait vendu le luxueux mobilier de son appartement, et résillé son bail. Ceci fait, son notaire ayant été annoncé, elle fit appeler Fleur-de-Marie.

—Ma chère enfant, dit-elle à sa fille, monsieur a dû dresser, ce matin, un acte de donation de tous mes biens aux pauvres.

Fleur-de-Marie jeta à sa mère un regard ineffable de remerciement et de gratitude.

—Voici l'acte, dit le notaire, la donation monte au chiffre de huit cent mille francs.

—Signez ! chère mère, dit Fleur-de-Marie en tendant une plume à Margared.

Margared signa.

—Monsieur, dit-elle au notaire, le reste vous regarde.

Une heure après, la mère et la fille prenaient possession d'un modeste appartement au cinquième dans la maison de la rue Chabrol, numéro 40, au-dessous de l'atelier de Ramus.

—Et Kilian ? demanda Fleur-de-Marie, toujours en tenant sa mère embrassée, car elle ne la quittait pas d'un instant.

—Je l'attends, répondit Ramus, et j'ignore ce qu'il est devenu depuis deux jours. Mais aussitôt arrivé je vous l'amène.

En effet, Kilian, depuis l'horrible révélation qui lui avait été faite par Boleslas n'avait pas reparu.

Le lecteur n'aura peut-être pas oublié que le valet de chambre de la marquise de Silveira-Castel-Branco était venu prier Ramus de se rendre à l'hôtel.

La marquise ne quittait plus le lit. Une étrange prostration s'était emparée de tous ses sens. Il ne lui restait plus qu'une idée au cœur : Revoir Fleur-de-Marie et assurer son avenir.

Avait-elle, enfin, conçu quelques doutes sur l'aide qu'elle pouvait attendre de son gendre et de son neveu ?

Toujours est-il qu'elle avait fait demander Ramus et qu'elle avait eu avec lui un long entretien, dont on verra le résultat par la suite.

XVI

LE REVENANT

Le soir, il y avait réunion générale à l'As de Pique, sur convocation spéciale de l'Âieule.

Personne n'ignorait la vente faite par Margared et sa retraite dans un modeste appartement ; de sorte qu'on s'attendait à une communication intéressante, à une démission peut-être.

Les membres de l'association furent donc exacts ; cependant deux ou trois sièges restaient vacants, dans la salle du conseil ; mais dès que Margared parut et eut pris place sur son estrade, la séance fut ouverte.

—Messieurs et chers compagnons, dit aussitôt l'Âieule, vous avez tous deviné, j'en suis sûr, le motif de cette convocation...

Un murmure sourd répondit à ces paroles.

Un membre se leva, c'était Kingston.

—Pardon, madame, dit-il, avant de vous laisser continuer, je vous prierai de vouloir bien m'accorder la parole.

—Parlez, monsieur, dit Margared avec insouciance, mais soyez bref.

—Madame, quelle que soit la communication que vous ayez à nous faire, et que nous sommes tous disposés à accueillir

avec le respect et la vénération qui vous est due, je me fais l'interprète de vingt-deux de mes collègues qui vous supplient par ma voix, de ne pas céder à une trop vive précipitation, et de considérer que nous sommes prêts à consentir à toutes les modifications qu'il vous plairait d'introduire dans nos statuts, si ces modifications avaient pour effet de nous assurer plus longtemps encore votre précieuse coopération.

Des applaudissements unanimes appuyèrent cette déclaration qui touchèrent profondément celle qui en était l'objet.

—Je vous remercie, je suis fière de ces suffrages spontanément exprimés ; mais l'esprit qui a dicté les paroles que vient de prononcer M. Kingston répond trop bien à la situation que les événements m'ont faite pour ne pas y puiser la force de vous résister. Vous avez tous compris que ma retraite était inévitable, et ma résolution est prise, irrévocable. Je vous prie donc d'accepter ma démission.

Une explosion de dénégation et de refus suivit ces paroles, prononcées de cette voix suave qui dès longtemps, avait tant contribué à gagner à l'Âieule le cœur de ses sujets.

Ma résolution est irrévocable, messieurs, reprit Margared d'une voix ferme, vous me réduiriez au désespoir et me jetteriez dans les plus sérieux embarras si vous ne consentiez pas à me donner la tranquillité morale après laquelle j'aspire ardemment.

La pauvre femme, touchée au-delà de toute expression, malgré les sombres douleurs de son âme, de l'unanimité de ces regrets, eut beaucoup de peine à obtenir le silence et surtout à faire accepter sa démission. Elle y parvint cependant, et quand elle eut dompté cette assemblée fiévreuse et si sympathique à ses chagrins, elle réclama le vote, car son remplacement devait être immédiat.

Enfin elle déclara qu'en échange des généreuses marques d'affection de la Société à son égard, elle entendait faire un dernier acte d'autorité en contrevenant aux statuts, et la laissant complètement libre de choisir son successeur.

Cette déclaration imprévue impressionna vivement l'assemblée, mais Margared exerçait un tel empire sur la grande majorité des membres de la Société, que les marques d'étonnement se changèrent bientôt en un murmure approbateur.

Comme on allait procéder à l'appel, afin de connaître les absents, la porte s'ouvrit et Manoel de Portalègre entra.

Il alla prendre place sur l'un des sièges restés vides ; mais en saluant l'Âieule il échangea avec elle un de ces froids regards qui frappent au cœur et causent une réelle douleur.

L'un des membres fit l'appel.

Manoel répondit à la lettre B, qui était celle afférant précédemment à Gontran Dubarry qu'il avait remplacé.

Le secrétaire continua : —C, D, et les autres, —chaque membre répondit.

—H, fit ensuite le secrétaire.

—Présent ! fit une voix partant du sein de l'assemblée.

Puis, presque aussitôt :

—Présent ! répéta une autre voix venant de derrière la porte du petit salon des délibérations.

Un mouvement d'étonnement se manifesta dans tous les rangs de l'auditoire, accompagné de quelques rires.

Cela ressemblait fort à une mystification.

—C'est une plaisanterie, dit le secrétaire, —et il appela de nouveau : —H.

—Présent ! fit le membre auquel appartenait cette lettre en se levant.

—Présent ! répéta encore la voix derrière la porte déjà désignée.

Décidément la chose tournait au fantastique.

Quelques membres se précipitèrent de ce côté, mais la porte s'ouvrit aussitôt, et un homme se présenta dans l'ombre de ce salon, faiblement éclairé.

Ce homme était de haute taille et enveloppé dans un long manteau.

Il s'avança dans la salle à pas lents, faisant reculer devant lui ceux qui étaient venus à sa rencontre, et s'avança ainsi vers l'estrade de Margared.

Il posa un pied sur la première marche, rejeta son manteau qui tomba à terre et découvrit la figure hâve, décharnée, cadavéreuse, d'un homme maigre et revêtu d'une longue robe de chambre, — une sorte de spectre.

— Me reconnaissez-vous, madame ? dit-il d'une voix remplie d'amertume.

— Boleslas !... fit Margared au comble de la stupeur, et en se rejetant dans son fauteuil, à demi morte d'épouvante et d'effroi.

— Oui, messieurs, c'est moi, dit le revenant en se tournant vers l'assemblée, moi, Boleslas, qu'on a cru mort, et qui reviens reprendre ma place parmi vous !

— Nous allons voter pour remplacer madame, firent plusieurs voix.

— A-t-elle désigné les deux candidats ?

— Non !... mais qu'importe ! votons toujours !...

L'appel !... répliquèrent plusieurs voix.

Bien. Alors, madame, fit Boleslas en se retournant vers l'*Aieule* qui le contemplait la bouche ouverte, les yeux éfarés, veuillez m'accorder dix minutes d'entretien.

— Mais... essaya de balbutier Margared.

— Venez dans ce salon, madame, dit Boleslas en la regardant d'un air de commandement, et lui offrant la main pour descendre de l'estrade.

Margared repoussa cette main décharnée tendue vers elle ; mais elle obéit sans se rendre compte de la force qui l'y poussait, et suivit cet étrange interrupteur dans la pièce voisine.

La porte se referma sur eux.

Que se passa-t-il, que se dit-il en cette conférence secrète entre la victime et l'assassin, entre l'empoisonneuse et l'empoisonné ? nul ne l'a jamais su.

Dix minutes plus tard, Margared presque aussi pâle, presque aussi cadavérique que Boleslas qui l'accompagnait rentra dans la salle des séances.

Elle gravit avec peine les deux marches de son siège présidentiel.

Un profond silence les accueillit. Chacun comprit qu'il avait dû se passer dans le salon voisin des choses mystérieuses et graves. Le pouvoir de l'*Aieule* étant sans contrôle, du moment que ses actions ne touchaient pas à l'existence de la compagnie, personne ne songeait à exiger des explications ; la curiosité était extrême.

— Messieurs, dit Margared d'une voix faible, les circonstances exigent que je revienne sur ce que je vous ai dit tout à l'heure.

Un murmure de satisfaction suivit ces paroles. Chacun crut qu'elle gardait le pouvoir mais la pauvre femme n'était pas en état d'apprécier cette rare disposition des esprits.

— Non, messieurs, reprit-elle, je maintiens ma démission ; mais je suis rappelée à la lettre de nos règlements, en vous priant de vouloir bien porter vos suffrages sur l'un des deux candidats que je vais vous soumettre.

Le secrétaire apporta une tablette noire décrochée de la muraille et la présenta à l'*Aieule* avec un crayon blanc.

Margared écrivit d'une main tremblante, et la tablette fut remise à sa place où tous les yeux purent lire les noms de Boleslas et de Portalègre.

— Votez, messieurs ; dit-elle ; — quant à moi, vous me permettrez de me retirer.

Kingston s'empressa de lui offrir son bras, et la conduisit jusqu'au bout du corridor secret dont la porte ouvrait sur la grande rue des Batignolles.

— Mon cher monsieur Kingston, dit-elle d'une voix triste, je vous remercie.

— Ne puis-je vous être utile en quoi que ce soit, madame ?

— Non, je ne veux pas vous compromettre.

— Ne craignez rien pour moi, répliqua l'Anglais, — mais je vous promets de vous avorter toujours, à l'avance, de tout ce qui serait tramé contre vous ou les vôtres.

— Merci ! Ah ! merci, mon ami, dit-elle en lui serrant la main fortement.

Elle gagna sa demeure à pied, — et ce ne fut qu'en se jetant

dans les bras de sa fille qu'elle put trouver des larmes dans ses yeux aux orbites desséchés et brûlants.

XVII

En sortant de chez Boleslas, Kilian avait erré à travers Paris, comme un fou.

Fleur-de-Marie, la fille d'une empoisonneuse ! Il ne pouvait, il ne voulait pas le croire ! Et cependant la vie de Margared semblait trop suspecte pour qu'il put repousser une telle accusation comme absolument impossible.

Au milieu de quel monde vivait cette femme étrange ?

Il se fit tout un travail dans l'esprit du malheureux Kilian. Bien des faits inexplicables jusque là se colorèrent pour lui d'un nouveau jour. Il comprit qu'il se jouait entre Margared d'une part, don Manoel et le comte de Ferreira de l'autre, un drame terrible dont Fleur-de-Marie était l'enjou. Si cette femme ne reculait pas devant l'emploi terrible du poison, que devaient être les antagonistes, mêlés à sa mystérieuse et criminelle existence.

Kilian trembla pour Fleur-de-Marie.

L'épouser était désormais impossible, tant qu'elle serait la fille d'une telle mère. Mais, il se jura à lui-même de la sauver, et de ne s'éloigner que quand elle serait mise hors de danger.

C'est sur cette résolution qu'au bout de trois jours, il se décida à retourner chez Ramus.

Le peintre était absent, mais peu d'instant après, il rentra comme une bombe.

— Te voilà ! dit-il en se jetant dans ses bras, sans vouloir rien écouter de ce que Kilian avait à lui dire, le concierge m'avait dit que tu étais là. Viens vite. Il n'y a pas une minute à perdre.

— Qu'y a-t-il ?

— Descendons, viens avec moi, tu le sauras en route.

Kilian descendit le cœur serré. Un fiacre attendait à la porte. Deux autres personnages dont un notaire étaient dans le fiacre.

— Ou voulez-vous me conduire ? demanda Kilian.

Ramus lui expliqua, en peu de mots, qu'il s'agissait du testament de madame de Castel-Branco, de l'avenir de Fleur-de-Marie, de la possibilité de rendre à la fille de Margared une fortune et un grand nom.

Cette expédition cadrait trop bien avec les projets de Kilian pour qu'il hésitât à s'y associer et nos deux amis, escortés du second témoin et du notaire pénétrèrent chez la marquise, auprès de laquelle ils furent introduits, par son fidèle domestique Barthelemy.

Mais la chose allait être moins simple que ce brave Ramus ne l'avait supposé. Il n'avait vu qu'une question de testament à faire, de captation à éviter. Il suffisait, croyait-il, d'amener un notaire et la chose irait toute seule. Il avait compté sans don Manoel. Ses préparatifs n'avaient point été si secrets que ce dernier n'en eut connaissance. Une potion plus que calmante, habilement préparée et administrée par lui à la marquise, au moment voulu pour dicter ou écrire ses dernières volontés l'avait mise dans l'impossibilité de dicter ni d'écrire un seul mot.

Il voulut se donner la satisfaction de recevoir et de congédier lui-même le notaire et les témoins et il échangea avec Kilian, dont il n'attendait pas la présence, un regard d'une haine mortelle.

Le notaire allait se retirer lorsque Kilian s'avança vers Manoel.

— Monsieur, dit-il, il y a ici un mystère d'infamie dans lequel il ne me plaît pas de jouer directement ou indirectement le rôle de complice.

— Que voulez-vous dire ? demanda Manoel avec hauteur.

— Je veux dire que votre présence en la double qualité de médecin et d'héritier *ab intestat* de madame la marquise de Castel-Branco, vous créent une situation que l'étrangeté de sa maladie rend plus que suspecte.

— Vous m'insultez monsieur !

—Croyez-vous ? demanda railleusement Kilian et il jeta son gant au visage de Manoel.

L'action avait été si prompte qu'aucun des témoins n'avait eu le temps de l'empêcher.

Un duel fut décidé pour le lendemain à Croissy. On se battra à l'épée.

—Qu'as-tu fait ?... lui demanda Ramus en descendant : car cet éclat dérangeait tous ses plans.

—Mon cher, reprit Kilian, tu n'as pas vécu comme moi pendant trois jours avec l'esprit hanté par l'idée terrible du poison. J'ai vu, il y a trois jours une victime du poison et je t'affirme que mes pressentiments ne me trompent pas. Ce don Manoel lui aussi est un empoisonneur !

—Que faire ? demanda Ramus.

—Si tu veux sauver la marquise, il faut absolument faire la garde à son chevet, jusqu'à l'heure où j'aurai réglé le compte de ce médecin portugais.

—Tu as peut-être raison ! fit Ramus ; — et il ajouta mentalement : "Il n'y a que Fleur-de-Marie qui puisse m'aider dans cette tâche !"

Il se précipita chez Margared, où il raconta ce qui venait de se passer à l'hôtel Ferreira, et quand il eut bien réussi à attendrir Fleur-de-Marie du récit des souffrances de la pauvre marquise ; quand il reconnut qu'il était parvenu à lui inspirer un violent désir de la voir et de la consoler, il la prit par la main.

—Fleur-de-Marie, dit-il, voulez-vous aller la voir ce soir ?

—Ah !... fit la jeune fille... regardant sa mère avec crainte.

—Entrer dans cette maison, pleine d'ennemis ! s'écria Margared avec effroi.

—Je serai là, dit Ramus, et au besoin bien armé.

—Je le voudrais, répondit la jeune fille, mais ce que dit ma mère...

—Ecoutez, nous pénétrons dans l'hôtel à l'insu de tout le monde. Il y a une petite porte au jardin donnant sur la rue de Ponthieu ; nous entrerons par là. C'est convenu avec Barthélemy et la marquise. Nous seuls en avons parlé. A dix heures sonnant, Barthélemy se tiendra à la porte et l'ouvrira à celui qui frappera un coup d'abord, puis un autre, après avoir eu le temps de compter mentalement jusqu'à dix.

—Pauvre grand'maman ! fit Fleur-de-Marie avec des larmes plein les yeux.

—Elle est à la mort, dit Ramus.

Margared réfléchissait profondément. Nous avons vu qu'elle était loin d'avoir l'âme vénale et basse, puisqu'elle avait renoncé sans regret, et même avec une suprême joie, à une fortune énorme, claire et liquide ; mais maintenant que la perspective de voir son enfant mise en possession d'une autre fortune, dont elle n'avait pas à rougir, se présentait à son esprit, elle se demandait si le doigt de Dieu ne se montrait pas dans tout ceci, — si son expiation n'était point prise en pitié et miséricorde, et si l'enfant innocent n'était point choisi pour récompenser le sacrifice.

Une seule pensée voilait cependant son œil si limpide d'ordinaire.

—Il faut que je meure pour qu'elle soit tout à fait heureuse... — se disait-elle en manière de conclusion.

—Qu'avez-vous donc, ma mère !... s'écria Fleur-de-Marie, effrayée de l'expression de ses yeux.

—Rien, mon enfant, mais je crois bien fermement que M. Ramus a raison et qu'il faut que tu ailles embrasser madame da Silveira.

—Elle sera en effet bien heureuse ; ne put s'empêcher de dire la jeune fille.

—Oui, elle t'adorait, et on ne renonce pas facilement à son âge à de semblables affections. C'est une bonne action que tu feras là. Allons, c'est entendu.

—A la bonne heure ! fit le peintre.

—Monsieur Ramus, dit Margared, je vous la confie, vous viendrez la chercher ce soir

XVIII

DOUBLE GUET-APENS.

Ramus vint, le soir prendre la jeune fille pour la conduire à l'hôtel Ferreira.

Margared ne la laissa point partir ainsi sans larmes : peu s'en fallut même que ses terreurs ne la fissent revenir sur sa parole ; mais quelques mots adroitement lancés par le peintre, la persuadèrent une fois de plus, de l'importance de cette visite.

Du reste, Ramus était bien armé, — un revolver et un stylet florentin étaient, selon lui, d'excellents porte-respect.

Mais, une fois sa fille partie, les appréhensions les plus cruelles envahirent son âme ; elle se la représenta au pouvoir de ses ennemis, dont elle avait déjà éprouvé l'audace ; elle vit le généreux peintre victime de son dévouement et impuissant pour écarter les dangers ; — en vain elle se dit que les gens de la marquise taient dans la confiance de cette visite, qu'ils étaient dévoués à leur maîtresse et qu'il était difficile d'endormir leur vigilance ou d'acheter leur complicité. — Elle allait et venait dans son petit appartement, comme une lionne en cage si bien, que n'y pouvant tenir, à bout de résolution, de courage et de force, elle se trouva tout à coup prise du désir d'assister à cette entrevue de la marquise et de sa fille, — ou, tout au moins, désireuse d'entrer comme elle dans cet hôtel qu'elle se faisait si redoutable, et de lui faire un rempart de son corps si elle était menacée.

Une fois que l'idée d'un danger eut pénétré dans son esprit, elle n'en put déloger, et sa résolution fut prise.

—La haine, la vengeance, la cupidité et la débauche la guettent ! s'écria-t-elle. Boleslas qui m'a menacée, — Manoel qui commande aux compagnons de *l'As de Pique*. — Elle est perdue !...

Margared descendit à la hâte son escalier, se jeta dans une voiture et se fit conduire à Saint-Philippe-du-Roule. Là elle mit pied à terre et se dirigea en courant vers la petite porte de l'hôtel Ferreira qui donnait, nous l'avons dit, sur la rue de Ponthieu.

En tournant l'angle de cette rue, elle aperçut dans l'ombre d'une porte cochère Ramus et sa fille, attendant que l'heure sonnât pour se présenter.

—J'arrive à temps, dit-elle, s'il y a un danger dès les premiers pas, je le verrai !

Elle frappa à la petite porte au moment même où dix heures sonnaient.

La porte s'ouvrit et se referma sur elle.

Un instant après, Ramus et Fleur-de-Marie y frappèrent de nouveau, mais personne ne répondit à cet appel.

Ramus frappa de nouveau, quoique discrètement, à la petite porte de la rue de Ponthieu, mais toujours en vain. Le murmure du vent dans les grands arbres du jardin répondit seul au bruit qu'il fit.

—Ah ! ma foi, dit-il en perdant patience, au diable les mystères ! nous allons entrer par la grande porte, j'aime mieux cela :

—Oh ! je n'oserai jamais, fit la jeune fille.

—Bah ! Et d'ailleurs, il y a déjà, auprès de cette grande porte, quelqu'un qui attend, dans une voiture, que je le fasse entrer. La présence de cette voiture a déjà dû exciter l'attention de nos ennemis, — elle doit même la concentrer tout entière de sorte que nous passerons peut-être inaperçus, excepté du suisse bien entendu. Et d'ailleurs, cet excellent concierge est tout dévoué à la marquise. Allons mon enfant, du courage, vous avez une bonne action à accomplir, car votre vue rendra la vie à cette pauvre vieille qui se meurt, seule, au milieu de ses richesses.

—Allons vite ! fit Fleur-de-Marie, que cette dernière pensée avait toujours animée.

Ils franchirent rapidement la rue Fortin et arrivèrent à quinze pas de l'hôtel où, en effet, attendait une voiture, et dont le peintre ouvrit la portière.

—Me voici, monsieur, dit Ramus à la personne qui s'y trouvait, veuillez nous suivre, je vous prie.

Un homme vêtu de noir descendit aussitôt du fiacre et les suivit dans l'hôtel; car, ainsi que l'avait prévu Ramus, ils n'éprouvèrent aucune difficulté d'entrer. Il est vrai que Ramus ignorait que la police de Manoel, n'ayant l'œil ouvert que sur la rue de Ponthieu, n'exerçait qu'une surveillance légère sur l'entrée principale.

Fleur-de-Marie était voilée; mais conduite par Ramus, à qui la marquise avait donné les grandes et petites entrées dans son appartement, les domestiques ne firent aucune difficulté de la laisser passer,—non plus que l'homme qui les suivait.

Barthélemy les reçut à la porte même de la chambre de la malade, d'où il sortait d'un air effaré.

—Ah! vous voici! s'écria le fidèle valet,—entrez vite, madame est au supplice!

—Qu'y a-t-il donc?

—Elle craint qu'il ne vous soit arrivé malheur,—car tout à l'heure, au moment où je descendais au jardin pour aller vous ouvrir, j'y ai trouvé ces messieurs qui m'ont renvoyé.

—Ah! fit Ramus en pâlisant.

—Ils avaient l'air sinistre, ajouta Barthélemy...

—Nous l'avons échappé belle! se dit Ramus en sentant frissonner la jeune fille.

Ils furent introduits dans la chambre de dona Isabellé.

Fleur-de-Marie se précipita vers la marquise et l'embrassa avec tout l'amour qu'une séparatinn de près de quatre mois n'avait point affaibli. Les yeux de la malade s'emplirent de larmes, ils rayonnaient de joie, et, par leur expression, disaient bien éloquemment que maintenant la mort la trouverait heureuse et résignée, si elle venait.

Mais ni sa langue ni ses bras ne pouvaient se mouvoir,—et cette immobilité de cadavre, avec toutes les apparences de la meilleure santé, avait quelque chose d'effrayant.

Ramus écarta doucement Fleur-de-Marie et s'adressa à la marquise en lui désignant du doigt la personne qui l'avait accompagné.

—Madame, dit-il, vous vous rappelez m'avoir autorisé ce matin à vous amener un médecin étranger,—monsieur a bien voulu se mettre à notre disposition. Il est déjà convaincu comme moi,—comme vous-même, malgré vos dénégations,—que votre maladie n'est nullement traitée comme elle devrait l'être.

Le médecin s'approcha du lit, et après avoir considéré la malade, déboutonna les manches de sa robe de nuit et examina son bras.

—Vous n'avez pas été saignée? dit-il avec indignation,—je ne pouvais le croire!

—La saignée pouvait la sauver, n'est-ce pas, monsieur? demanda Ramus.

—Assurément. Il y a arrêt dans la circulation du sang,—et si cet état de paralysie se prolongeait...

Les yeux de la malade dirent si impérativement au docteur: —Saignez-moi!—que celui-ci tira sa trousse de sa poche et demanda les objets nécessaires.

Fleur-de-Marie était passée du côté de la ruelle du lit; elle tenait la main de la marquise et lui donnait du courage, et des consolations avec cette voix suave et tous ces petits mots d'affection et d'adorable câlinerie auxquels elle l'avait habituée depuis si longtemps. La marquise, si timorée, si *douillette* d'ordinaire et que la vue d'une lancette eût suffi jadis à faire tomber en syncope, ne se préoccupait nullement de ce que faisait le médecin;—elle était toute à cette chère petite-fille, elle plongeait dans ses yeux toutes les caresses de sa pauvre âme, à défaut de la parole et du geste;—et bien que l'opération médicale offrit bientôt les meilleurs symptômes, nous ne risquons rien d'ajouter que le contentement suprême de son cœur fut pour la plus grande part dans le mieux immédiat qui se manifesta sur tout son être, dès que son sang put couler librement.

—Quand pourra-t-elle parler et bouger? demanda Fleur-de-Marie en s'adressant, les mains jointes, au docteur.

—Demain, selon toute probabilité, elle pourra parler; quant aux membres, ils conserveront plus longtemps peut-être cette étrange immobilité.

Le docteur fit ses prescriptions, que recueillirent les femmes de la marquise ainsi que Barthélemy, et se retira ensuite.

—Monsieur, dit-il à Ramus en traversant la pièce qui précédait la chambre de la malade,—l'état dangereux dans lequel on avait laissé cette pauvre dame me donnerait presque le droit de l'attribuer à une cause moins innocente que l'ignorance d'un confrère ou l'entêtement de parents exclusivement attachés à un médecin.

—Revenez demain, monsieur, répondit Ramus, et je vous jure que si la malade confiée désormais à vos soins ne se rétablit pas, je serai le premier à solliciter une enquête judiciaire.

—Dieu veuille que je n'aie point été appelé trop tard! dit le médecin.

Lorsque Ramus rentra dans la chambre, la marquise était seule avec Fleur-de-Marie; toutes deux pleuraient. Il respecta les doux épanchements de deux seules âmes qui avaient toujours été d'accord dans cette maison; cependant, comme l'expression de douleur de la marquise était absolument tournée au désespoir, et que la manière dont elle considérait sa petite fille indiquait trop qu'elle avait la conviction d'être bientôt séparée d'elle pour jamais, il crut devoir faire diversion et s'approcha.

Mais en cet instant, un cri strident, quelque chose comme l'appel suprême d'une personne en danger de mort imminente, retentit au dehors.

—Qu'est-ce que cela?... fit Fleur-de-Marie avec épouvante.

Ramus se précipita vers la fenêtre, où elle eût voulu le suivre, mais elle était retenue par le regard effaré de la marquise.

Ramus écarta le rideau et chercha à voir dans le jardin qui s'étendait au-dessous des fenêtres de la chambre, mais l'obscurité de la nuit était épaisse, et d'ailleurs le silence le plus absolu avait succédé à ce cri isolé.

Il ouvrit la porte du salon précédent et vit Barthélemy qui faisait bonne garde.

—C'est quelque accident arrivé dans la rue, dit-il en revenant vers le lit d'un air calme, mais en se demandant intérieurement si les deux cousins, que Barthélemy avait vus dans le jardin, n'étaient pas pour quelque chose dans cet événement.

Quelques instants encore s'écoulèrent du plus doux abandon avec la marquise et Fleur-de-Marie, mais celle-ci ne pouvait passer la nuit à l'hôtel,—la marquise comprit dans quelle inquiétude devait se trouver sa mère,—ils durent se retirer. Ce ne fut pas sans nouvelles larmes et sans serrement de cœur; mais la jeune fille promit de revenir.

Le peintre la conduisit chez elle,—et quand le concierge lui dit que madame Kerléis était sortie en laissant la clef, et n'était pas encore rentrée,—Ramus ne put s'empêcher de tressaillir.

Il se rappela alors qu'un homme, qui semblait en sentinelle à la porte de la maison, s'était enfui rapidement à leur approche.

—Il y a encore quelque chose?... se dit-il.

Le lendemain matin, Margared n'avait pas reparu.

Il fallait que Ramus allât rejoindre Kilian,—il ne pouvait l'abandonner dans une aussi grave circonstance,—et il avait besoin d'emmener Bonito. Il ne voulait pas laisser la jeune fille seule, car avec des gens de l'espèce de ceux qu'il allait combattre, tout était à craindre, surtout quand on les savait occupés à un endroit connu; en conséquence, Ramus conduisit la jeune fille chez les Poulinel, et partit pour le chemin de fer.

En se faisant ouvrir la petite porte de la rue de Ponthieu, Margared avait le dessein de s'entendre avec Barthélemy pour que sa fille n'eût rien à craindre pendant son séjour dans cette maison;—mais dès qu'elle eut dépassé le seuil de la porte, elle fut saisie par la main et attirée vivement,—la porte se referma

brusquement, et elle n'avait pas eu le temps de pousser un cri, de faire un mouvement, qu'un mouchoir épais s'abattit sur sa bouche, et que des bras vigoureux l'étreignaient et l'emportaient rapidement vers l'extrémité du jardin où s'élevait un élégant pavillon.

Sa première pensée fut de se débattre ; mais elle songea aussitôt qu'il y avait nécessairement méprise, et que tant que ces ravisseurs croiraient tenir sa fille, celle-ci serait en sûreté. En effet, elle entendit frapper à la porte une minute après, et son cœur fut inondé d'une joie céleste, quand l'un des hommes qui la portaient, dit en riant :

—C'est le peintre ! Attrape, mon bon !

—Pourvu qu'il n'escalade pas la muraille, dit une autre voix.

—J'aimerais mieux cela que s'il avait l'idée de requérir des sergents de ville.

Ils entrèrent dans le pavillon, où il n'y avait aucune lumière, et dont l'unique pièce n'était qu'à peine éclairée par la lueur timide des étoiles. Ils déposèrent Margared sur un sofa ; après quoi on lui ôta son baillon, en la prévenant que si elle criait elle était morte.

Margared ne conserva pas l'ombre d'un doute, car elle vit se dresser devant elle un homme dont le premier mot la convainquit de la nécessité de garder plus que jamais le silence.

—Fleur-de-Marie, dit cet homme, —et Margared reconnut la voix de Manoel, —vous voici enfin en mon pouvoir, et, cette fois, je vous jure que vous ne m'échapperez pas, car toutes les précautions sont prises. Vous avez fait, l'autre jour, au comte da Ferreira, une déclaration formelle, sur laquelle cependant j'espère que vous reviendrez, quand vous saurez à quels périls vous seriez exposée en persistant. —Fleur-de-Marie, daignez répondre un mot, et sur ce mot, vous serez immédiatement mise en liberté : —Voulez-vous épouser M. de Portalègre ?

—Non, dit Margared à voix basse.

—Prenez garde ! je vous ai dit que vous étiez en danger si vous persistiez dans vos refus. Remarquez que vous êtes ici au pouvoir d'hommes déterminés à tout entreprendre... —Vous gardez le silence ?... Fleur-de-Marie, vous ne comprenez pas l'importance et les conséquences de votre situation... Encore une fois, prenez garde ! vous n'êtes pas seule sur la terre. M. Kilian, d'abord, n'existera plus demain, et nous avons encore votre mère...

—Ah ! fit Margared avec effroi.

—Je dispose d'un pouvoir extraordinaire, Fleur-de-Marie, et si vous pouviez interroger votre mère sur la nature de ce pouvoir, vous trembleriez, et elle aussi !... —Voyons, encore une fois, voulez-vous épouser M. de Portalègre ?

—Non !... répondit Margared à voix basse.

—Allons, je ne veux rien vous cacher. Vous libre, votre existence nous gêne, Fleur-de-Marie, et avant d'en venir à des extrémités fâcheuses, nous avons voulu vous offrir un moyen de vous sauver. —Un mariage ou la mort, il faut choisir !

Margared trembla de tout son corps, —elle se dit que si elle ne parvenait pas à leur échapper ce soir, sa fille ne manquerait pas d'être, le lendemain, victime d'hommes aussi résolus dans la voie du crime. Mais comment leur échapper ? —On l'avait prévenue, dès le commencement de cette scène silencieuse et sinistre, qu'il y allait de la vie si elle criait.

Pourtant elle ne vit que ce moyen, —et examinant bien la position de chacun des hommes qui la gardaient, elle mesura l'espace, et, se levant rapidement du sofa, elle bondit dans le jardin en poussant un cri de détresse qui retentit dans tout le quartier.

Mais elle fut presque aussitôt suivie et saisie, et elle sentit la pointe d'un poignard s'appuyer sur sa poitrine.

En ce moment, Manoel jeta les yeux de tous côtés et vit l'épais rideau de soie de l'une des fenêtres de la douairière se soulever et la silhouette d'un homme apparaître.

—Tonnerre ! fit Manoel, c'est ce maudit peintre ! Attendez-moi !... Tenez-la bien, surtout !

Et il se précipita vers la maison, suivi par le comte.

Margared était seule avec trois hommes masqués, au milieu

du jardin, et sous un couvert épais de grands arbres. Elle se mit à genoux et tendit vers eux les mains qu'ils essayaient de contenir.

—Messieurs, leur dit-elle à voix basse, sauvez-moi, je vous en prie. Il est impossible que vous épousiez les intérêts de ces deux hommes au point de commettre un aussi exécrationnel forfait. Ils vous trompent, j'en suis sûr, ce n'est pas avec vous qu'ils travaillent, mais pour eux seuls.

—Silence ! dit l'un des hommes masqués.

C'est alors que Margared regretta de s'être privée, en aliénant sa fortune, d'un puissant mobile de séduction ; mais elle ne perdit pas tout à fait courage.

—Vous appartenez à l'*As de Pique*, leur dit-elle en continuant à voix basse ; mais je répète que ce Manoel vous trompe. Vous êtes des instruments dans ses mains, et quand il aura de vous ce qu'il veut, il vous brisera, n'en doutez pas.

Manoel revint seul. Il était fort agité. Selon toute probabilité, il n'avait pu pénétrer dans la chambre de la marquise.

Margared ne s'y méprit pas, et supposa que, puisque Ramus était là-haut, Fleur-de-Marie s'y trouvait peut-être également : c'est pourquoi, craignant d'être reconnue par Manoel, et bien qu'elle fût tenue par les mains, elle put baisser la tête de manière à lui cacher son visage avec plus de soin.

—Fleur-de-Marie, dit Manoel avec vivacité, voulez-vous épouser M. de Portalègre ?

—Je vous ai dit que non, répondit encore la pauvre femme qui espéra gagner du temps, et qui, au fond du cœur, était bien persuadée que ses ennemis n'en viendraient jamais aux extrémités dont ils l'avaient menacée.

—Une fois, voulez-vous ? répliqua Manoel.

—Non, cent fois ! fit Margared.

—Emmenez-là ! commanda Manoel en étendant sa main vers la petite porte.

La malheureuse mère n'eut pas le temps de faire un mouvement. Le baillon fut replacé et solidement attaché sur sa bouche, —ce qui lui couvrait une moitié du visage, et elle fut emportée avec rapidité par les exécuteurs muets de ces ordres. Manoel courut en avant, ouvrit la petite porte avec précaution, et après s'être assuré que personne, dans la rue, ne pouvait s'opposer à ses desseins, ils marchèrent tous vers un fiacre stationnant au coin de la rue Fortin.

La voiture partit au galop des deux chevaux qui, malgré leurs harnais modestes et le peu de soin dans lequel on avait évidemment laissé leur poil, n'appartenaient pas certainement aux écuries de l'administration, et gagnèrent rapidement le pont des Invalides.

Au bout de vingt minutes, la voiture s'engouffrait sous la porte cochère de la maison mystérieuse du boulevard de Montparnasse.

Ainsi qu'il était arrivé moins de trois mois auparavant, les trois hommes masqués retirèrent de la voiture le corps inerte de Margared, et, suivant le même chemin qu'avaient suivi, à cette époque, Gontran, Yorghis et Boleslas, ils pénétrèrent chargés de ce fardeau humain, dans cette salle où se trouvaient, pêle-mêle, tous les ustensiles de la chimie et de la physique et au milieu de laquelle était une grande table de marbre.

Seulement on ne déposa pas Margared sur cette table sinistre, ainsi qu'il avait été fait pour le *Patriarche* ; on la coucha sur un sofa.

—Il sera ici à dix heures, dit l'un des hommes masqués en se tournant vers la cheminée.

Après quoi, tous trois se retirèrent silencieusement.

La cheminée de ce laboratoire était allumée, ainsi qu'un fourneau sur lequel bouillait quelque mixture infernale, et au coin de cette cheminée, assis sur la pierre élevée du foyer, relottait le hideux Boleslas, plus livide, plus décharné, plus cadavérique que jamais, et qui semblait n'avoir plus que le souffle.

Il se souleva lentement, jeta sur la femme immobile un sourire de satisfaction, et alla choisir un petit facon parmi les innombrables fioles qui garnissaient les étagères.

—Dix heures... murmura-t-il, c'est bien tard...

Il s'approcha du sofa et poussa tout à coup un cri d'étonnement.

—Mais elle est blonde ! fit-il en se précipitant vers Margared, ce n'est pas là sa fille ?...

Et il écarta le mouchoir servant de bâillon, et qui, en même temps, cachait les traits de la malheureuse femme.

—Margared !... s'écria-t-il avec une horrible expression de joie folle, — c'est l'enfer qui me la livre !...

Il approcha le flacon des lèvres de son ennemie et y versa une goutte de la liqueur qu'il contenait. Peu d'instants après, Margared revint à elle. Elle promena son regard de tous côtés et ne vit pas d'abord Boleslas qui s'était un peu écarté ; mais quand elle se fut soulevée, elle aperçut derrière elle une grande ombre et sentit pénétrer jusqu'à son cœur le feu cruel des deux yeux implacables.

—Ah !... fit-elle en reconnaissant le spectre.

—Oui, c'est moi ! fit Boleslas.

—Je suis perdue !... pensa Margared en frissonnant.

XIX

L'ILE DE CROISSY.

Le lendemain, les promeneurs étaient rares sur les bords de la Seine, du côté de Rueil ; à peine si de loin en loin, on apercevait un de ces pêcheurs à la ligne, dont la passion ne connaît point de saisons, et qui appliquent à cette innocente occupation des facultés autrefois déployées dans la gestion de quelque maison de menu détail.

Une barque était amarrée à la rive gauche, en face des premières maisons de Chatou, et, auprès du pieu qui servait à la fixer, se tenait Bruno, les bras croisés, sombre, et les yeux tournés vers le pont du chemin de fer. Bientôt des coups de sifflet répétés par la locomotive annoncèrent qu'un train allait bientôt s'arrêter à la station, venant de Paris ; et, peu d'instants après, trois hommes apparurent, se dirigeant vers la rivière.

C'étaient Kilian et Ramus, accompagnés de Bonito.

Le nègre portait un objet de forme longue, un paquet ficelé avec soin et dont les extrémités laissaient échapper, d'un côté les racines, de l'autre les branches d'un arbuste.

Mais le lecteur ne sera pas dupe de cette précaution, destinée à tromper l'œil de la police ou des gendarmes. Les tortillons de paille, entourant l'arbuste, servaient à dissimuler une paire d'épées de combat.

En arrivant auprès de Bruno, ils échangèrent avec lui de silencieuses poignées de main et prirent place dans la barque. Ils tournèrent d'abord la pointe de l'île de Croissy, puis ils y abordèrent presque en même temps que Manoel accompagné du comte et de Sébastian.

Après les salutations d'usage, les témoins cherchèrent et ils eurent bientôt trouvé un terrain favorable : c'était une pelouse peu étendue dont l'herbe roussâtre indiquait suffisamment que les promeneurs venaient s'y asseoir le dimanche et engloutir ces copieuses provisions de veau froid et de charcuterie qui constituent le traditionnel déjeuner sur l'herbe !

Don Sébastian avait également apporté des épées, non point aussi habilement dissimulées que celles de Ramus ; mais là n'était pas la question. Elles semblaient à peu près de pareille longueur. Cependant, le duel à son code, lois étranges, non point tout à fait consignées dans des *in-quarto*, avec tranches colorées comme l'arc-en-ciel, mais dès longtemps inscrites dans la mémoire de ceux qui ont le fatal avantage d'être acteurs ou témoins d'un de ces spectacles plus émouvants que légitimes et sensés.

On tira donc les épées au sort. Celles de Kilian furent adoptées, et elles furent offertes aux combattants qui mirent habits bas.

Une pièce de cinq francs fut encore chargée de désigner les places des combattants, parce que sur tout terrain, quelque bien choisi qu'il se présente, il y a toujours une place moins favorable que l'autre. Avoir le jour ou le soleil à droite ou à

gauche, devant ou derrière soi, points importants, et que les témoins ne manquent jamais de déterminer avec une scrupuleuse impartialité.

Pendant cette grave contestation entre les témoins, les deux adversaires s'étaient retirés à l'écart, chacun de son côté, et tous deux armés déjà des épées esfilées. Kilian avait examiné la sienne en connaisseur et l'avait ployée complaisamment entre ses mains ; puis, satisfait de son examen, il l'avait placée sous son bras et se recueillait dans une pensée suprême. Cette pensée voltigea, durant l'espace de trois minutes, de la Bretagne à Paris, de son père à Fleur-de-Marie, et si la vigoureuse et stoïque image de l'un eut le don précieux de rendre calmes et froides sa tête et sa main droite, — l'autre troubla légèrement son regard et amollit son cœur.

Manoel n'était pas moins ému ; mais ni sa patrie, ni sa famille, ni rien des affections pures de l'humanité n'avaient assez d'empire sur son âme pour la détourner des sombres préoccupations qui l'agitaient. Il avait, lui aussi, examiné la lame triangulaire que le hasard mettait dans sa main et reconnut l'acuité de sa pointe brillante. Puis, tout en feignant de la ployer et reployer, comme avait fait Kilian, entre ses deux mains, il s'était détourné.

En se détournant, c'est-à-dire en se plaçant de manière à n'être vu de personne, il tira subitement de la poche de son gilet un flacon presque imperceptible, de la forme et de la taille de ceux qu'emploient les homéopathes pour y déposer leurs microscopiques et innocents globules.

Il en fit sauter le bouchon lestement et introduisit le bout de l'épée dans le flacon.

Après quoi il laissa tomber à terre ce flacon désormais inutile et mit le talon dessus. Tout cela dans l'espace d'une seconde.

Et il revint tranquillement sur ses pas, en affectant de fredonner un lambeau de la *Norma*.

À dater de ce moment, son regard, jusque-là un peu voilé, son front légèrement ridé, reprirent leur placidité habituelle, — mieux que cela, une réelle assurance, et un léger trépigement de pieds accusa l'impatience que lui causaient les préparatifs et les négociations des témoins.

—Allez !... dit-il, d'une voix ferme en croisant les bras.

Les deux adversaires se saluèrent de l'épée ; mais le regard qu'ils échangèrent fut plus éclatant et plus acéré que l'étincelle allumée aussitôt par le pâle soleil, à la pointe des épées.

Nous avons déjà vu qu'ils étaient de première force ; aussi, à distance, ils se guettaient, l'œil dans l'œil, hasardant des feintes et désireux d'engager le fer chacun dans sa garde favorite.

Souvent un combat dépend tout entier de la première minute. Les témoins frémissaient involontairement au spectacle de cette froide prudence, et dès ce moment ils furent convaincus que le combat serait mortel, pour l'un, pour les deux peut-être.

Les combattants avaient les dents serrées, et leur pâleur avait quelque chose d'effrayant. C'était comme un reflet de la puissance infernale. Le démon était là, armé de son terrible pouvoir, il lui fallait sa proie jeune et chaude. Tous deux entendaient siffler à leurs oreilles l'horrible voix qui ordonne l'homicide et ils n'avaient plus rien devant les yeux, si ce n'est la valenté fatale de trancher la vie de son semblable, sans se soucier que ce semblable fût ou non une créature d'essence divine.

Enfin, ils firent simultanément un pas en avant et engagèrent les épées.

Pendant une minute, — et en escrime une minute est un siècle, — les lames triangulaires se frottèrent avec ce tremblement nerveux et rapide qui, si l'on peut oser l'avancer, doit donner exactement la mesure de l'accélération du mouvement du sang dans l'artère.

Kilian était en quarte et fit une légère pression sur le fer — ce à quoi Manoel répondit par une opposition que Kilian énerma aussitôt en doublant l'épée. C'était un de ces coups

simples qui, souvent, sont les plus dangereux ; aussi Manoel, laissant un peu de côté l'arsenal des bottes dites secrètes, voulut-il recommencer lui-même, mais dans le sens inverse.

Kilian n'y était point préparé, surtout si vite, c'est pourquoi il négligea de faire l'opposition de son adversaire parit droit ; mais Kilian eut recours, devant cette pointe infaillible, à une parade inouïe, inusitée même, à une parade de seconde ; après quoi, profitant de la surprise de son adversaire et désireux de prendre un peu de repos, il noua son épée comme avec un anneau invisible et d'un mouvement saccadé et irrésistible la fit tomber à ses pieds.

Manoel, livide d'étonnement et de stupeur, voulut se baisser pour ramasser son épée, mais Kilian avait mis le pied dessus, et saisissant sa propre lame de la main gauche, la présenta à son adversaire avec un geste charmant.

Manoel recula et considéra la poignée de cette épée tendue vers lui avec des yeux hagards.

—Non ! dit-il d'une voix sourde.

—C'est d'un parfait gentilhomme ! dit Ramus en saluant.

—Prends donc, Manoel, dit le comte en haussant les épaules.

—Mon épée ! fit impérieusement Manoel en blémissant de rage.

—Prenez garde, monsieur, dit Kilian, je pourrais croire que vous avez peur.

—Peur ! reprit machinalement Manoel dont le front brillait d'une sueur abondante.

—Ou que, décidément, vous me cédez Fleur-de-Marie.

—Ah !... s'écria Manoel en prenant l'épée et en jetant en même temps un regard intraduisible vers don Juan qui, à ce nom de Fleur-de-Marie, n'avait pu lui-même retenir un mouvement de rage sourde, et semblait vouloir lancer contre son cousin toute la résolution qu'exprimait son regard.

Ce regard échangé avait signifié, de la part du comte :

—Il faut le tuer aujourd'hui, ou il te tuera demain.

Manoel, cette fois, se sentit les entrailles mordues par une peur horrible. Il n'osait jeter les yeux dessus et cependant il voyait flamboyer devant lui cette pointe d'épée qu'il avait traitreusement rendue mortelle.

Il ne s'agissait plus, pour lui maintenant, de tuer, mais de parer la mort, et en engageant de nouveau l'épée, il eut froid au cœur, comme si, déjà, l'épouvantable poison s'infiltrait dans ses veines.

Sa tactique avait complètement changé,—autant, tout à l'heure, il semblait avide de pousser en avant cette lame fatale ; autant, à présent, il s'étudiait à éviter sa morsure,—il prenait constamment, il paraît toujours, rendant la main, rompant, rompant sans cesse, et de sa main gauche il écarta même une fois l'épée de Kilian, comme si elle eût été armée d'une dague et qu'il se fût battu à l'époque de Valois.

Les assistants ne comprenaient rien à ces mouvements qu'ils ne pouvaient prendre pour des feintes, et le comte, surtout, était dans un état d'indignation que Ramus, qui lui avait saisi le poignet, ne pouvait contenir.

—Lâche ! lâche ! disait-il, pourquoi recules-tu !...

—Silence, monsieur, reprenait Ramus, votre rôle ici n'est pas de raviver la haine, mais de l'empêcher d'être déloyale !

Manoel rompait toujours.

En ce moment il était arrivé auprès des témoins, obligés d'obliquer à leur tour.

Kilian était au bout de sa science d'attaque et s'étonnait de plus en plus de n'avoir presque jamais à parer ; cependant il sentait la fatigue venir et il résolut d'en finir une bonne fois.

Mais au moment où il lançait un coup droit d'une vigueur extrême, Manoel rompit encore, il rompit de trois pas et jeta son épée à terre.

—Monsieur !... fit Kilian stupéfait.

—Je ne me battraï plus ! grâce !... fit Manoel en chancelant et tombant sur un genoux en laissant échapper un gémissement où il y avait à la fois, de la honte, du désespoir et de la rage, — un de ces cris rauques qui déchirent la poitrine qui le pousse et glaçant le sang de ceux qui l'entendent.

—Lâche ! cria le comte en se jetant sur l'épée abandonnée, et tombant en garde devant Kilian, avant que les autres aient eu le temps de s'y opposer.

—Monsieur, dit l'officier en abaissant son épée, ce n'est pas à vous que j'ai affaire.

—Défends-toi ! dit le comte en écartant de sa lame menaçante ceux qui voulaient s'avancer vers lui.

—Après M. de Portalègre, — reprit Kilian.

—M. de Portalègre a demandé grâce, dit le comte, il n'est plus en cause. Je prends sa place, à moi cette partie suprême, car je suis tout aussi avide de votre sang, monsieur Kilian, que ce misérable en était ce matin. Encore une fois ! défendez-vous.

—C'est aux témoins d'en décider, dit Kilian.

—Il me faudra donc te souffleter, officier de carton !

—Non, monsieur, nous nous battons, soyez en certain, répondit froidement le jeune homme, mais dans les règles.

—Il ne me plaît pas à moi ! c'est tout de suite, tout de suite, entends-tu, car il me faut ta vie, ta vie exécrée, car je l'aime aussi, moi, celle pour qui tu te bats ! Allons ! en garde !

—Non, non ! ce n'est pas possible ! firent les témoins essayant encore de s'interposer.

Manoel était immobile, accroupi sur le sol, et regardait d'un oeil stupide.

—Eh bien ! reprit le comte, si je te disais qu'à cette heure elle est enfin en notre pouvoir, te battrais-tu ?

—Malheureux ! fit Kilian en levant l'épée avec énergie.

—A la bonne heure !

Les deux nouveaux adversaires repoussèrent les témoins qui s'écartèrent en donnant, surtout Ramus, des signes de désespoir, et tombèrent en garde aussitôt, avec une furie intraduisible.

Le comte n'était pas moins fort à ce jeu, mais la colère l'aveuglait et il était loin d'apporter devant la pointe menaçante de son ennemi la superbe froideur qu'avait déployée précédemment Manoel.

Ils ferrailèrent pendant une minute sans résultat, mais dans un dégagé rapide, suivi d'un contre assez banal, le comte fut légèrement égratigné à la main.

Le sang coula aussitôt et fut aperçu immédiatement par Kilian.

—Vous êtes blessé ! dit-il.

—Rien, fit le comte en souriant et fondant sur lui avec vigueur : mais, tout à coup, il s'arrêta, il donna du talon contre la terre, lâcha son épée, éleva les bras au ciel, jeta un grand cri, tourna sur lui-même et tomba comme une masse à la renverse.

—L'épée est empoisonnée, s'écria Sébastien qui croyait en cela accuser Kilian. Kilian regarda l'épée qui était restée dans sa main et la jeta loin de lui avec horreur.

Aussitôt Manoel se releva, la saisit et la lança avec force dans la Seine.

—C'était la sienne ! dit Ramus, en le montrant.

—Nous avions changé, ajouta Kilian qui se rappela et voulut courir vers Manoel.

—Celui-ci poussa un éclat de rire sauvage et bondit devant eux en fuyant. Il arriva bientôt ainsi sur le bord de la rivière et se jeta résolument dans l'eau, où il plongea aussitôt.

—Il va rechercher son épée ! s'écria Ramus, en ramassant l'autre et l'examinant avec soin. — Puisse-t-il s'y piquer ! — mais le scorpion ne meurt pas des blessures qu'il se fait.

La tête de Manoel reparut sur l'eau, mais à une assez grande distance ; il nageait avec force et aborda bientôt sur l'autre rive où il se secoua et prit ensuite sa course. Deux minutes après il avait disparu.

—Il est bien mort... dit Kilian qui s'était agenouillé auprès du corps de don Juan.

Kilian, aussitôt l'issue de ce duel, avait pris le chemin du fer et gagné le Havre, et là, protégé par le pavillon du bord et surtout rassuré par son capitaine à qui il conta l'aventure, il attendit patiemment les poursuites que le parquet pouvait exercer contre lui,

Ramus était rentré chez lui, mais il avait d'abord sonné chez madame Korléis. N'obtenant aucune réponse, il s'était rendu chez madame Poupinel.

Margared n'avait pas reparu.

Fleur-de-Marie était dans les larmes ; et quand elle apprit la précaution infernale prise par Manoel, elle se prit à trembler que sa mère ne fût victime de quelque machination de ces ennemis implacables.

L'artiste se souvint alors, mais il se garda bien d'en parler, de cet homme placé comme en sentinelle à la porte de la maison, lorsqu'ils étaient rentrés pendant la nuit ; et il demeura persuadé que les pressentiments de la jeune fille n'étaient peut-être point dénués de fondement.

Cependant Ramus comprit que, dans ces circonstances, la malheureuse douairière ne pouvait point être abandonnée entièrement, et qu'entourée, comme elle l'était, d'avidés convoitises et de criminels parents, il était de son devoir de la protéger, il se rendit donc immédiatement à l'hôtel Ferreira.

La nouvelle de la mort du comte y était déjà parvenue, et des ordres avaient été donnés pour que son corps fût rapporté. La marquise n'était pas excessivement chagrine de l'issue de ce combat ; mais elle avait conservé quelques illusions en faveur de son neveu Manoel de Portalègre, et elle s'étonnait déjà de ne point le voir accourir à son chevet.

Ramus arrivait à point pour satisfaire sa légitime curiosité ; il n'était pas auprès de son lit qu'elle lui prenait les mains :

— Dites-moi tout, fit-elle d'une voix suppliante, — ne me cachez rien.

Ramus obéit.

Il n'avait pas plus tôt achevé son récit, interrompu à chaque instant par les exclamations et les indignations de la douairière, que le pas d'un homme retentit dans le salon précédent.

— C'est lui, dit Ramus, — qu'il ne me voie pas.

Et il se dissimula rapidement derrière les rideaux du lit, dans la ruelle même où Manoel, avait assisté aux tentatives d'empoisonnement de don Juan.

Les rideaux s'agitaient encore lorsque Manoel entra.

— Ma tante, dit-il en s'agenouillant devant le lit, vous savez ?

— Oui, je sais, répondit la marquise avec un sourire dont elle ne put dissimuler l'amertume.

Mais Manoel, préoccupé de la comédie qu'il venait jouer, ne l'aperçut pas.

— Ma tante, dit-il, ce pauvre comte a été frappé mortellement.

— C'était toi pourtant qui devais te battre.

— Mon adversaire m'a désarmé deux fois et a refusé de continuer. Le comte n'écoutant que son courage, a pris ma place.

— Comme c'est heureux ! dit la marquise.

— Quoi !... fit Manoel au comble de la surprise ; — il est vrai que le pauvre Juan n'a pas su se faire aimer de vous.

— C'est vrai, le comte n'était pas d'une bonté excessive et d'une loyauté parfaite ; mais du moins il y allait de franc jeu, lui, quand il s'agissait de tenir l'épée.

— Que voulez-vous dire, ma tante ? fit Manoel en pâlisant légèrement.

— Mon neveu, répliqua la douairière en le bravant du regard et se dressant sur son lit, vous vous êtes conduit, dans ce duel, comme un lâche et un infâme ; sortez d'ici !

— Ma tante...

— Je ne vous connais plus. Par un reste de pitié, j'ai pu obtenir de vos généreux adversaires qu'aucune suite ne serait donnée à cette affaire, et que cet horrible secret demeurerait caché entre nous tous ; mais là s'arrête ma clémence.

— Je vous jure...

— Ne jurez pas. Qui me dit d'ailleurs que ce n'est pas à vous que je dois d'être couchée sur ce lit depuis si longtemps ; mais je ne veux pas remuer encore toute cette fange et y fouiller trop loin. Partez.

Manoel se leva, pâle, frémissant, et dans ses yeux brillait une lueur infernale ; mais la marquise, se sentant soutenue par

la présence de Ramus n'en eut pas peur. Elle lui montra la porte du doigt.

— Madame, dit-il, prenez garde !...

— Qu'ai-je à craindre, monsieur ? La mort ? — J'y suis préparée, grâce à vous peut-être. Je la verrai venir sans crainte et sans regret, car, Dieu merci, j'ai accompli ma volonté.

Manoel tendit l'oreille et s'arrêta.

— Oui, reprit-elle, ce que vous avez si bien su empêcher hier est fait aujourd'hui ; j'ai retrouvé l'usage de la parole et des mains, et Fleur-de-Marie sera mon héritière.

Un sourire d'étrange tranquillité se fit jour sur la figure du jeune homme, qui haussa les épaules.

— Cela vous importe peu ! Eh bien ! si vous êtes si avide de mon héritage, épousez-la ! fit la marquise en le bravant à son tour avec un sourire. Mais je suis bien tranquille de ce côté, et quoiqu'ils ne soient point des empoisonneurs, je compte sur ses amis pour la défendre.

— Mais, votre fille, madame ?

— Ma fille... il y a un mois qu'elle a renoncé à sa fortune. Vous entendez, une fortune immense, des millions, de quoi mener le train d'un prince !

— Ah !... fit avec rage Manoel, vous triompez à présent, madame, mais nous verrons demain !

El il sortit précipitamment, en jetant sur la douairière un épouvantable geste de colère et de menace.

Il eut à peine disparu que la malheureuse marquise se renversa sur son lit, à bout de forces et de courage.

— Vous avez été trop loin, madame, lui dit Ramus en écartant les rideaux.

— Si je ne lui avais pas dit que j'eusse fait ce testament, malgré votre présence, il se tuait. Il espérera encore. C'est à vous de veiller sur Fleur-de-Marie.

Manoel, dans sa pensée, ne quittait pas l'hôtel Ferreira pour toujours. Il conservait un secret espoir ; et la mort de Fleur-de-Marie, dont il pouvait jurer, car il était sûr des exécuteurs de ses ordres, le rassurait du côté de l'héritage. Mais il voulait s'en assurer au plus tôt.

Il quitta l'hôtel à la hâte et sauta dans un remise.

L'échafaudage habile élevé par lui, un instant écroulé, venait d'être réédifié par le hasard et par la toute-puissance de l'amour, — cette passion dominatrice qui mène le monde.

Peu d'instants après, il entra dans la maison du boulevard Montparnasse.

La mort de Fleur-de-Marie ne lui suffisait plus. Il lui fallait maintenant celle de Ramus, de Kilian et de Margared, et il comptait trouver encore là les exécuteurs de ses ordres de la veille, — car ils avaient dû l'y attendre.

Il avait plus besoin que jamais des XXVI compagnons de l'*As de Pique*.

Cependant, le grand motif de son arrivée dans cette maison était de s'assurer que ses ordres avaient été très fidèlement suivis.

Manoel n'était pas encore venu souvent dans cette maison : mais il ne se trompa point et se rendit immédiatement dans le grand cabinet des manipulations chimiques. C'était là, en effet, que devait achever de se dénouer le drame dont il avait si minutieusement ordonné les péripéties. C'est une opération longue et délicate que celle de réduire en poudre impalpable un corps humain, et les adeptes de l'Association, chargés de ce soin, n'avaient pas l'habileté scientifique du regrettable docteur Berthold.

Mais Manoel ne trouva aucun des Compagnons qu'il espérait voir là à l'œuvre et de plus, le grand foyer était éteint. L'opération était-elle terminée.

Il n'avait fait qu'entr'ouvrir la porte, et devant la solitude de cette salle, il allait se retirer, afin de gagner l'étage supérieur, où habitait Boleslas, lorsqu'il aperçut deux pieds immobiles, appartenant sans doute à un corps humain que la grande table de marbre lui cachait.

Il laissa retomber la porte et s'avança dans la salle.

Un horrible spectacle s'offrit à ses yeux.

Les deux pieds appartenaient à Boleslas, il n'y avait pas à en douter, car la figure hideuse et cadavérique du Russe était là, immobile, horrible d'expression; et de ses orbites enfoncées s'échappait une lueur vitreuse, fixe, presque sanglante, et privée de cet éclair qui fait la vie.

Il tenait à la main une fine lame florentine, rouge de sang jusqu'à la garde, et dont la pointe avait laissé sa trace dans le pavé de la salle.

Manoel était médecin, il ne se trompa point à cette rigidité qui s'était déjà emparée de ce corps si malade la veille. Boleslas était bien mort.

Mais il n'était pas probable qu'il se fût frappé lui-même, car il n'y avait nulle trace de blessure sur sa poitrine, et Manoel put seulement remarquer, à son cou, comme les empreintes de deux mains furieuses. Il y avait donc eu lutte; — mais le poignard rougi attestait que Boleslas avait dû succomber après sa victime.

Il chercha des yeux et vit un grand amas d'étoffes de brocart gisant auprès de la fenêtre, et duquel s'échappait une main d'une pureté de forme exquise.

Il est évident que, dans la lutte, cette autre victime avait voulu se retenir aux rideaux, peut-être en essayant d'ouvrir la fenêtre pour appeler au secours, mais qu'elle était morte avant d'avoir réussi.

Manoel laissa échapper un sourire de satisfaction.

— C'est elle, dit-il, — enfin !...

Mais il n'osait soulever l'étoffe.

Il fallait voir, cependant; peut-être n'était-elle qu'évanouie ou blessée, peut-être avait-elle étranglé Boleslas avant qu'un second coup de poignard ne l'eût achevée.

Il se gourmanda intérieurement de sa pusillanimité et avança une main légèrement tremblante vers un coin du rideau.

En ce moment, il entendit la porte de la salle s'ouvrir.

Il se retourna et vit un homme debout derrière lui, les bras croisés, et qui le regardait tranquillement.

C'était Kingston.

— Ah ! c'est vous dit Manoel, — eh bien ! est-elle morte ?

— Levez le rideau, répondit l'Anglais.

Manoel n'hésita plus, et débarrassa le corps des plis nombreux de l'étoffe.

C'était bien une femme, et sa robe, déchirée évidemment dans la lutte soutenue contre Boleslas, laissait voir une riche poitrine sur laquelle avaient coulé deux ruisseaux de sang, issus de deux blessures terribles; mais ce n'était pas Fleur-de-Marie.

— Margaret !... s'écria Manoel en reculant, saisi d'horreur et d'effroi.

— C'est à recommencer, n'est-ce pas, monsieur ? demanda Kingston.

— Comment s'est-on trompé à ce point ?

— Est-ce à recommencer, monsieur ?... demanda encore l'Anglais.

— Sans doute, répondit froidement Manoel.

— Monsieur de Portalgère, reprit l'Anglais sans décroiser les bras, — vous avez fait fatalement entrer l'As de Pique dans une voie sanglante, vous le détournez de son but, car la Société de l'As de Pique est une association dont la base capitale est le plaisir, et l'argent qui le procure, — voilà tout. Nous ne voulons pas aller plus loin.

— Vous ne voulez pas ! fit Manoel au comble de la surprise, ai-je été nommé Patriarche, oui ou non ?

— Nous ne voulons pas aller plus loin, monsieur, répartit l'Anglais avec le plus grand flegme

— Je suis Patriarche, et...

— Non, monsieur, vous ne l'êtes plus !

Kingston ouvrit ses bras. Les échos de cette chambre fatale retentirent d'un coup de feu, et un nuage de fumée s'éleva entre ces deux hommes.

Manoel était tombé, frappé au cœur, sur le cadavre de la pauvre Margaret.

ÉPILOGUE

Un an après, Kilian épousa Fleur-de-Marie, redevenue mademoiselle da Ferreira.

La marquise est en bonne santé, elle veut absolument que Kilian se laisse substituer aux noms de son époux et devienne ainsi marquis da Silveira-Castel-Branco. Cependant, il y a cinq mois, sa bonne humeur a été fort assombrie par la nouvelle de la mort de la comtesse, da Ferreira, sa fille, au couvent de ***

Ramus a quitté Paris et son élégant atelier de la rue de Chabrol. Il est parti pour l'Italie, et il se trouvait à Milan, lors de la guerre avec l'Autriche.

Après avoir victorieusement guerroyé, il est revenu à Paris faire d'excellentes peintures et se marier bourgeoisement et heureusement, chose souvent possible, quoi qu'on en dise.

FIN

Pour paraître dans le prochain numéro :

L'HERITAGE FATAL

AU BON MARCHÉ .

MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

GRANDE VENTE SPECIALE POUR LES FETES

A UNE REDUCTION DIRECTE DE 50 POUR CENT

A peu près 3000 verges de Pluches en Soie dans toutes les nuances, valeur réelle \$1.25, à être clairé à 60 cents la verge.

AUSSI—Toutes nos étoffes ottomans. Toutes nos étoffes brochées. Tous nos Tweeds à Ulster. Tous nos ottomans en Soie. Tous nos Sealettes à être clairé à 50 pour cent de réduction.

EN TEMPS—Toutes nos étoffes à capots. Tous nos fins Meltons. Tous nos Draps de Pilots et Moscow. Tous nos Tricots français. Tous nos Tweeds écossais et anglais, à être clairé à 50 pour cent de réduction.

UN PRESENT DE BELLE VALEUR. — Toutes nos Soies et Satins de toutes couleurs. Toutes nos Soies gros grain noir. Tous nos Satins dans toutes les nuances possibles, à être clairés à 50 pour cent de réduction.

RAPPELEZ-VOUS de notre grande variété de Couvertes Blanches et couleurs pour costumes.

Aussi, notre grand assortiment de Confortable à être clairé à 50 pour cent de réduction.

GRANDE VENTE SANS RESERVE—Tous nos Tapis, Velours, Brussels, Tapestry et Cordes. Aussi, tous nos Prélarts anglais, américains et canadiens. Aussi, tout notre grand assortiment de Fournitures et Ornaments de maison, à être clairé à 25 p.c. de réduction.

1869 — RUE NOTRE-DAME, Près de la RUE MCGILL — 1871

MONTREAL

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire



Nous attirons l'attention de nos lecteurs d'une manière spéciale sur la maison JOS. MACDUFF, Sellier et fabricant de Vaisses. Tous les produits de cet établissement sont faits à la main. Harnais complet, d'une solidité à toute épreuve, cousus à la main, depuis \$12.00

JOS. MACDUFF, SELLIER
No 701, Rue Ste-Catherine, Montréal
Couvertures de cheval, peignes, étrilles, brosses, fouets etc aux meilleures conditions.

DEMANDEZ A VOTRE EPICIER
L'HUILE "STAR"
POUR VOTRE MACHINE A COUDRE
C'EST LA MEILLEURE JUSQU'A PRESENT
CONNUE

Exigez la bouteille avec une ETOILE sur le Bouchon et sur l'Étiquette.

CASTOR-FLUID, On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en l'bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 CTS. LA BOUTEILLE.

HENRY R. GRAY, Chimiste - Pharmacien
144 Rue Saint-Laurent, Montréal.

MAD. GIGUERE & CIE
No. 710, RUE STE-CATHERINE

Viennent d'ouvrir un Magasin d'ouvrage d'Articles de Fantaisie de toute sorte, tels que

CHENILLE, ARRESINE, BRODERIE
Peintures à l'Huile sur Satin
et de LOUVRE EN CIRE de toute espèce, etc.

Une modiste de première classe est au service de cet établissement.

N'oubliez pas l'adresse
No 710, RUE STE-CATHERINE
MONTREAL

LIBRAIRIE
C. O. BEAUCHEMIN ET FILS
256 & 258, RUE ST-PAUL, MONTREAL
Librairie - Papoterie - Imprimerie - Reliure

Aux lecteurs de la Bibliothèque à 5 Cents.
Nous avons l'honneur, d'informer les personnes qui collectionnent cette publication, que nous nous chargeons d'en relier les volumes, reliure très solide et très élégante, moyennant 75 cents chacun.

Nous mettrons en vente dans quelques jours, la 30^e édition de l'ouvrage de M. Louis Fréchet: LES FLEURS NOUVEAUX, LES OISEAUX DE NEIGE, poésies canadiennes couronnées par l'Académie française. 1 beau volume in-12. Prix, broché, \$1.00. Relié, \$1.25. Les catalogues de notre maison seront adressés à toute personne qui en fera la demande.

ETABLIE EN 1863
G. CONSTANTINEAU
Poeles, Fournaises et Ustensiles de Cuisine
AGENT POUR
"DUNDAS STOVE CO."
Manufacture célèbre pour leur
FOURNEAU ELECTRIQUE
qui a remporté le PREMIER PRIX à la dernière Exhibition.
1950, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE
Bijoux et d'Objets de Fantaisie
SE TROUVE CHEZ
FOUCHER, FORTIER & CIE
No 865, RUE STE-CATHERINE
MONTREAL

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant.
On sollicite une visite.

A BONNEZ-VOUS AU JOURNAL LE MONDE
Le journal Le Monde possède la plus grande circulation de toute la presse française de la Presse. Prix de l'abonnement, édition quotidienne, y compris le numéro littéraire du samedi, à 8 pages, un an, \$3 00, 6 mois, \$1.50, 4 mois, \$1 00. Edition hebdomadaire, publiée chaque vendredi à 8 grandes pages. Résumé fidèle de notre édité ou quotidienne. un an, \$1.00, 6 mois, 50c, invariablement payable d'avance. Nous publions toutes les semaines une liste des marchés de détail. Les feuilletons du Monde, acquis à grand frais, sont toujours de la plus haute moralité et sont choisis parmi les œuvres des meilleurs romanciers. Ces feuilletons, achetés en France, coûtent de 3 à 4 piastres chacun, et nous en publions 5 ou 6 par année. — Tout abonné qui d'ici au 1er février 1887, payera ses arriérés et une année en avant de même que pour les nouveaux, recevra en récompense une des magnifiques brochures suivantes: *L'empoisonneuse, la Mort qui parle, l'Honneur du nom, la Femme fatale, Le 10 Riell*, au choix des abonnés. — Autres avantages, ILLUSTRATIONS, à partir du 1er Janvier 1887, le Monde publiera toutes les semaines plusieurs illustrations intéressantes. Illustrations dans le feuilleton et gravures de circonstance. LE MONDE sera alors le seul journal français QUOTIDIEN illustré. Conditions pour les villes — Qu'on n'oublie pas les grands avantages que nous offrons à nos lecteurs. Demandez LE MONDE qui est en vente dans tous les dépôts de journaux de la ville et de la campagne. Seulement **UN CENTIN LE NUMERO.**

MAISON DU PACIFIQUE CANADIEN
L. J. GUILMETTE ET CIE
(Autrefois employé chez J. D. Germain)
MARCHANDS - TAILLEURS
No 1488, RUE NOTRE-DAME
MONTREAL

HARDES FAITES ET MERCERIE
Spécialité de confections sur commande. Les ordres sont exécutés avec promptitude. Un tailleur de première classe est au service de l'établissement. Un habillement complet fait en six heures.
La maison tient aussi un assortiment complet de Chapoux dans les derniers goûts, Chemises, Cravates, Collets, Corps, Calçons, Vaisses, etc.

Avant d'aller ailleurs les familles sont priées de faire une visite chez
LABBÉ ET CIE
MARCHANDS DE
FERRONNERIES, PEINTURES, VAISSELLES
HUILES, VERNIS, VERRERIES
Outre d'avoir un grand assortiment, ses prix sont si bas qu'ils ne craignent aucune concurrence. N'oubliez pas l'adresse:
No. 587, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL
A l'Enseigne du Cadens Tricolore.

O COURTEMANCHE
102 RUE ST-DOMINIQUE
502 ET 504 RUE DORCHESTER
Obligé pour cause de santé de se retirer des affaires, offre en vente son fonds de magasin consistant en Meubles, Poêles, Lampes, Livres, Verreries, etc. à des prix vraiment bon marché, il acceptera aussi bien en échange pour le prix de son stock une propriété foncière. Etabli depuis 14 ans, il a le plaisir de dire que celui qui achète son magasin y fera une des plus jolies et lucratives affaires. En attendant cette vente en bloc le public pourrait faire une visite à l'adresse ci-dessus, pour acheter avec un rabais de 50 p. cent. Venez et voyez.
O. COURTEMANCHE,
102 rue St-Dominique, 502 et 504 rue Dorchester, Montréal.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS

UN AN - - \$2.50 { STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE } SIX MOIS - \$1.25

LE NUMERO - - 5 CENTS.

POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires

FERMIERS DE LA CIRCULATION DE "LA PRESSE"

1540 — RUE NOTRE-DAME, MONTREAL — 1540

Boite B. P. No. 138